

HISTOIRE

DU CHEVALIER

GRANDISSON.

TOME SECOND.





627.341

2

NOUVELLES
L E T T R E S
A N G L O I S E S ,
O U
H I S T O I R E
D U C H E V A L I E R
G R A N D I S S O N .

Par l'auteur de PAMÉLA & de
CLARISSE.

T O M E S E C O N D .



A A M S T E R D A M .



M. D C C. L X X V I .







HISTOIRE DU CHEVALIER GRANDISSON.



LETTRE XIX.

Miss BYRON à miss SELBY.

Lundi 20 Fév.

LL m'est donné encore de vous écrire, ma chere Lucie ! à vous ; c'est-à-dire , à tous mes chers parens ; de vous écrire avec joie , & de vous inviter tous à la partager. Que de graces je dois au ciel !

Vous ne vous imagineriez jamais de combien de dangers il m'a délivrée , ni com-

A iij

bien ma tête & mon cœur en ont souffert. Je n'ose penser encore aux tourmens que je vous ai causés. Avec quelle légèreté j'avois fini ma lettre ! vaine , imprudente que j'étois ! Mais venons promptement à ma triste histoire. Votre impatience ne vous a déjà que trop coûté.

Je commence par vous déclarer que , malgré toute la gaieté que j'affectois , en vous faisant une si frivole peinture de mes ajustemens , de mes conquêtes , & d'autres circonstances aussi ridicules , je n'ai pas pris le moindre goût à la mascarade , ni à me voir environnée d'une multitude de fous , qui me prodiguoient leur admiration. Je ne me sentoie que du mépris pour eux & pour moi-même. Du mépris , c'est dire trop peu ; la scene m'a révoltée.

Dans cette légion d'insensés , il y avoit , ma chere , deux véritables démons ; mais le pire , le plus infernal , parut sous un habit d'arlequin. Il fit mille tours , mille sautés ; il sauta & se replia long-tems autour de moi. Enfin , il me dit qu'il connoissoit miss Byron , & qu'il étoit l'odieux , le méprisé Pollexfen. Cependant il ne lui échappa rien d'incivil , & je n'eus pas le moindre pressentiment des violences qu'il méditoit.

M. Reves vous a marqué qu'il me vit

dans la chaise que mon frippon de nouveau laquais avoit disposée. O chere Lucie ! une des principales branches de ma vanité est retranchée pour jamais. Moi , prétendre à quelque connoissance de la physionomie ! Non , après cet exemple , je ne dois plus prendre la moindre confiance aux lumieres que je croyois pouvoir tirer du visage pour juger des sentimens du cœur. M. Reves vous a fait le récit de tout ce qui regarde la chaise & les porteurs. Comment vous décrire les agitations de mon cœur , lorsque je commençai à soupçonner de la trahison ? Mais lorsqu'ayant tiré les rideaux de la chaise , je me vis trompée par un autre perfide , dont j'implorai inutilement le secours , & que je n'apperçus autour de moi que des champs , & que bientôt les lumieres furent éteintes , je perçai l'air de la nuit de mille cris aigus , qui durerent jusqu'à ce que la force me manqua pour crier. Je tombai dans un profond évanouissement. Ce fut dans cet état que je fus tirée de la chaise. Lorsque je revins un peu à moi-même , je me trouvai sur un lit , environnée de trois femmes , dont l'une me tenoit des sels sous le nez , & presque empestée d'une forte odeur de corne de cerf & de plumes brûlées. Je ne vis pas d'homme dans la chambre.

Où suis-je ? Qui êtes-vous , madame ? & qui êtes-vous , & où suis-je , furent les premières questions que je répétai plusieurs fois. Les trois femmes étoient une mère & ses deux filles. La mère me répondit que je n'étois pas en de mauvaises mains. Fasse le ciel que vous ne me trompiez pas ! repliqu'ai-je en fixant mes yeux tremblans sur les siens. Elle m'assura qu'on n'avoit aucun dessein de me nuire , qu'on ne pensoit au contraire qu'à me rendre une des plus heureuses personnes du monde , & qu'elle n'étoit pas capable d'entrer dans une mauvaise action. Hélas ! repris-je , j'ose..... j'ose le croire encore. Que la pitié vous parle pour moi , madame. Vous paroissez une mère ; ces jeunes personnes sont apparemment vos filles. Sauvez-moi , je vous en conjure ! sauvez-moi , madame , comme vous sauveriez vos filles !

Elle me dit que ces deux jeunes filles étoient les siennes , qu'elles étoient sages & modestes , & qu'on ne me vouloit aucun mal ; mais qu'un homme des plus riches & des mieux nés d'Angleterre , mouroit d'amour pour moi , & qu'il n'avoit en vue qu'un mariage honorable. Vous n'êtes point engagée , ajouta-t-elle , vous serez sa femme. Consentez-y , si vous voulez prévenir des meurtres ; car il promet la

mort à tous ceux que vous seriez tentée de préférer à lui. Ah ! m'écriai-je aussi-tôt , ce doit être une lâche invention de sir Hargrave Pollexfen. C'est lui , n'est-ce pas ? c'est lui. De grace , dites-le-moi. Je vous supplie de me le dire. Je me levai alors , pour m'asseoir sur le bord du lit , & dans le moment je vis entrer le misérable sir Hargrave.

Je pouffai un grand cri. Il se jeta brusquement à mes pieds. Ma tête se pencha d'elle-même sur le sein de la vieille dame , qui eut beaucoup de peine à soutenir mes esprits avec de l'eau & des sels ; s'il ne s'étoit pas retiré , s'il eût continué de demeurer devant mes yeux , il est certain que je me serois évanouie. Mais ayant levé la tête , & n'apercevant plus que les trois femmes , je repris un peu de force , & je commençai à les supplier , à les presser , à leur promettre des récompenses , si elles vouloient faciliter mon évation , ou répondre de ma sûreté. Mais je vis rentrer l'odieux visage.

Je vous demande en grace , miss Byron , me dit-il d'un air beaucoup plus arrogant que la première fois , de ne pas vous troubler , & d'écouter ce que j'ai à vous dire. Il dépend de vous & de votre choix d'être ce que vous voulez , & de faire de moi ce qu'il

vous plaît. Vos terreurs ne menent à rien. Vous voyez que je suis homme de résolution. Mesdames, en s'adressant aux trois femmes, faites-moi la grace de sortir.

Non, non ! m'écriai-je, vous ne me laisserez pas seule ici ; & tandis qu'elles se retiroient, je me jetai derrière la mère, que je suivis jusque dans l'antichambre. Là je me laissai tomber à ses genoux, & les serrant de mes deux bras : Oh ! sauvez-moi, sauvez-moi, lui dis-je avec un ruisseau de larmes. Le misérable entra aussi-tôt : je laissai la femme, & je me mis à genoux devant lui. Je ne savois ce que je faisois. Je me souviens de lui avoir dit, en me tordant les mains : si vous êtes capable de pitié ; si vous êtes sensible à quelque chose, monsieur, je vous en conjure, prenez compassion d'une malheureuse. Je suppose qu'il fit signe aux femmes de se retirer. Elles quitterent toutes trois la chambre où j'étois.

Le cruel, après avoir fixé un moment les yeux sur moi, me dit d'un ton dédaigneux : Je vous ai demandé de la pitié, mademoiselle ; je vous l'ai demandée aussi à genoux, inexorable mis, & vous n'en avez pas eu pour moi. Priez, suppliez à votre tour. Vous ne le ferez pas plus ardemment que je ne l'ai fait. Les dés sont aujourd'hui pour moi.

Barbare, m'écriai-je en me levant. Ma colere s'étoit allumée ; mais elle se rallentit aussi vite. Je vous conjure , fir Hargrave.... & je me tordois les mains , comme dans un accès de frénésie. Je m'approchai de lui , je courus à la fenêtre , ensuite à la porte.... sans penser néanmoins à sortir par l'une ou par l'autre , quand elles eussent été ouvertes ; car où pouvois-je aller ? Et retournant vers lui : Sir Hargrave , au nom du ciel , ne me traitez pas cruellement. Je n'ai jamais eu de cruauté pour personne. Vous savez que j'ai toujours été civile pour vous...

Où , où , me dit-il avec un sourire moqueur ; civile , & fort obstinée aussi. Vous ne m'avez jamais dit d'injures. Je ne vous en dis pas non plus , miss Byron. Vous avez été civile , & jusqu'à présent je crois ne l'avoir pas été moins que vous. Mais souvenez-vous , mademoiselle.... mais chère & adorable fille.... & le perfide jeta ses bras autour de moi. Vos terreurs même , continua-t-il , vous donnent de nouveaux charmes. Que j'en jouisse , mademoiselle ! Et le sauvage voulut m'arracher un baiser. Je l'évitai en détournant la tête ; mais je le conjurai encore de ne pas traiter avec indignité une malheureuse fille qu'il avoit si lâchement trahie.

Il me répondit qu'il ne pénétrait pas ma pensée. Je lui demandai s'il étoit capable de joindre l'insulte à la trahison. Vous avez mauvaise opinion de *mes mœurs*, me dit-il d'un ton malin. Est-ce donc là, repliquai-je, la voie que vous prenez pour m'en donner une meilleure idée ? Hé bien, mademoiselle, vous éprouverez de ma part une générosité que vous n'avez pas eue pour moi. Vous verrez que je ne pense ni à l'insulte ni à la vengeance. Vous avez piqué néanmoins mon orgueil, mais vous me trouverez homme de *bonnes mœurs*.

Alors, sir Hargrave, je vous bénirai du fond du cœur.

Mais vous savez, mademoiselle, ce qui est nécessaire à présent pour justifier aux yeux du public la démarche où je me suis engagé. Soyez à moi, mademoiselle ; foyez à moi par les plus pures voies de l'honneur. Je vous offre ma main. Consentez à devenir mylady Pollexfen. Que tous les ressentimens disparoissent, ou.... ne reprochez les peines qu'à vous-même.

Quoi, monsieur ! votre indigne démarche vous paroît justifiée par des offres de cette nature ? Prenez ma vie, que je n'ai pas le pouvoir de défendre ; mais mon cœur & ma main sont à moi ; jamais l'un ne sera séparé de l'autre.

Mes genoux trembloient sous moi. Je me jetai sur une chaise proche de la fenêtre , & je me mis à pleurer amèrement. Il vint à moi , me voyant jeter les yeux de tous côtés , pour éviter de les fixer sur lui ; il me dit que je cherchois en vain le moyen de fuir ; que j'étois à lui sans retour , & que j'y serois plus sûrement encore ; qu'il me conseilloit de ne pas le réduire au désespoir ; qu'il me juroit par tout ce qu'il y avoit de sacré... Il s'arrêta , comme effrayé de son propre transport. Il me parcourut tout entière , d'un œil égaré ; & se jetant tout d'un coup à mes pieds , il embrassa mes genoux de ses odieux bras. Je fus épouvantée de ce mouvement. Je poussai un cri. Une des jeunes filles parut aussitôt. Elle fut suivie de sa mere. Quoi ? quoi ? monsieur , s'écria cette femme , dans ma maison.... Graces au ciel , pensai-je en moi-même , il y a plus d'honneur dans cette maison que je n'osois m'en promettre ! Cependant je ne remarquai que trop , ma chere Lucie , que ces trois femmes regardoient le mariage comme une réparation pour chaque insulte.

Le monstre se plaignit beaucoup de la liberté qu'elles prenaient de venir sans être appelées. Il avait cru , leur dit-il brusquement , qu'elles connoissoient assez leur sexe

pour ne pas s'embarrasser du cri d'une femme , & leurs folles craintes le faisoient penser à ce qui ne lui étoit pas tombé dans l'esprit. La vieille répéta qu'elle entendoit que sa maison & ses filles fussent respectées ; & se tournant vers moi , elle me garantit que je ne sortirois de chez elle qu'avec la qualité de femme légitime de sir Hargrave Pollexfen. Il jura qu'il n'avoit pas d'autre vue.

Mais , ma chere , j'ai bien d'autres récits à vous faire ! Mes représentations & mes larmes furent peu écoutées. Cependant je ne cessois pas de joindre les mains avec de nouvelles instances , lorsqu'une des filles est venue avertir mon tyran , qu'on attendoit ses ordres à la porte. O Dieu ! dis-je en moi-même , de quoi suis-je menacée ! Et dans le même instant je vis entrer un ministre , de la plus horrible physionomie que j'aie jamais vue , avec un livre à la main , que je reconnus pour un rituel , & qui étoit ouvert au feuillet du mariage. Affreux spectacle ! Je m'élançai vers lui , en poussant d'un côté sir Hargrave , & de l'autre madame Auberry , que le choc de mon coude fit chanceler. Je me jetai à ses pieds : Homme de Dieu ! lui dis-je , les mains jointes & levées vers le ciel ; ame noble & vertueuse ! car toutes ces qualités sont celles

d'un digne ecclésiastique ; si vous avez jamais eu des enfans , des nieces , sauvez une malheureuse fille , qu'on a lâchement enlevée à ses parens , une fille innocente , qui n'a jamais fait de mal à personne , qui chérit tout le monde , & qui ne voudroit pas avoir causé le moindre chagrin ; sauvez-moi d'une violence inouïe ! Ne prêtez pas votre ministère , pour sanctifier un lâche attentat.

Le ministre , si c'en étoit un , parut chercher à s'affermir sur ses jambes , pour soutenir sa monstrueuse grosseur , & prononça moins sa réponse qu'il ne la souffla par le nez. Lorsqu'il ouvroit la bouche, les croûtes du tabac tomboient jusqu'à ses dents , avec un ruisseau d'humeurs jaunes , qui leur donnoient la même couleur. Il me regarda du coin de l'œil ; & prenant mes deux mains , qui se trouverent comme ensevelies dans les siennes , il me pria de me lever , de ne pas m'humilier devant lui , & d'être bien assurée qu'on ne pensoit à me faire aucun mal. Je n'ai qu'une question à vous faire , me dit-il , en reprenant son haleine à chaque mot : qui est le gentilhomme en galons d'argent , que j'ai devant moi ? quel est son nom ?

C'est le chevalier Hargrave Pollexfen , lui répondis-je , un des plus méchans hom-

hommes du monde , malgré l'apparence.

Le misérable Hargrave ne répondit que par un sourire , comme s'il eût pris plaisir à jouir de mon affliction. Ah ! mademoiselle , interrompit le ministre , en se baissant vers lui , parlez autrement d'un homme de cette distinction : & vous , mademoiselle , puis-je savoir aussi qui vous êtes ? quel est votre nom ? Mon nom , monsieur , est Henriette Byron , une fille simple & innocente , ajoutai-je , en regardant mes habits , malgré l'indécente parure où vous me voyez devant vous. J'implore votre pitié , mon cher monsieur ; & je me jetai encore une fois à ses pieds.

Vous êtes de Northamptonshire , mademoiselle ? & vous n'êtes point engagée dans le mariage ? Le nom de votre oncle , s'il vous plaît.

Selby , monsieur. Mon oncle est connu pour homme d'honneur. Il vous récompensera au-delà de vos desirs , si ...

Fort bien , mademoiselle , tout est dans l'ordre. Je vois qu'on ne m'en a point imposé. Ne me croyez pas capable de me laisser corrompre par des espérances. Avant la fin de la nuit vous serez la plus heureuse femme du monde.

Alors il dit aux trois femmes de s'avancer , & je remarquai mieux que jamais son

effroyable figure. Sir Hargrave s'approcha aussi. Les deux horribles personnages se placèrent à mes deux côtés. Sir Hargrave prit une de mes mains, malgré toute ma résistance; & dans le même moment je vis entrer un autre ministre, d'aussi mauvaise mine que le premier. C'étoit apparemment celui qui devoit aider à l'abominable cérémonie. Le premier commença aussitôt à lire la fatale formule. O ma chere Lucie ! ne vous sentez-vous pas le cœur serré pour votre Henriette ? Le mien étoit agité par des mouvemens que je ne puis décrire, & qui ne sauroient être comparés qu'à l'affreux trouble de mon esprit. On me tenoit la main avec une force qui la rendoit immobile. Je m'agitois inutilement, & l'haleine me manquoit pour crier. Ce seul récit me suffoque encore. Permettez que je respire pendant quelques minutes.

J'étois dans une véritable frénésie. Arrêtez ! m'écriai-je enfin ; cessez de lire..... & parvenant à dégager ma main, je saisis le livre du ministre, que j'arrachai heureusement des fiennes. Pardon, monsieur, lui dis-je. Vous n'acheverez pas votre horrible entreprise. Je suis trahie avec la plus indigne lâcheté. Je ne puis, je ne veux jamais être à lui.

Poursuivez , poursuivez , lui dit Sir Hargrave , en reprenant ma main avec la dernière violence. Tente emportée qu'elle est , je la reconnoîtrai pour ma femme. Quel changement , mademoiselle ! en me regardant d'un air moqueur. Etes-vous la douce, la civile miss Byron ?

Hélas ! chere Lucie , ce n'étoit point emportement ; c'étoit aliénation d'esprit , égarement de raison : heureuse néanmoins d'être tombée dans un état qui me garantit de l'évanouissement , puisque le misérable avoit protesté que l'évanouissement ne me sauveroit pas ! Poursuivez , poursuivez , reprit-il encore ; & le ministre recommença la formule. Je l'interrompis par des reproches sur l'horrible abus qu'il faisoit du nom de Dieu , & de la sainteté de sa profession. Je m'adressai ensuite aux deux jeunes filles dont j'implorai la pitié. Je leur représentai ce qu'elles devoient à leur sexe. Je leur demandai le secours qu'elles souhaiteroient pour elles-mêmes , si elles étoient traitées avec la même barbarie. Les expressions de ma douleur furent si touchantes , que je leur vis répandre des larmes , & la mere même commençoit à paroître émue. Cependant l'impitoyable Hargrave ordonnoit toujours de poursuivre , & je n'avois plus d'autre ressource que

d'interrompre le ministre chaque fois qu'il vouloit recommencer. J'admire la force que j'eus de me soutenir sur mes jambes. Ma tête étoit tout en feu. Ma main, que j'avois toujours entre celles du cruel, & qu'il serroit avec violence, étoit si engourdie, que je ne la sentoie plus. Je levois l'autre vers le ciel, en le prenant à témoin d'une barbarie sans exemple, en lui demandant la mort, & répétant que je la préférois mille fois à l'horreur de ma situation. L'assistant, qui étoit demeuré jusqu'alors en silence, proposa de me fermer la bouche, pour arrêter mes plaintes; & je ne fais ce que cet affreux conseil auroit produit. Mais la vieille dame, rejetant ce parti avec assez de fermeté, pria sir Hargrave de me laisser quelques momens avec elle & ses filles. Oui, oui, dit le ministre, il faut laisser les dames ensemble. Un peu de considération ramene quelquefois les esprits.

Sir Hargrave quitta ma main; & madame Auberry la prit aussitôt, pour me conduire dans un cabinet voisin. Ses deux filles nous suivirent. Là, je me crus prête d'abord à tomber sans connoissance. Les sels, la corne de cerf, furent encore employés. Lorsque les trois femmes me crurent en état de les entendre, elles me représente-

rent les richesses de sir Hargrave. Je leur répondis que je les méprisois. Elles firent valoir l'honnêteté de ses sentimens ; & moi, mon invincible aversion. Elles vanterent les agrémens de sa figure ; je leur dis qu'il étoit à mes yeux le plus difforme & le plus odieux de tous les hommes. Enfin elles me parlèrent du danger où je me trouvois exposée , & de la difficulté qu'elles auroient à me garantir d'un traitement beaucoup plus fâcheux. De la difficulté ! m'écriai-je. Quoi , mesdames ! cette maison n'est-elle pas la vôtre ? Etes-vous sans voisins ? Ne pouvez - vous crier au secours ? Je m'engage à vous faire compter mille guinées avant la fin de la semaine ; mille guinées , mes cheres dames ! je vous les promets sur mon honneur , si vous me sauvez d'une violence à laquelle d'honnêtes femmes ne peuvent jamais prêter la main.

Mes persécuteurs , qui n'étoient pas éloignés , entendirent sans doute une partie de ce discours. Sir Hargrave parut au même instant , le visage enflé de colere ou de malice. Il dit aux trois femmes , qu'il se reprochoit d'avoir troublé trop long-tems leur sommeil ; qu'elles pouvoient se retirer , & le laisser avec une personne qui étoit à lui. Madame Auberry lui répondit qu'elle

ne pouvoit s'éloigner. Vous aurez cette complaisance pour moi, repliqua-t-il, vous & vos filles : & me reprenant par la main, miss Byron, me dit-il, d'un ton absolu, comptez que vous êtes à moi. Vos Greville, mademoiselle, vos Fenwick, vos Orme, lorsqu'ils apprendront les peines & la dépense qu'il m'en a coûté pour m'assurer de vous, me reconnoîtront pour leur maître... En cruauté, monsieur, ne pus-je m'empêcher d'interrompre. Il n'y a point de tigre, en effet, qui puisse vous le disputer. *En cruauté*, me dit-il, en affectant une voix pincée ? C'est miss Byron qui parle de cruauté ! Vous, mademoiselle, en reprenant le ton violent, qui vous faites un triomphe de fouler aux pieds une légion d'amans méprisés, souvenez-vous de la manière dont vous m'avez traité ; à genoux, humilié devant vous, comme le plus vil des hommes, à genoux pour implorer votre pitié ! Mes soumissions ont-elles pu toucher votre cœur ? Ingrate, orgueilleuse fille ! Cependant je ne vous humilie point : prenez-y garde : je ne pense point à vous humilier. Mon intention, mademoiselle, n'est que de vous exalter, de vous rendre riche, heureuse..... mais si vous vous obstinez à me refuser une main que je vous présente..... Il voulut porter la mienne à

sa bouche ; je la retirai avec dédain. Il s'efforça de me saisir l'autre ; je les mis toutes deux derrière moi. Il allongea promptement le cou , pour me dérober un baiser ; mais je retrouvai aussitôt le secours de mes deux mains, pour repousser son odieuse tête. Charmante créature ! s'écria-t-il d'un air & d'un ton passionné ; & tout de suite me traitant de cruelle , d'orgueilleuse & d'ingrate , il jura par le ciel que si je n'acceptois pas sur le champ sa main , il étoit résolu de m'humilier.

Sortez , dit-il aux trois femmes ; de grace, sortez. Elle sera milady Pollexfen , ou tout ce qu'il lui plaît : laissez - moi seul avec elle.

Le méchant homme prit la mère & les deux filles pour les conduire à la porte du cabinet. Je jetai les bras autour de celle qui étoit la plus proche de moi ; vous ne me quitterez point ! m'écriai-je avec transport : cette maison n'est-elle pas à vous ? Délivrez-moi de ses cruelles mains , & je jure de partager ma fortune avec votre famille. Il eut la force de me faire quitter celle que je tenois embrassée. Elles sortirent toutes trois , forcées en apparence par la violence avec laquelle il les pressoit , mais d'intelligence peut-être avec lui. Dans mon trouble , je ne laissai point de saisir

encore la dernière. Je la pressai, je la conjurai avec de nouvelles instances de ne pas m'abandonner ; & la voyant prête à sortir, je voulus m'échapper avec elle. Mais l'indigne personnage se hâtant de pousser la porte, lorsque j'étois à moitié dehors, me heurta la tête avec tant de violence qu'il me sortit aussitôt un ruisseau de sang du nez. Je poussai un cri : il parut effrayé : pour moi, je le fus si peu, que me tournant vers lui, je lui demandai s'il étoit satisfait, & je le félicitai de m'avoir ôté la vie. Au fond, ma vue s'étoit obscurcie ; je me sentoais la tête fort pesante, & le bras tout brisé. Cependant, pour ne rien donner à la haine, je dois avouer que son intention n'étoit pas de me nuire.

Ma douleur étoit si vive, que je parus quelques momens comme hors de moi. Je me jetai sur la première chaise. Ainsi donc vous m'avez tuée, répétai-je. Fort bien ; vous m'avez tuée de votre propre main. Il ne doit rien manquer à votre contentement : & voyant qu'il s'agitoit avec beaucoup de tendresse & d'effroi : oui, ajoutai-je, vous pouvez gémir à présent sur le sort d'une malheureuse fille à qui vous causez la mort. Au fond, je me croyois mortellement blessée. Je vous pardonne, lui dis-je encore. Appelez seulement les

dames. Retirez-vous, monsieur, retirez-vous. Que je ne voie ici que des personnes de mon sexe. La tête me tournoit. Mes yeux ne distinguoient plus rien , & je perdois tout-à-tait la connoissance.

On m'apprit ensuite qu'il avoit été dans la plus affreuse consternation. Il avoit fermé la porte en-dedans; & pendant quelques minutes , il n'eut pas assez de présence d'esprit pour l'ouvrir. Cependant les femmes , qui entendoient pousser des exclamations lugubres , vinrent frapper avec assez d'inquiétude. Alors il se hâta d'ouvrir , en se maudissant lui-même. Il les conjura de me donner du secours , s'il n'étoit pas trop tard. Elles m'ont dit que la pâleur de la mort étoit répandue sur mon visage , & que leurs premiers mouvemens n'avoient été que des lamentations. Mon sang s'étoit arrêté. Mais le monstre , n'oubliant pas sa sûreté au milieu de ses terreurs , eut l'attention de prendre mon mouchoir sanglant , dans la crainte qu'il ne servît de témoignage contre lui si j'étois morte , & passa dans l'autre chambre , où il le jeta au feu. Le ministre & son assistant étoient au coin du feu , à boire de l'eau-de-vie brûlée. O , messieurs , leur dit le misérable , il n'y a rien à faire cette nuit. La demoiselle n'est point en état.... Prenez cette somme. Il les pria

DU CHEV. GRANDISSON. 25
pria de se retirer, après les avoir payés
libéralement.

La jeune fille, de qui j'appris bientôt
toutes ces circonstances, ajouta qu'en sor-
tant de la chambre ils avoient offert de
demeurer jusqu'au jour, pourvu qu'on
fît bon feu, & qu'on ne les laissât pas man-
quer d'eau-de-vie; mais qu'elle leur avoit
répondu que j'étois morte, & que leurs
services étoient inutiles: sur quoi, paroîs-
sant assez effrayés, ils avoient dit qu'il étoit
tems pour eux de partir, & qu'ils espé-
roient qu'étant innocens de ma mort, &
n'ayant pas eu d'autre intention que de ser-
vir sir Hargrave, leurs noms ne seroient
pas mêlés dans les procédures, quelque
chose qui pût arriver.

En revenant à moi, je me trouvai au
milieu de trois femmes, mais couverte
d'une sueur froide, & dans un tremblement
auquel je ne pouvois résister. Il n'y avoit
pas de feu dans le cabinet. Elles me con-
duisirent à la cheminée que les ministres
venoient de quitter. Elles me placèrent
dans un grand fauteuil; car je n'avois pas
la force de me soutenir; & le secours qu'elles
me donnerent, fut de me frotter les tempes
avec des liqueurs fortes. Que pensez-vous,
ma chere Lucie, du caractère des hommes
qui sont capables de se faire un jeu si cruel

de la santé & du bonheur des malheureuses créatures pour lesquelles ils se prétendent remplis d'amour? Je crains de ne jamais redevenir ce que j'étois. Il me reste des étourdissemens & de petites agitations convulsives, qui ne sont point encore sans douleur.

La mere & l'aînée des deux filles me quitterent bientôt, pour rejoindre sir Hargrave. Je ne puis juger de leurs délibérations, que par les effets qu'elles produisirent. Mais la jeune sœur étant demeurée près de moi, répondit à toutes mes questions avec de grandes apparences de franchise & de pitié. Après m'avoir dit qu'elle s'étonnoit de me voir refuser un homme aussi riche, & d'aussi bonne mine que sir Hargrave, elle ajouta que j'étois dans une maison où l'on avoit la bonne renommée fort à cœur; que sa mere ne feroit pas une mauvaise action pour toutes les richesses du monde, & qu'elle avoit un frere à la douane, qui étoit un des plus honnêtes officiers de cette profession. Elle avoua qu'elle connoissoit le nouveau valet que j'avois pris à mon service: & louant beaucoup sa fidélité pour tous les maîtres qu'il avoit eus avant moi, comme si tout le mérite d'un domestique consistoit dans une obéissance aveugle, M. Wilson, me dit-

elle , étoit un homme fort agréable , qui étoit en état de bien gagner sa vie , & propre à faire quelque jour un excellent mari. Je reconnus bientôt que la petite innocente étoit amoureuse de cet infame hypocrite. Elle prit ardemment sa défense. Elle m'assura que c'étoit un honnête homme , & que s'il avoit jamais fait quelque chose de mal , c'étoit par l'ordre de ceux qui le payoient pour leur obéir. Ils en répondent , ajouta-t-elle ; vous le savez bien , mademoiselle.

Nous fûmes interrompues lorsque j'espérois tirer d'autres lumières ; car je crois avoir découvert que ce Wilson est ici le principal agent. Mais la fille aînée appella sa sœur , & sir Hargrave parut aussitôt.

Il prit une chaise , sur laquelle il s'assit fort près de moi , une jambe passée sur le genou de l'autre , le coude appuyé sur le même genou , & la tête assez penchée pour être soutenue par sa main. Il n'ouvrit point la bouche , mais il se mordoit les lèvres. Il me regardoit un moment. Ensuite il jetoit les yeux d'un autre côté. Il les ramenoit sur moi , & ce jeu fut recommencé cinq ou six fois , comme s'il eût roulé quelque idée maligne. Odieux personnage ! dis - je en moi-même , tremblant de cet étrange silence , & m'attendant à quelque nouvelle sce-

ne. A la fin je me déterminai à lui parler avec autant de douceur qu'il me seroit possible, dans la crainte de m'attirer d'autres insultes.

Hé bien, monsieur, avez-vous porté la violence assez loin, contre une fille qui ne vous a fait & qui n'a jamais pensé à vous faire aucun mal? Je m'arrêtai. Il ne me répondit point.

Quels tourmens n'avez-vous pas causés à M. & M^{de}. Reves? mon cœur en saigne pour eux. Je m'arrêtai encore. Il demeura dans le même silence.

Je me flatte, monsieur, que vous avez quelque regret des peines que vous m'avez fait souffrir, & de celles que vous avez causées à mes amis. Je me flatte, monsieur...

Il m'interrompt par un affreux jurement. Je fermai la bouche, dans l'idée qu'il continueroit de parler; mais il n'ajouta rien. Il changea seulement de posture, & ce fut pour reprendre aussi-tôt la même.

Les femmes de cette maison, monsieur, paroissent d'honnêtes gens. Je me flatte que votre dessein n'a été que de m'effrayer. M'avoir amenée dans un lieu honorable, c'est une preuve qu'il n'est rien entré dans vos vues...

Il m'interrompt encore par un violent

soupir. Je crus qu'il m'alloit répondre... mais il fit une grimace, il secoua la tête, & ce fut pour la baisser encore fut sa main.

Je vous pardonne, monsieur, tout ce que vous m'avez fait souffrir. Mes amis me touchent beaucoup plus... A la pointe du jour, que je ne crois pas éloignée, je prierai les dames de faire savoir à M. Reves...

Il se leva ici brusquement. Miss Byron, me dit-il, vous êtes une femme, une véritable femme. Il s'arrêta un moment, en portant le point au front. Je ne savois à quoi je devois m'attendre. Miss Byron, reprit-il, vous êtes la plus fiée comédienne que j'aie vue de ma vie. Je n'ignorois pas néanmoins, ajouta-t-il, que la meilleure de votre sexe peut s'évanouir, perdre connoissance, quand elle le juge à propos.

Cette cruelle ironie me fit trembler. Il continua : stupide, insensé, ridicule, dupe que je suis ! Je mériterois le feu, pour ma folle crédulité ! Mais je vous déclare, miss Byron... Il me regarda d'un œil égaré ; & comme s'il eût oublié ce qu'il vouloit dire, Il fit deux ou trois tours dans la chambre. Etre mourante pendant une demi-heure entière, se disoit-il à lui-même, & me te-

air tout d'un coup, un langage si piquant !

Je gardois le plus profond silence. Il reprit : malédiction sur ma folie, pour avoir renvoyé le ministre ! Je croyois connoître mieux les ruses des femmes. Cependant comptez, mademoiselle, que tous vos artifices vous seront inutiles. Ce qui ne s'est pas fait ici, s'achèvera dans un autre lieu. J'en jure par le grand Dieu du ciel.

Je me mis à pleurer, sans avoir la force de remuer la langue. Recommencez à perdre connoissance, me dit le barbare, un nouvel évanouissement vous est-il si difficile ? L'air de son visage répondoit à ses indignes reproches. Puissances du ciel, m'écriai-je, accordez-moi votre protection ! Il ne m'adressa plus que ces trois mots : votre sort est décidé, mademoiselle ; & sur le champ il appella une servante, qui entra aussi-tôt avec un capuchon à la main. Elle lui dit à l'oreille quelques mots dont il parut satisfait. Lorsqu'elle fut sortie, il s'approcha de moi, avec le capuchon. Je tressaillis, je tremblai ; & me sentant prête à tomber, je saisis le dos d'une chaise pour me soutenir. Votre sort est décidé, répéta-t-il d'un ton ferme. Mettez cette coëffe, mettez-la ; &

les évanouissémens viendront quand vous les jugerez nécessaires.

Au nom de Dieu ! sir Hargrave.

Au nom de Dieu ! miss Byron. Je connois des lieux plus sûrs que celui-ci , où j'aurai peut-être un peu plus de pouvoir sur vous. Encore une fois , mettez cette coëffe. Votre complaisance peut tourner encore à votre avantage.

J'élevai la voix , pour appeller les femmes. Il me répondit qu'elles avoient disparu ; & lui-même appella deux de ses gens , qui accoururent à son ordre. Cette vue augmentant mes frayeurs , je criai encore , aussi haut que ma foiblesse me le permettoit ; mais ne pouvant me souvenir du nom des femmes , je ne prononçai que madame... miss... avec trop peu de force pour me faire entendre de bien loin. Cependant l'aînée des filles fut amenée par mes cris. O chere miss , lui dis-je , en reprenant haleine , quel bonheur pour moi de vous revoir ! Et pour moi aussi , dit le monstre. Il pria la jeune fille de me mettre le capuchon. Pourquoi ? m'écriai-je. Que veut-on faire de moi ? Je refusai absolument de le prendre ; mais le sauvage , passant les bras autour des miens , me les serra si fort , dans l'endroit même où j'avois senti la plus vive douleur , que je ne pus retenir un grand

cri; & la jeune fille profita de cette facilité pour me mettre le capuchon sur la tête.

A présent miss Byron, me dit mon tyran, soyez tranquille, faites la furieuse, ou recourez à vos évanouissémens, tout m'est égal; & le dernier seroit le plus utile à mes vues. Miss, donnez les ordres, dit-il à la jeune fille. Elle sortit avec une chandelle à la main. Pendant son absence, il appella un de ses laquais, qui parut avec un manteau rouge sous le bras. Le barbare maître prit le manteau entre ses mains, & renvoya tous ses gens, après leur avoir nommé leurs postes. Ma chere vie, me dit-il alors, avec un sourire dans lequel je crus remarquer un air insultant, vous êtes maîtresse de votre sort, si vous ne faites difficulté de rien. Il jeta le manteau autour de moi. Je m'abandonnai aux larmes & aux prieres les plus touchantes. Je voulus me jeter à ses genoux; mais le tigre, comme M. Greville la nommé justement, ne fit aucune attention à moi. Il tourna tous ses soins à m'envelopper dans le manteau; & me traînant par la main, il me força de le suivre jusqu'à la porte de la rue. J'y étois attendue par un carrosse à six chevaux, & la fille aînée étoit sur le seuil avec sa chandelle. Je la conjurai d'aider à me retenir. J'appellai à haute voix sa mere & sa

sœur. Je demandai en grace qu'il me fût permis de dire quatre mots seulement à la mere : mais il ne parut personne ; & malgré mes prieres , mes efforts & toute ma résistance , je fus enlevée dans la voiture.

Je remarquai plusieurs hommes à cheval , entre lesquels je crus reconnoître mon infame Wilson ; & la suite prouva que je ne m'étois pas trompée. Sir Hargrave lui dit , en montant après moi : vous savez ce que vous aurez à répondre si vous rencontrez des impertinens.

Mes cris avoient recommencé , en me voyant prendre brusquement par le milieu du corps , & jeter dans le carosse avec la même rudesse. Ils augmentèrent , lorsque je vis mon ravisseur assis près de moi. Le cruel me dit : criez , criez à votre aise , mademoiselle. Il eut la bassesse de me contrefaire , en imitant le bêlement d'une brebis. Ne l'auriez-vous pas étranglé de vos propres mains , ma chere Lucie ? Après cette insulte , il ajouta d'un ton triomphant : je suis donc maître absolu de miss Byron ! Mais , voyant que je ne cessois pas de crier , il mit sa main devant ma bouche , avec tant de violence qu'il me fit mordre plusieurs fois mes levres. Le cocher , qui avoit sans doute ses instructions , n'attendit pas

d'autre ordre pour toucher ; & voilà votre Henriette en pleine marche.

Comme nous avions à suivre une assez longue rue, la vue des maisons que j'apercevois dans les ténèbres , me fit crier deux ou trois fois au secours. Mais, sous prétexte de me garantir du froid , sir Hargrave me lia un mouchoir autour de la tête , & m'en couvrit entièrement le visage , le front & la bouche. Il m'enveloppa plus soigneusement que jamais dans le manteau ; avec l'attention , pendant ce travail , de me presser les bras de tout le poids de son corps , pour m'ôter le mouvement des mains ; & lorsqu'il m'eut garrottée à son gré , il me les prit toutes deux dans sa main gauche , tandis que de la droite , qu'il me passa autour de la ceinture , il me tint ferme sur le siege. Ainsi , à la réserve d'un peu d'ouverture , dont j'étois quelquefois redevable aux mouvemens de ma tête , j'avois la vue tout-à-fait bouchée.

Mais dans un autre village , sur la route , où le bruit que je crus entendre , me fit pousser des cris & faire un nouvel effort pour dégager mes mains , la voiture s'arrêta , & j'entendis clairement plusieurs voix autour de nous. Quelle espérance n'en conçus-je point ! Mais hélas ! elle dura peu. Un de ses

gens, je crois que ce fut Wilson, répondit pour tous les autres, que c'étoit leur maître qui ramenoit sa femme de Londres, d'où il avoit eu beaucoup de peine à la tirer de certaines intrigues. C'est le meilleur de tous les maris, ajouta le vil imposteur, comme notre maîtresse, pour l'avouer librement, est la plus méchante de toutes les femmes. Je poussai encore un cri. Oui, oui, dit un des étrangers, crie tant qu'il te plaira, si tu es si méchante. C'est ton pauvre mari qu'il faut plaindre. Et le carosse se remit en marche aussitôt. Mon cruel geolier fit un éclat de rire, en me serrant par le milieu du corps. Entendez-vous de qui l'on parle ? me dit-il : c'est de vous, ma chère : vous êtes la méchante femme. Il se remit à rire ; & s'applaudissant de ses inventions, il défia Greville ; Orme, Fenwick, & tous les jaloux. La charmante histoire, ajouta-t-il, que nous aurons à raconter, ma chère Byron, lorsque vous serez revenue de toutes vos craintes ?

La connoissance faillit de m'abandonner plusieurs fois. Je demandai en grace un peu d'air ; & lorsque nous fûmes dans une route ouverte, éloignés apparemment de la vue de tout le monde, il daigna baisser le mouchoir qui me couvroit les yeux ; mais ne cessa point de le tenir sur ma bouche :

de sorte qu'à l'exception de quelques momens , où les efforts que je faisois , en secouant la tête , me dégageroient un peu les levres , je ne pouvois articuler un seul mot. Il m'en reste encore une douleur assez vive des deux côtés du cou.

Les stores étoient presque toujours baissées , & j'étois avertie du voisinage des maisons , par le soin qu'il avoit de renouveler ses cruelles précautions pour m'ôter la voix & la vue. Un peu avant la rencontre de mon libérateur , le bruit du pavé m'ayant fait connoître que j'étois dans une ville , je dégageai assez promptement une de mes mains pour écarter le mouchoir dont j'étois bandée , & je poussai un fort grand cri. Mais il eut la barbarie de m'enfoncer aussi-tôt son propre mouchoir dans la bouche , jusqu'à me faire craindre d'en être étouffée ; & je me sens encore de cette violence & d'un grand nombre d'autres.

A la vérité , il me faisoit quelquefois des excuses de la dureté à laquelle il se prétendoit forcé par mon invincible obstination. Le grand malheur pour moi , me disoit-il , de devenir la femme d'un homme tel que lui. Il faut vous y résoudre , répéta-t-il plusieurs fois ou à quelque chose de pis. Toute votre résistance est vaine ; & le ciel

me punisse , si je ne suis pas vengé de l'embarras que vous me causez ! Vous ne gardez pas des mesures avec moi , miss Byron : que je meure si j'en garde avec vous ! Je ne doutois pas de sa méchanceté. Son amour n'avoit aucune tendresse. Comment aurois-je pu consentir , par la moindre complaisance , à des traitemens si barbares , & de la part d'un homme si odieux ? Quelle bassesse auroit été la mienne , si j'avois été capable d'une lâche composition , c'est-à-dire , d'oublier ce que je me devois à moi-même ?

Dans un autre lieu , où je crus reconnoître , par le mouvement du carrosse , que nous marchions dans un chemin rude & inégal , il quitta mes mains , pour me demander la paix , & pour m'offrir de me laisser la vue libre pendant le reste de la route , si je voulois cesser de crier. Mais je lui déclarai que je ne donnerois pas cette espece d'approbation à ses violences. La voiture ne laissa point de s'arrêter. Un de ses gens parut à la portiere , & mit entre les mains de son maître un petit panier , qui contenoit quelques rafraichissemens. Je fus vivement sollicitée de prendre ce qui seroit de mon goût ; mais l'appétit me manquoit autant que la volonté. Je répondis que le repas que j'avois fait la veille , seroit vrai-

semblablement le dernier de ma vie. Pour lui, il mangea d'un air fort libre, en continuant de m'insulter par des railleries. Le peu de jour qu'il m'accorda, me fit remarquer que j'étois dans un lieu fort désert, & même éloigné du grand chemin, autant que j'en pus juger par les apparences. Je ne m'informai point du terme de mon voyage. S'il me restoit quelque espérance de m'échapper, c'étoit en traversant quelque ville: mais il m'en restoit peu; & je prévoyois que dans quelque lieu que je fusse menée, ce seroit pour y essuyer de nouvelles persécutions. J'étois résolue de souffrir plutôt la mort, que d'accepter sa main. Mais ma plus grande crainte étoit de retomber dans mes évanouissemens; & je répondois le moins qu'il m'étoit possible à ses barbares insultes, pour conserver le peu de force que je me sentoais encore. Avant que de se remettre en marche, il me dit que mon obstination le forçoit d'en revenir à la contrainte; & prenant le mouchoir pour me bander les yeux, il tenta de me prendre deux ou trois baisers. Je le repoussai avec indignation. Vous êtes un barbare, lui dis-je, dans l'amertume de mes sentimens. J'ai le malheur d'être en votre pouvoir. Votre injurieux traitement pourra vous coûter cher; & tendant la tête au mouchoir:

vous m'avez rendu la vie odieuse , ajoutai-je ; je me prête volontiers à tout ce qui peut en hâter la fin. Deux ruisseaux de larmes couloient sur mes joues. Je me sentois réellement défaillir. L'impitoyable tyran remit le mouchoir sur ma bouche & sur mes yeux. Il m'enveloppa dans le manteau avec de nouvelles précautions. Il reprit mes deux mains dans les siennes , & je souffris tout sans la moindre résistance.

Le carrosse n'avoit pas marché plus d'un quart d'heure , lorsqu'il fut arrêté par une dispute entre le cocher de sir Hargrave , & celui d'une autre voiture à six chevaux. Dans l'état où j'étois , je ne pus deviner tout d'un coup d'où venoit le bruit ; mais sir Hargrave ayant mis la tête à la portière , je trouvai le moyen de dégager une de mes mains. J'entendis la voix d'un homme qui donnoit ordre à son cocher de faire passage. Aussitôt , de la main que j'avois libre , j'écartai le mouchoir de ma bouche , je le levai de dessus mes yeux , & je criai de toute ma force : au secours , au secours ! La même voix , qui se trouva heureusement celle de mon libérateur , défendit au cocher de sir Hargrave d'avancer ; & sir Hargrave lui commanda , au contraire , avec des juremens & des imprécations terribles , de toucher malgré

toutes les oppositions. L'étranger, parlant alors à mon ravisseur, le nomma par son nom, & lui reprocha de s'être engagé dans une mauvaise entreprise. Ce misérable répondit que c'étoit sa femme, dont il avoit jugé à propos de s'assurer, après l'avoir surprise dans le crime, horrible invention ! & prête à fuir d'une mascarade avec son adultère. Il leva le manteau dont j'étois couverte, pour donner en preuve la vue de mes habits. Non, non, non ! m'écriai-je cinq ou six fois : mon trouble m'ôtant la respiration de parler, j'étendis les deux mains pour demander de la protection & de la pitié. Le méchant homme s'efforça de remettre sur ma bouche le mouchoir lié, que j'avois baissé sous mon menton, & me dit brutalement quelques injures grossières. Mais l'étranger, ne se payant point de l'explication qu'on lui avoit donnée, voulut m'entendre moi-même, & malgré la rage de sir Hargrave, qui lui demanda d'un air méprisant qui il étoit, avec de furieuses menaces, il me demanda s'il étoit vrai que je fusse sa femme ? Oh ! non, non ; c'est tout ce que je pus répondre. J'avoue qu'encouragée par la physionomie de mon libérateur, je n'aurois pas balancé, dès ce moment, à me jeter entre ses bras, quoique, dans toute autre occasion, j'eusse pu

m'effrayer de son âge. Il auroit été bien malheureux que je ne fusse sortie des mains d'un monstre, que pour retomber dans celles d'un autre, & qu'un second Hargrave eût abusé du nom sacré de protecteur, en joignant à ce crime celui de trahir ma confiance. Mais quelque nouveau malheur que j'eusse à redouter, le péril présent étoit le seul qui m'occupoit.

Vous concevrez mieux que je ne puis l'exprimer, la terreur dont je fus saisie, lorsque sir Hargrave, ayant tiré l'épée, en poussa un coup terrible à mon défenseur, avec des termes qui durent me faire juger que le coup avoit porté; car le passage étoit fermé à ma vue de ce côté-là. Mais aussi, lorsque je vis mon tyran enlevé par une main victorieuse, & jeté hors de la portière avec tant de force, que la voiture en trembla, je fus prête à m'évanouir de joie, comme j'avois failli mourir de terreur. Je m'étois dégagée du manteau, & j'avois délié le mouchoir. sir Charles Grandisson me prit dans ses bras, & me porta dans son carrosse; je n'étois point en état de marcher. Les juremens, les imprécations & les menaces de sir Hargrave se faisoient entendre. Ne le craignez plus, me dit sir Charles; ne faites pas d'attention à lui, mademoiselle. Il recommanda au

cocher de prendre garde à son maître, qui étoit embarrassé sous une roue de derrière; & m'ayant placée dans son carrosse, il en ferma aussi-tôt la portiere sur moi. Son occupation, pendant quelques momens, fut d'observer les lieux autour de nous. Ensuite; ayant chargé un de ses gens d'apprendre à sir Hargrave qui il étoit, il revint à moi.

Il me trouva au fond du carrosse, où j'étois tombée sans le savoir, autant de foiblesse que d'épouvante. Il me releva. Il s'efforça de me rassurer, avec la tendresse d'un frere; & s'asseyant près de moi, il donna ordre à son cocher de retourner à Colnebroke. La curiosité ne lui fit faire aucune question; mais, pour relever mes esprits, il me dit, du ton le plus obligant, qu'il alloit me confier aux soins d'une de ses sœurs, dont il me garantissoit la prudence & la vertu, après quoi il continueroit son voyage à Londres. Quelle douceur ne trouvai-je point, dans la route, à me voir soutenue par un de ses bras, en comparaison de ceux du perfide Hargrave?

M. Reves vous a fait le portrait de la divine sœur. O ma chere Lucie! ce sont deux anges.

Vous ne vous plaindrez point que je ne

vous aie pas fait un assez long détail de mes infortunes & de ma délivrance. Je vous promets d'autres explications sur cet excellent frere & sur sa sœur, lorsque mes forces seront un peu raffermies. Mais que vous dirai-je de ma reconnoissance ? J'en suis si pénétrée, que devant eux elle ne peut s'exprimer que par mon silence. Mes regards néanmoins servent d'interpretes à mon cœur. Le respect se mêle à la reconnoissance. Cependant il y a quelque chose de si doux, de si aisé dans les manieres de l'un & de l'autre ! O chere Lucie ! si je ne sentoie pas que ma vénération est égale pour la sœur & pour le frere ; si je ne trouvois pas, après toutes mes réflexions, que cette aimable sœur m'est devenue aussi chere par la tendresse de ses soins, que son frere par l'heureux effet de son courage, qui emporte, comme vous le jugez bien, un peu de crainte avec l'estime ; en un mot, que j'aime la sœur & que je révere le frere ; je vous avoue que je serois effrayée de ma reconnoissance.

Ma lettre devient trop longue, & je me sens fatiguée d'avoir écrit si long-tems. O mes chers amis ! mes chers parens ! c'est à vos ardentés prieres, à votre incomparable affection, que j'attribue le bonheur de ma délivrance. Peut-être ne le méritois-

je pas , après la témérité qui m'a conduite au plus ridicule de tous les spectacles , vêtue comme une folle , que j'ai dû paroître , & volontairement exposée à toutes les suites de mon aveugle imprudence ! Combien de fois , pendant le cours de ma disgrâce , & même après son heureuse fin , n'ai-je pas tourné les yeux sur moi , & ne les ai-je pas détournés , avec une honte & un dégoût qui n'ont pas été la plus légère partie de ma punition ? Aussi , ma chère , ai-je dit adieu aux mascarades pour jamais.

Il me semble que cette fâcheuse aventure ne doit être communiquée à personne , sans une véritable nécessité. Que surtout M. Greville & M. Fenwick n'en soient point informés. Il n'y a que trop d'apparence qu'ils chercheroient sir Hargrave , particulièrement M. Greville , ne fût-ce que dans la vue de faire éclater les prétentions qu'il a sur moi. Je serois extrêmement affligée d'être l'occasion de quelque nouvel événement , d'autant plus que jusqu'à présent , j'ai lieu de croire qu'une aventure si choquante ne s'est pas malheureusement terminée. Que l'odieux personnage demeure tranquille & content , s'il le veut , de lui-même. L'unique satisfaction que je desiré , est de ne le revoir jamais.

M. Reves vous envoie , sous mon enveloppe , une lettre de mon libérateur , qui porte son explication avec elle. Adieu , ma très-chère Lucie.



L E T T R E X X.

M. GRANDISSON à M. REVES.

A Cantorbery , 22 Février.

JE reçois à ce moment , monsieur , une fort longue lettre de votre malheureux Wilson , qu'il m'adresse , dit-il , plutôt qu'à vous , parce qu'il appréhende que vous ne lui pardonniez jamais , & qu'il espere de moi , qu'en faveur de son repentir , qui lui paroît bien prouvé par sa confession volontaire , je m'efforcerai de vous engager à ne le pas commettre avec la justice. Je ne prétends point juger de sa bonne foi. Cependant ses aveux paroissent ingénus , & rien ne l'obligeoit de les confier au papier. Comme je présume que votre intention n'est pas de faire éclater , par des poursuites ouvertes , un attentat qui est demeuré sans effet , la bonté que vous aurez de faire savoir à la sœur de ce misérable , que son frere peut exécuter librement ses bonnes résolutions , si sa lettre

est sincere , servira peut-être à le ramener tout-à-fait d'un train de vie qui peut, non-seulement le conduire lui-même à une fin funeste , mais devenir fatal à une quantité d'honnêtes gens par les suites de son désespoir.

On reconnoît au seul tour de sa lettre , quand nous n'en aurions point d'autres preuves , qu'il est capable de faire beaucoup de mal. Il avoue que depuis sa première jeunesse , son malheur l'a fait tomber en de fort mauvaises mains ; sans quoi , ses qualités naturelles auroient pu le rendre utile à la société. Il s'étend sur l'histoire de différens maîtres qu'il a servis , & sur les odieux excès dans lesquels il s'est engagé pour leur plaire. Mais rien n'approche de la peinture qu'il me fait d'un Bagenhall de Reading , & d'un Juif de Londres , nommé *Merceda* , deux insignes scélérats , s'il faut l'en croire , qui , l'ayant exercé long-tems à toutes sortes de désordres , l'ont recommandé à sir Hargrave pour les mêmes services. Il me donne le détail de la noire entreprise dont il avoit pris la direction. Outre la faveur de son nouveau maître , il avoit pour motif l'espoir d'épouser une jeune fille de Paddington , dont il avoit engagé la mere à prêter sa maison & son secours à sir Hargrave , sous promesse d'une somme

considérable , qui devoit servir de dot à sa fille. Mais il ajoute que c'étoit dans des vues honorables , & que madame Auberry , dont il espéroit de se voir le gendre , n'est pas capable de se prêter à la moindre indécence. Soit crainte , ou remords , il parle avec horreur des égaremens de sa vie. Il proteste que ne pensant plus qu'à vivre en honnête homme , il mourra plutôt de faim que de rentrer au service des maîtres que j'ai nommés ; & pour ne me laisser aucun doute de ses sentimens , il m'assure que dans la rencontre de Honflow , c'est lui qui empêcha ses deux compagnons de faire feu sur moi. Ma vie , dit-il , est encore menacée.

Je le dispense de l'inquiétude qu'il a pour ma sûreté : mais je considère qu'il est jeune , & capable encore d'être ramené à de bons principes ; que sa réformation diminueroit le nombre des libertins , augmenteroit celui des personnes utiles : & qui sait sur combien de caractères de la même trempe son exemple peut influer , pour le mal ou pour le bien ? S'il épouse la jeune fille qu'il recherche , & dont on n'accuse point les mœurs , votre bonté , monsieur , ne peut-elle pas gagner une famille entière à la vertu ?

Son crime , dès qu'on le suppose sans

succès, ne sauroit passer pour un crime capital ; & mettant à part l'utilité qu'on peut tirer de son témoignage, si l'on en venoit à des poursuites légales, il me semble qu'on en doit espérer un autre avantage ; le plus méchant maître ne pouvant exécuter ses noirs desseins sans l'assistance d'un mauvais domestique, quel nid de vipères ne peut-on pas dissiper tout d'un coup, ou réduire du moins à l'impuissance, en privant les trois personnages que j'ai nommés, du secours d'un tel ministre ? Quand on a du bien à perdre & des apparences à sauver, on prend quelquefois le parti de l'honnêteté, plutôt que de s'abandonner à des agens d'une fidélité si suspecte.

Ayez la bonté, monsieur, de faire agréer mon respect à madame Reves & à notre charmante pupille : vous voyez que j'ai des prétentions comme vous, à l'honneur d'une si glorieuse alliance. Je m' imagine que cette chère miss est tout-à-fait rétablie. Croyez-moi, monsieur, votre, &c.

CHARLES GRANDISSON.

LETTRE XXI.



L E T T R E X X I.

Miss BYRON à miss SELBY.

Vendredi 24 Février.

Monsieur Reves s'est hâté de faire dire à la sœur de ce Wilson, que son frere peut s'appliquer à quelque chose d'honnête, sans craindre le moindre obstacle de notre part. On est résolu ici de se conduire par les avis de mon libérateur. Quelle lettre que celle de Wilson ! car sir Charles avoit joint l'original à la sienne. Quels hommes il y a dans le monde ! Nous en avons vu des exemples dans nos lectures ; mais je ne me serois pas cru menacée d'avoir jamais rien à démêler avec eux.

Nous sommes plus inquiets que sir Charles, sur l'avertissement qui regarde sa vie. M. Reves a su, de divers côtés, que sir Hargrave ne demeurera point tranquille, & qu'il roule mille projets de vengeance. Pourquoi suis-je revenue à Londres ?

On m'apporte un paquet de lettres, où je reconnois la main de mes parens, de mes amis, & de tout ce que j'ai de cher au monde. Que je vais prendre de plaisir à leurs félicitations !

Tome II.

C

Deux momens , que j'ai donnés à la plus délicate lecture ! Mais vous , ma chere ; qui m'écrivez ordinairement pour toute la famille , comme tout ce que j'écris est sous votre nom ; avec quelle tendresse & quel art vous réunissiez tous les sentimens qui sont répandus dans cinq ou six lettres ! Où trouverai-je des termes pour exprimer tous les miens ?

Vous me demandez donc une peinture particuliere du caractère & de la figure de sir Charles Grandison , & de son aimable sœur. Etoit-il besoin de me faire cette demande ? & comment avez-vous pu vous imaginer qu'après avoir employé ma plume à vous tracer le portrait de tant de personnes qui ne méritoient pas d'être tirées du rang commun des mortels , je fusse capable d'en oublier deux qui font l'ornement de leur siècle , & même celui de la nature humaine ? Vous ne doutez pas , dites-vous , que si j'entreprends leur éloge , la chaleur de ma reconnoissance n'élève mon style jusqu'au sublime ; & vous prévoyez qu'il faudra réduire à de justes bornes toutes les belles choses auxquelles M. Reves vous a déjà préparée. Peut-être ne vous trompez-vous pas dans cette attente ; car on me reproche , il y a long-tems , un peu d'enthousiasme dans ma reconnoissance. Cependant, si vous

DU CHEV. GRANDISSON. 51
trouvez en effet que je m'emporte au-delà
des bornes, n'attribuez mes excès qu'à cette
cause.

Commencerai-je par le frere , ou par la
sœur ? Vous me menacez de votre pénétra-
tion : ah ! chere Lucie , comptez que je vous
entends. Mais soyez sûre que je ne me con-
nois pas d'autres sentimens que ceux de la
reconnoissance.

Vous m'embarrassez néanmoins ; car je
suis persuadée que si je commence par le
frere , vous vous joindrez à mon oncle ,
pour vous écrier , en secouant la tête : Ah !
chere Henriette ! Et si je commence par la
sœur , ne direz-vous pas que je réserve mon
sujet chéri pour le dernier ? Il est bien diffi-
cile d'éviter la censure , entre des juges qui
veulent prendre absolument la qualité de
censeurs. Mais soyez aussi pénétrante qu'il
vous plaira , ma chere Lucie ; je vous ré-
ponds que cette crainte n'imposera pas la
moindre réserve à mon cœur , & que ma
plume lui sera fidelle. Qu'ai-je à redouter ;
dans la confiance où je suis que les traits
de mes amis ne peuvent me porter que des
coups utiles & salutaires ?

Miss Grandisson , car ma plume com-
mence d'elle-même par la sœur , quelque
finesse que ma Lucie veuille y entendre ;
Miss Grandisson est âgée d'environ vingt-

Cij

quatre ans. Sa taille est noble , & parfaitement bien prise. Elle a de la dignité dans le port , de grands yeux noirs fort pénétrants , dont elle fait ce qu'elle veut , & qui s'attirent la première attention dans sa physionomie. Ses cheveux sont de la même couleur , d'une beauté extraordinaire , & naturellement bouclés. Elle n'est pas d'une blancheur éclatante ; mais elle a le teint clair & délicat. Ses traits sont généralement réguliers ; & son nez , qui est un peu aquilin , leur donne une sorte de majesté. Ses dents sont fort blanches & fort égales. Je n'ai rien vu de si aimable que sa bouche. Un air de modestie & de réserve , qui accompagne le plus charmant sourire , inspire tout à la fois le respect & l'amour : lorsqu'elle commence à parler , toute sa contenance est remplie de graces.

Elle dit elle-même qu'avant le retour de son frere , on la croyoit fiere , hautaine & malicieuse ; mais j'ai peine à l'en croire : il me paroît impossible que dans l'espace d'un an , qui est à peu près le tems depuis lequel sir Charles est revenu en Angleterre , on puisse se défaire assez parfaitement d'une mauvaise habitude , pour n'en conserver aucune trace.

Elle est d'une vivacité charmante. Je juge qu'elle a la voix belle , sur les airs qu'on

lui entend fredonner, à chaque pas qu'elle fait, du matin au soir. Il ne manque rien à sa politesse; cependant, si on lui en connoissoit moins, une veine de raillerie, qui lui est comme naturelle, pourroit faire craindre pour le repos de ceux qui vivent avec elle. Mais je suis sûre qu'elle est franche, ouverte, d'une humeur agréable; & l'art qu'elle a de faire tourner tout le mérite qu'on lui attribue à l'honneur de son frere, doit faire juger qu'elle n'est pas moins humble & moins modeste. Il n'y a pas longtemps, si l'on s'en rapporte à elle, qu'elle a pris du goût pour la lecture; mais je suis portée à me défier de tout ce qu'elle dit à son avantage. Elle prétend qu'elle étoit trop gaie & trop légère, pour se réduire à des amusemens sédentaires. Cependant on s'apperçoit, lorsqu'elle y pense le moins, qu'elle est versée dans l'histoire & la géographie. Elle ne défavoue point qu'elle ne sache fort bien la musique; sa femme de chambre, qui prenoit plaisir, pendant les soins qu'elle m'a rendus, à me faire l'éloge de sa maîtresse, m'a dit qu'elle fait parfaitement le françois & l'italien; qu'elle écrit avec tout l'agrément possible, & qu'elle se fait adorer par son esprit, sa discrétion & ses manieres obligeantes. Elle lui attribue un autre mérite, dont je me réjouis, pour l'honneur de

Miss Clemer & de toutes les jeunes personnes qui aiment la lecture ; c'est d'entendre admirablement tout ce qui regarde l'administration domestique , & de ne pas dédaigner d'y donner régulièrement ses soins.

Jenny , qui est sa femme de chambre & qui ne manque point d'éducation, pour une fille de cet ordre , m'a dit en confidence que sa maîtresse avoit deux humbles adorateurs. Mon étonnement est qu'elle n'en ait pas deux douzaines. L'un est le chevalier Watkins , qui a des biens immenses ; & l'autre , milord G.... fils du comte de C.... Mais il ne paroît pas , jusqu'à présent , que son inclination se soit déclarée pour l'un ou l'autre.

Telles sont les qualités qui font de miss Charlotte Grandison une des plus charmantes personnes du monde. Je serai trop heureuse, si , lorsque nous nous connoîtrons mieux , je parois la moitié aussi aimable à ses yeux qu'elle l'est aux miens. N'en soyez point jalouse , chere Lucie ; j'ai le cœur assez spacieux pour y donner place à cinq ou six tendres amies de mon sexe ; oui , ma chere , quand vous y supposeriez des affections d'un autre ordre , celle même que je devrois à un mari de mon choix , si je me déterminois enfin pour le mariage , n'y feroit jamais tort à l'amitié.

Venons au frere, à mon généreux libérateur. Vous m'avez prévenue, chere Lucie, sur ce que j'ai à redouter de votre pénétration. Je suis persuadée que vous vous attendez à jouir du tumulte de mon cœur, dans le portrait que je vais faire d'un homme à qui j'ai tant d'obligations. Que direz-vous, si votre attente est trompée, & si je ne laisse pas néanmoins de rendre justice à des perfections auxquelles je n'ai jamais rien connu d'égal ? Que direz-vous, si dans cet homme, dont j'admire le mérite, je trouve quelques défauts que je n'ai pas remarqués dans sa sœur ? Orgueilleuse Henriette ! crois-je vous entendre dire : continuez votre récit, & laissez-nous le soin de vous pénétrer ; prenez garde même que ces défauts, que vous prétendez découvrir, ne soient une couleur qui serve à trahir vos sentimens. Je vous rends grace de l'avis, ma chere ; mais il ne me sera d'aucune utilité. Ma plume suivra les inspirations de mon cœur ; & s'il est aussi honnête pour moi, que j'ose dire qu'il l'est pour tout le monde, je n'ai rien à craindre, ni de votre pénétration, ni de celle de mon oncle Selby, qui est encore plus redoutable.

Si vous voulez connoître le chevalier Grandisson du côté de la figure, c'est réelle :

ment un très-bel homme. Sa taille est au-dessus de la médiocre , & d'une parfaite proportion. Son visage forme un bel ovale , qui offre toutes les apparences d'une santé florissante , & confirmée par l'exercice. Il auroit eu naturellement le teint trop délicat pour un homme ; mais on s'apperçoit qu'il l'a peu ménagé , & qu'il se sent d'un air plus chaud que celui du Nord. Aussi ne s'est-il pas contenté de faire le tour de l'Europe. Il a visité quelques parties de l'Asie & de l'Afrique , particulièrement l'Egypte.

Je ne fais de quel besoin il est pour un homme d'avoir les dents & la bouche aussi belles que le chevalier Grandisson pourroit s'en vanter , s'il étoit capable de cette vanité.

Il a dans l'aspect quelque chose de grand & de noble , qui annonce un homme de distinction. Si la bonne mine étoit un titre pour le trône , sir Charles Grandisson auroit peu de concurrens. Ses yeux..... en vérité , ma chere Lucie , on voit briller , s'il est possible , plus de noblesse & d'esprit dans ses yeux que dans ceux de sa sœur. De grace , point de subtilités ; mon cher oncle. Vous savez tous que j'attache peu de prix à la beauté d'un homme. Cependant cet air de grandeur est accompagné de tant d'ouverture & d'aisance dans les manieres , qu'il

ne s'attire pas moins d'affection que de respect. Personne n'est plus accessible : sa sœur dit qu'il est toujours le premier à bannir les défiances & les réserves qui accompagnent ordinairement les nouvelles connoissances. Ce rôle est facile pour lui, car dans tout ce qu'il dit & ce qu'il fait, il est sûr de plaire. Je n'exagere point, ma chere Lucie; secouez la tête autant qu'il vous plaira. En un mot, cet air libre & poli qui lui est comme naturel non-seulement dans son langage & dans toutes ses actions, mais dans sa maniere de se mettre, où le bon goût domine toujours sans aucune espece de singularité, le feroit regarder comme un des plus agréables hommes du monde, quand il ne seroit pas distingué par tant d'autres avantages.

Sir Charles Grandisson n'a pas perdu son tems dans ses voyages. Sa sœur a dit à M. Reves qu'il ne se marieroit pas sans faire un grand nombre de malheureuses ; & réellement, ma chere, il a trop d'avantages personnels pour la tranquillité d'une femme qui prendroit des sentimens particuliers pour lui. Le foible, presque général de notre sexe, est pour les hommes d'une figure éclatante ; la raison des femmes se laisse gouverner par les yeux. Je sais que vous me recommanderez ici de ne pas

grossir le nombre de ces imprudentes. Votre conseil, chere Lucie, ne sera pas négligé.

Le caractère sensé de sir Charles n'est pas sujet à des caprices ou des inégalités d'humeur. Il est supérieur aux disputes qui n'ont que des bagatelles pour objet. Il l'est encore plus aux fausses complaisances qui pourroient engager la conscience ou l'honneur. Miss Grandisson me disoit un jour, en parlant de son frere : ce n'est pas sa bonne mine, ni sa naissance, ni son bien, qui le rendent cher à ceux qui le connoissent ; c'est le plus parfait assemblage de toutes les qualités qui forment essentiellement l'honnête homme. Elle me disoit, une autre fois, que la regle de sa vie étoit dans son propre cœur ; & que, malgré le bonheur qu'il avoit de plaire à tout le monde, il ne mettoit le jugement, ou l'approbation d'autrui qu'au second rang. En un mot, mon frere, ajouta-t-elle, & ce nom sembloit lui causer une sorte de fierté, n'est pas capable de se laisser éblouir par une fausse gloire, ni refroidir par une fausse honte. Il nomme ces deux erreurs, les grands pieges de la vertu. Quel homme, chere Lucie ! quelle sublimité d'ame ! Et quelle femme, que celle qui est capable de faire toutes ces distinctions entre les grandes

qualités de son frere ! Mais que suis-je , moi , si je me compare à l'un ou à l'autre ? Cependant j'ai mes admirateurs. La plus défectueuse créature a peut-être les siens parmi ses inférieures. Un peu de bon sens devoit nous rappeler à ces utiles comparaisons ; & ne suffit-il pas de lever les yeux au-dessus de nous pour obtenir la grace de l'humilité ?

Cependant il me semble , ma chere , que sir Charles n'est pas aussi indépendant de l'opinion d'autrui , que sa sœur se l'imagine lorsqu'elle assure que la regle de sa vie est dans son propre cœur. Premièrement , il n'est pas ennemi des modes. Il les suit , quoiqu'à la vérité sans affectation ; mais il est toujours mis richement , & sa noble physionomie en tire un nouveau lustre. La vivacité qui éclate dans ses yeux , semble se communiquer à toute sa figure. Jenny m'a dit en secret , qu'il porte l'admiration fort loin pour les belles femmes. Ses équipages sont d'un goût recherché , qui vient moins de l'amour du faste , que d'une sorte d'émulation qu'il veut inspirer , ou dont il est assez rempli lui-même pour ne vouloir céder à personne. On le voit rarement voyager sans une suite nombreuse ; & , ce qui paroît sentir un peu la singularité dans un équipage d'homme , jamais ses chevaux

n'ont la queue coupée. Elle est liée simplement, lorsqu'il est en marche, comme j'eus l'occasion de le remarquer en revenant à Londres. Vous voyez, ma chère, que je lui cherche des foibles, du moins dans l'extérieur, ne fût-ce que pour vous paroître impartiale, malgré la reconnoissance & la vénération que je lui dois. Mais s'il juge que le but de la nature, en donnant des queues à ces nobles animaux, n'a pas moins été de leur fournir une défense contre d'importuns insectes, que d'ajouter un ornement à leur beauté; & s'il n'a pas d'autre vue que de les soulager, comme ses gens même l'ont dit à M. Reves; croyez-vous, ma chère, que ce motif mérite quelque blâme, & que l'humanité, dans un exemple de cette nature, ne marque point ce qu'on peut attendre du même cœur dans les grandes occasions?

Avec l'air vif & galant, avec tout l'éclat que je vous ai représenté dans sir Charles, vous jugerez aisément que, sans un effroi mortel, sans la crainte du traitement dont je me croyois menacée, & si j'avois eu le moindre espoir d'une autre protection, je n'aurois pas imité l'oiseau poursuivi par un vautour, suivant la comparaison de sir Charles, que M. Reves m'a répétée, & qui me paroît exprimer assez tendrement

ma situation , mais qui me laisse quelque embarras lorsque je m'en rappelle les fâcheuses circonstances. En vérité , ma chere, j'ai peine encore à ne pas baisser la vue au souvenir de la figure que j'ai dû faire en habits de bal , les bras autour du cou d'un jeune homme..... Trouvez-vous rien de plus humiliant que cette idée ? Cependant , ne suis-je pas peut-être ici dans le cas de cette fausse honte , à laquelle sir Charles est si supérieur ?

Mais je crois avoir quelque chose à blâmer dans le caractère d'un homme que sa sœur croit presque sans défaut. C'est d'après elle-même que j'ai fait cette remarque. Un jour qu'elle faisait gloire d'avoir le cœur fort ouvert , elle me dit qu'elle regrettoit néanmoins de ne s'être pas mieux observée , dans une occasion où son frère avoit reçu froidement ses ouvertures. Elle ajouta que , sans aucune apparence de curiosité , il avoit l'art de tirer du cœur d'autrui ce qu'on pensoit le moins à lui communiquer , & qu'elle s'étoit ainsi comme enfermée d'elle-même , séduite insensiblement par un air de complaisance , & par un sourire flatteur , avec lequel il sembloit prendre plaisir à l'entendre : que dans le petit chagrin de s'être surprise elle-même au milieu d'un récit qu'elle n'avoit pas eu la moindre in-

tention de commencer , elle avoit voulu essayer à son tour de l'engager finement à s'ouvrir sur quelques points qu'il paroïssoit lui cacher ; mais qu'après y avoir employé toute son adresse , elle avoit désespéré d'y réussir.

Bon Dieu ! m'écriai-je , en regardant mis Grandisson , où suis-je ? Et je m'arrêtai aussitôt , pour chercher dans ma mémoire s'il ne m'étoit rien échappé d'indiscret avec son frère.

Au fond , ma chere , cette réserve pour une sœur telle que la sienne , & sur des points qu'elle croit importants pour elle de ne pas ignorer ; c'est ce que je ne puis approuver dans sir Charles. Une amie ! une sœur ! Et pourquoi du secret d'un côté , lorsqu'il n'y en a point de l'autre ? Sir Charles apparemment ne sera pas moins réservé pour sa femme. Cependant le mariage n'est-il pas le plus haut degré de l'amitié humaine ? Et concevez - vous , ma chere , que la réserve soit compatible avec l'amitié ? Sa sœur , qui ne lui reconnoît aucun défaut , cherche à l'excuser , & prétend qu'en tirant d'elle ses secrets , il n'a point d'autre vue que de se rendre plus capable de la servir. Mais vous conclurez du moins , de mon observation , que , tout attachée que je suis à sir Charles par le lien d'une

immortelle reconnoissance , je juge de lui sans partialité. Il m'est impossible de le trouver excusable , s'il a , pour sa généreuse sœur , une défiance & une réserve qu'elle n'a pas pour lui. Dans le commerce que je me flatte de continuer avec des amis si dignes de mon attachement , du moins si leur bonté ne se refroidit pas pour ceux qu'ils ont comblés de bienfaits , je veillerai de près sur toute la conduite de cet homme extraordinaire , avec l'espérance néanmoins de le trouver aussi parfait qu'on le publie , & dans la vue d'en faire hardiment le sujet de mes éloges , comme son excellente sœur fera l'objet de mon admiration. Si je remarquois dans sir Charles quelques défauts considérables , ne doutez pas que la reconnoissance ne me rendît indulgente : mais celui que j'ai nommé suffiroit seul pour défendre mon cœur , si je m'appercevois jamais que la reconnoissance le mît en danger.

A présent , mon cher oncle , n'ai-je pas droit de vous demander un peu de justice pour votre niece ? Je suis sûre & très-sûre de n'avoir point encore à me défier de mon cœur. Si je m'apperçois qu'il me trahisse , j'en avertirai de bonne foi ma chere Lucie. De grace , mon oncle , ne me faites donc point la guerre sur de simples conjectures.

Je n'ai pas dit la moitié de ce que je m'étois proposé sur cet homme , que je ne me lasse point de nommer un homme extraordinaire : mais la vive amitié que j'ai pour son admirable sœur , m'ayant aidé à découvrir en lui quelques défauts , mon impartialité m'a menée si loin , que j'aurois peine à revenir sur mes pas. D'ailleurs , cette lettre est déjà si longue , que je me réduis à mêler ce qui me reste à dire dans les autres relations dont je ne cesserai pas de vous fatiguer.

LETTRE XXII.

Miss BYRON à miss SELBY.

24 & 25 de Février.

JE n'ai guere moins d'une semaine à reprendre , ma chere Lucie , pour me mettre au courant. L'histoire de ma disgrâce , le portrait de mes libérateurs , & tous les détails que vous avez exigés , ont occupé presque uniquement ma plume. Ainsi je vous dois un petit journal de cette semaine , où je ne supprimerai que ce que vous savez déjà par les lettres de M. Reves.

Après avoir été ramenée paisiblement

par sir Charles & miss Grandisson , que M. Reves eut le chagrin de ne pouvoir retenir à dîner , un reste de foiblesse m'obligea de prendre un peu de repos. Mais à l'heure du thé , le nom de sir Roland Meredith , qu'on vint m'annoncer , me fit retrouver aussitôt la force de descendre. On avoit dit à ce bon chevalier , les trois jours précédens , que je m'étois un peu fatiguée au bal , & qu'on m'avoit menée pour quelques jours à la campagne. *Fatiguée* , ma chere , je l'avois été assurément. J'avois été *menée* aussi , & *menée* dans toutes les formes ; vous le savez. Sir Roland s'apperçut , au changement de mon visage , que ma santé devoit avoir un peu souffert ; j'en convins avec lui. Il me fit une peinture fort vive de l'impatience qu'il avoit eue de me voir , & du chagrin qu'il auroit eu de partir pour Caermarthen , sans avoir souhaité toutes sortes de prospérités à sa cruelle fille.... car c'est en vain , me dit-il , c'est en vain , je le vois bien... & s'arrêtant , comme s'il eût craint d'achever , il demeura la bouche ouverte , & les yeux attachés sur mon visage.

De grace , monsieur , interrompis - je pour le soulager , comment se porte mon frere Fouler ? Votre frere , votre frere , répéta-t-il d'assez mauvaise humeur ; c'est mon chagrin & le sien , mademoiselle..... mais

je me garderai bien..... Il lui échappa quelques larmes , avec la facilité que les vieillards ont à pleurer. Je pars demain , reprit-il ; on ne m'auroit pas vu à Londres , depuis deux jours , si je n'avois pas été retenu par l'impatience de vous voir. Vous me dites , chere Lucie , que vous avez été fort touchée d'une conversation entre le vieux chevalier & moi , dont je vous ai déjà fait le récit : mais vous ne le seriez pas moins , si je vous représentois la tendresse de ses adieux , & celle dont je ne pus me défendre moi-même en les recevant. Il medit que M Foulter devoit le suivre bientôt , si , si , si..... ajouta-t-il , en me regardant d'un œil passionné , mais sans achever ce qu'il vouloit faire entendre. Je l'assurai que je serois charmée de voir mon frere , pour lui souhaiter un heureux voyage.

Mardi au matin , miss Grandisson & son frere envoyèrent demander des nouvelles de ma santé ; & quelques heures après , cette charmante amie vint s'en assurer par ses propres yeux. Elle se fit conduire droit à mon cabinet , où , sans me laisser le tems de me lever pour la recevoir , elle s'assit près de moi ; & nous commençâmes un entretien assaisonné de toutes les graces qu'elle fait répandre dans les familiarités de l'amitié. Elle me dit que sir Charles

étoit parti le matin pour Cantorbery ; qu'il devoit être absent deux ou trois jours ; qu'elle ignoroit le secret de son voyage , & qu'elle cherchoit à le découvrir ; qu'il lui déguisoit ses affaires d'amour , quoiqu'elle n'eût pas fait difficulté de lui communiquer toutes les siennes , à la réserve d'une seule , ajouta-t-elle en souriant ; qu'à moi , elle promettoit de ne rien cacher , à condition que j'aurois la même confiance pour elle. Ensuite , me parlant d'un de ses cousins que je lui avois entendu nommer à Colne-broke , & qu'elle représente comme un jeune homme de fort bon naturel , elle me raconta qu'ayant soupé la veille avec elle & son frere , on s'étoit fort étendu sur mes louanges , sans néanmoins toucher à mon aventure , & que ce cousin , qui est un admirateur déclaré de notre sexe , étoit sorti si plein de moi , qu'il mouroit de l'impatience de me voir.

Seroit-ce un nouveau prétendant qu'on penseroit à me proposer ? dis-je en moi-même , avec un petit mouvement de chagrin. M'en préserve le ciel ! une femme , chere Lucie , s'alarme aisément du côté de la vanité.

Ce matin , continua-t-elle , après le départ de mon frere , il est venu déjeûner avec moi ; & sachant que je me dispoisois à vous

rendre une visite , il m'a demandé la permission de m'accompagner. Je n'ai pas voulu , ma chere , vous inonder d'une foule de nouveaux admirateurs. M. Grandisson est un homme fort répandu dans le monde , qui a beaucoup de hardiesse , & qui se familiarise aisément , quoiqu'à la vérité sans indécence. Il passe pour un bel esprit moderne , pour une sorte de philosophe ; & l'on s'apperçoit qu'il pense assez avantageusement de lui-même , lorsqu'il n'est pas avec son cousin. Avant le retour de sir Charles , & lorsque nous l'attendions de jour en jour , M. Grandisson , ayant appris que le caractère de son cousin s'étoit tourné au sérieux , menaçoit de badiner un peu à ses dépens , & nous promettoit de le *persiffler* : c'est un mot nouveau , ma chere , de l'invention de nos beaux esprits ; car ils ont un langage qui leur est propre. Mais aussitôt qu'il vit mon frere , en deux conversations il apprit à se contenir dans ses bornes ; & ce qui lui en est resté , c'est un grand fond de respect pour des qualités que le ciel ne lui donne pas la force d'imiter. Tel qu'il est , ma chere , je ne réponds pas que vous n'ayiez une visite de lui. Mais s'il vient , vous êtes libre de le recevoir ou de vous en dispenser ; & sur-tout , ne vous croyez obligée à rien , en faveur de mon

frere ou de moi. Je ne souhaite pas même que vous le voyiez sans mon frere , parce qu'il gagne beaucoup à paroître avec lui. Cependant il est si persuadé que les femmes veulent qu'on les admire , & se plaisent au langage flatteur de son sexe , qu'il s' imagine que les plus belles reçoivent aussi volontiers la visite d'un homme qui cherche à les voir dans cette intention , qu'un peintre celle des curieux qui vont admirer ses tableaux.

Mifs Grandisson ajouta qu'elle espéroit néanmoins que son cousin ne pousseroit pas si loin l'effronterie ; mais qu'à tout hasard elle s'étoit cru obligée de me prévenir. Je me contentai de la remercier , sans vouloir pénétrer dans ses vues. J'avois autour de moi plusieurs feuilles de mes lettres. Elle se mit à les compter avec sa vivacité ordinaire. M. Reves ne l'avoit pas trompée , me dit-elle , en l'assurant que personne ne faisoit plus d'usage que moi de sa plume. Elle me fit promettre que je lui communiquerois quelque jour tout ce que j'écris à ma grand'mere Sherley , à mon oncle & ma tante Selby , à mes cousines Lucie & Nancy ; car elle fait déjà tous les noms qui me sont chers. Elle veut que je m'accoutume à l'appeller Charlotte , comme elle promet de me nommer sa chere Hen-

riette. Elle m'apprendra les noms de ses amans. Elle fait déjà ceux d'une partie des miens ; & son frere assure , me dit-elle , que les secrets du cœur sont le ciment de l'amitié entre les jeunes filles.

Comment ? interrompis-je , sir Charles... Oui, oui, reprit-elle , sir Charles lui-même. Croyez-vous qu'un homme puisse juger de la nature humaine , sans y comprendre les femmes ? Bon , ma chere , sir Charles nous pénètre dans une minute. Prenez garde à vous , chere Henriette , si...

Je le redouterai donc , interrompis-je encore.

Pourquoi ? me dit-elle , si vous avez la conscience bonne. En me faisant cette réponse , elle me regarda d'un œil si fixe , qu'elle me fit rougir. Elle me regarda plus fixément encore , & je rougis sans doute encore plus. Ne vous ai-je pas dit , chere Lucie , qu'elle fait tout ce qu'elle veut de ses yeux ? Mais quelle peut avoir été son idée ?

En conscience , ma chere Henriette , reprit-elle , je crois que toutes les femmes sont un peu coquines dans le cœur.

Est-ce le témoignage de sa propre conscience , qui fait parler miss Grandisson ?

Je le crois , me dit-elle. Mais il faut par-

DU CHEV. GRANDISSON. 71
tir. J'ai dix visites à faire avant l'heure de dîner. Vous me ferez toute l'histoire de vos amans , entendez-vous.

Vous me ferez donc aussi , répondis-je , l'histoire de cette seule affaire que sir Charles ignore.

Ce n'est pas une chose aisée , repliqua-t-elle , mais vous m'encouragerez par vos ouvertures. Nous ferons passer en revue tous nos misérables , l'un après l'autre , & nous leur ordonnerons de nous laisser tranquilles , jusqu'à ce qu'il nous plaise de les rappeler en notre mémoire.

Mais je n'en ai pas un seul , lui dis-je , auquel je veuille accorder ce titre. Je les ai congédiés tous.

J'en ai deux actuellement , reprit-elle ; que je ne désavoue pas , & qui ne veulent pas être congédiés : je ne compte point une demi-douzaine d'autres , qui me disent quelquefois beaucoup d'extravagances , & qui doivent être regardés comme des amans d'habitude , avec lesquels on se fait un amusement d'être un peu coquette.

Oh ! lui dis-je , je ne soupçonne point mis Grandisson de coquetterie.

Elle me répondit que je lui ferois tort de lui en croire beaucoup , mais qu'elle ne se défendoit pas d'en avoir un peu dans l'oc-

caſion , ne fût - ce que pour payer les hommes dans une monnoie qui leur eſt ſi familiere.

Charmante vivacité ! lui diſ-je , je ſuis perdue ſi vous ceſſez de m'aimer.

Soyez là-deſſus ſans crainte , repliqua-t-elle. Je me donne pour une créature fort bizarre ; mais le ſoleil n'eſt pas plus conſtant dans ſa courſe , que je le ſuis dans mes amitiés ; & nos communications mutuelles nous attacheront extrêmement l'une à l'autre , ſi vous banniſſez la réſerve avec moi. Elle ſe levoit fort vivement pour ſortir ; mais je la priaï de ſupprimer la moitié de ſes viſites , pour me tenir compagnie un peu plus long-tems. Elle y conſentit , à condition que je ferois donc appeller M. & M^{de}. Reves , qui ne pouvoient ignorer qu'elle étoit depuis un quart d'heure avec moi.

Ils vinrent au premier mot. La converſation tomba bientôt ſur ſir Charles. Je lui demandai ſi ſon frere avoit quelques parens à Cantorbery. C'eſt ce que j'ignore , me répondit-elle ; mais je ſuis ſûre de n'y en avoir aucun. Ne vous ai-je pas déjà fait entendre que ſir Charles a ſes ſecrets.

Elle me dit qu'elle eſpéroit de nous avoir bientôt à dîner dans leur maiſon de Saint-James-

James-Square ; mais qu'il falloit qu'elle fixât auparavant son frere. Pour vous & moi , ajouta-t-elle , je compte , ma chere , qu'on nous trouvera souvent ensemble , dans votre cabinet ou dans le mien ; & se levant avec précipitation : adieu , adieu , mes charmans amis , nous dit-elle à tous trois , en se tournant vers chacun de nous l'un après l'autre ; nous nous verrons sans doute aussi souvent que nous le pourrons , & sans cérémonie. Souvenez-vous que nous nous aimons depuis cent ans. Là-dessus elle est sortie avec la même vivacité , après m'avoir défendu de faire un pas pour la suivre. Madame Reves n'a pu la joindre ; & M. Reves n'a pas eu peu de peine à descendre aussi légèrement qu'elle. Elle étoit dans son carrosse , avant qu'il pût lui offrir la main. Si c'est en voyageant que nos Anglois acquierent de la politesse , & ce qu'on nomme l'air aisé , ne diroit-on pas que miss Grandisson a visité , comme son frere , toutes les cours de l'Europe.

Mercredi nous eûmes la visite de milady Williams & de miss Clemer , qui me déroba quelques heures du tems que je destinois à vous écrire. Elles demeurèrent à souper , avec le chevalier Allestris , son neveu & sa fille.

Jeudi j'achevai la lettre qui contient

Tome II.

D

l'histoire de ma disgrâce & de ma délivrance ; sujet terrible , dont je fus charmée de voir la fin. Le même jour , M. Reves reçut la lettre de sir Charles , qui regarde ce misérable Wilson. Je me souviens , ma chère , d'avoir entendu observer que les plus braves & les plus grands hommes sont les plus tendres & les plus sensibles à la pitié , tandis qu'au contraire , les ames basses sont cruelles , tyranniques , insolentes dans l'exercice du pouvoir. C'est ce qui doit paroître assez prouvé par cette lettre , où le caractère héroïque de sir Charles éclate si glorieusement par sa douceur & sa bonté , & par la conduite de sir Hargrave Pollexfen , qui a si lâchement abusé du pouvoir qu'il avoit usurpé sur moi. Je souhaiteroie , dans les desirs les plus ambitieux de mon cœur , que la meilleure de toutes les femmes fût reine d'une grande nation , & que , pour mettre sir Charles en état de faire tout le bien dont il est capable , il dépendît de moi d'en faire sa femme : alors , ma chère , je me croirois sûre de rendre bientôt heureux un peuple entier ! Mais comme nous avons reçu avis , de plusieurs autres côtés , que sir Hargrave menace la vie de sir Charles , la lettre de Wilson m'a mis sur le cœur un poids dont je ne puis être délivrée que par la fin du danger.

Hier je reçus les lettres de tous mes chers parens , & je sentis croître mes forces pour achever la tâche que vous m'aviez imposée. Avec quelle douceur nous traitons les sujets qui nous plaisent ! la plume devient légère. Il étoit question de peindre sir Charles & sa sœur ; je fus étonnée d'avoir tant écrit avant la fin du jour.

Miss Grandisson me fit faire ses complimens le soir , & ceux de son frere , qui ne faisoit qu'arriver de Cantorbery. Je ne comprends point ce qui peut l'avoir arrêté si long-tems dans une ville où sa sœur assure qu'elle ne connoît personne. Elle me fit dire qu'elle avoit eu dessein de me rendre une visite ; mais qu'ayant compté que son frere arriveroit avant midi , elle avoit espéré pouvoir l'amener avec elle ; qu'aujourd'hui ils devoient partir ensemble pour Colnebroke , dans l'espérance d'y voir arriver ce soir le comte & la comtesse de L. . . qui reviennent de leurs terres d'Ecosse.

Ne vous semble-t-il pas , ma chere Lucie , que sir Charles pouvoit m'accorder une visite avant ce voyage de Cantorbery , qui devoit durer plusieurs jours ? Convenez que sa générosité l'obligeoit à cette attention pour une fille qu'il a comblée de bienfaits. Je ne regarde ici , comme vous le ju-

gez bien que la civilité simple , car il n'y a point de reproche à faire à sa bonté , puisque c'est de lui qu'est venue la proposition de faire une liaison étroite entre les deux familles , & de vivre en freres & en sœurs. Je voudrois trouver à sir Charles autant de sincérité qu'à sa sœur dans ses témoignages d'amitié. Il peut avoir pris un peu de clinquant entre le bon or qu'il a rapporté des cours étrangères ; ce qui ne l'empêche pas d'être infiniment supérieur à la plupart de nos jeunes gens , qui ne rapportent guere de leurs voyages , que les mauvaises productions des autres climats ; mais je ne lui pardonnerois pas ces petits foibles , sur lesquels on ne passe que trop aisément dans le commun des hommes. Il faut , s'il vous plaît , M. le chevalier Grandisson , que dans l'intime amitié que vous vous proposez d'entretenir avec nous , vous y alliez d'assez bonne foi pour m'accorder la liberté de vous dire vos défauts , si j'ai l'œil assez bon pour les voir. Vous trouverez dans votre sœur Henriette (ne secouez pas la tête Lucie , il n'est question de rien plus) un censeur qui n'a pas la vue mauvaise , mais qui se pique aussi de discrétion. Votre sœur Charlotte vous croit trop parfait.

Toute ma crainte est que les tendres sentimens de sir Charles n'aient eu de rappor-

qu'à la situation où il m'a trouvée, & qu'ils n'aient pas duré plus long-tems que l'affoiblissement de ma santé. Cependant il m'a proposé une liaison de frere & de sœur, depuis que j'ai commencé à me trouver mieux. C'étoit aller plus loin qu'il ne convenoit, s'il avoit dessein de renoncer si tôt au caractère fraternel.

Mais ne seroit-ce pas ma propre conduite, qui lui cause quelque alarme ? Modeste, généreux comme il est, la compassion est peut-être ici son motif. Ma timide reconnoissance, qui me fait quelquefois baisser les yeux devant lui, & dont il ne distingue pas assez la nature, lui fait peut-être appréhender que je ne grossisse le nombre de ces femmes dont sa sœur dit qu'il fera des malheureuses, s'il prend le parti de se marier. Dans cette supposition, ma chere, votre Henriette seroit bien coupable, si l'exemple d'autrui ne lui apprenoit pas à s'armer d'un peu de précaution. Après tout, les hommes, en général, doivent avoir une étrange idée de notre cœur, lorsqu'ils le croient composé de matériaux si combustibles ! La moindre étincelle suffit, dans leurs idées. . . . Mais, en vérité, le meilleur des hommes, cet admirable Chevalier, se trouvera fort trompé, s'il a cette opinion de votre Henriette.

Qu'ai-jedonc ? quand j'y pense : & pourquoi me vanter comme je fais ? Assurément l'horrible entreprise de sir Hargrave n'a point affecté ma tête. Il me semble néanmoins que je ne suis point dans ma situation ordinaire. J'ai quelque chose qui m'étonne dans la tête ou dans le cœur , sans que je puisse savoir lequel des deux. Dites , chere Lucie , ne vous appercevez-vous de rien ? L'amitié vous oblige de m'avertir , si vous me trouvez quelque marque d'altération , d'autant plus qu'il ne faudroit pas que mon oncle... Mais quelle raison ai-je de le craindre ? Je n'en connois aucune. Cependant , ne lui lisez pas cet article. Les hommes , ma chere , ont si peu..... de quoi dirai-je ? si peu de douceur & de complaisance dans leurs railleries ! J'aime mieux tomber entre les mains de ma grand'maman , entre celles de ma tante & les vôtres.

Mais où en étois-je lorsque j'ai changé de sujet , & que je me suis laissé emporter par ma plume ? Je ne suis point accoutumée à ces égaremens d'imagination. Oh le misérable Hargrave ! s'il y a quelque désordre dans ma tête , il ne peut venir que de lui. Je suis sûre que tout est droit dans mon cœur.

Je ne puis vous entretenir à présent que de miss Grandisson & de son frere. Quelles

DU CHEV. GRANDISSON. 79

nouvelles scènes me sont ouvertes par ma disgrâce ! Fasse le ciel , suivant les vœux que sir Charles a faits en ma faveur, que le mal devienne pour moi une source de biens ! Mon dessein est de lier miss Clemer avec mes nouveaux amis ; c'est-à-dire , si j'ai le bonheur moi-même de me conserver leur amitié. A l'égard de toutes mes autres connoissances de Londres , qui ont précédé celle de cette charmante sœur & de cet admirable frère , & qui n'ont occupé que trop de place dans mes lettres , quoique plusieurs en fussent très-dignes , je leur dis adieu , du moins en qualité de sujets choisis pour exercer ma plume. Adieu, encore une fois, de la part de votre

HENRIETTE BYRON.



LETTRE XXIII.

Miss BYRON à miss SELBY :

Samedi au soir.

BONTÉ du ciel ! que faire ? que devenir ; ma chère ? Ce malheureux sir Hargrave a fait faire un appel dans les formes à sir Charles. Quel sera l'événement ? Ah ! pour

Div

quoi suis-je venue à Londres ? Je vous envoie une copie de la lettre ; elle est de ce Bagenhall ; c'est une copie que je vous envoie. Je vais m'efforcer de transcrire la lettre : mais non, je ne puis. Sally , ma femme de chambre , la transcrira pour moi. Dieu tout-puissant ! que vais-je devenir ?

A miss BYRON.

Londres 25 Février.

MADemoiselle ,

« Vous avez pu juger aisément qu'après
 » le violent outrage que sir Hargrave Pol-
 » lexfen a reçu de sir Charles Grandisson ,
 » une affaire de cette nature ne demeureroit
 » point sans suites. Je vous jure, par tout ce
 » qu'il y a de sacré , que sir Hargrave ne
 » fait pas que j'ai l'honneur de vous écrire.
 » Dans toutes mes réflexions , je ne trouve
 » qu'une seule voie pour éviter l'effusion du
 » sang ; & cette voie , mademoiselle , est
 » entre vos mains. Sir Hargrave proteste
 » qu'il n'a jamais eu pour vous que d'hono-
 » rables intentions. Vous savez quel usage
 » il a fait du pouvoir qu'il a eu sur vous.
 » S'il s'est conduit avec indécence, il ne me
 » dit point la vérité. Une jeune personne ,

» de quelque mérite qu'elle soit , à laquelle
 » un homme de condition offre , avec sa
 » main , dix mille livres sterlings de rente ,
 » sur-tout après lui avoir entendu déclarer
 » qu'elle a le cœur absolument libre , ne
 » doit pas se croire offensée ; & celui que
 » l'amour porte à prendre des mesures vio-
 » lentes pour en faire sa femme , lui fait
 » moins de tort qu'il ne s'en fait à lui-
 » même.

» Ainsi, mademoiselle, sir Charles Gran-
 » disson n'ayant été jusqu'alors qu'un
 » étranger pour vous , sir Hargrave faisant
 » profession d'honneur dans toutes ses vues,
 » & votre affection n'étant point engagée ,
 » ma conclusion est que , si vous voulez
 » consentir à devenir milady Pollexfen , &
 » si le chevalier Grandisson veut faire des
 » excuses formelles , pour une insulte à la-
 » quelle on n'avoit pas donné la moindre
 » occasion , je me dispenserai , dans cette
 » querelle , de servir de second à sir Har-
 » grave , supposé qu'il refuse une satisfac-
 » tion que je crois équivalente à la violence
 » dont il se plaint. Je répète solennelle-
 » ment qu'il ignore la liberté que je prends
 » de vous écrire. Vous pouvez consulter
 » là-dessus M. Reves , votre cousin ; mais
 » permettez-moi d'exiger que votre confi-
 » dence soit bornée à lui. Si vous me don-

» nez votre parole d'honneur , que dans
» l'espace d'un mois , vous accepterez la
» main de sir Hargrave , j'emploierai tout
» le pouvoir qu'il me fait la grace de m'ac-
» corder sur son esprit , pour lui faire
» goûter un accommodement dans ces ter-
» mes.

» Jè me chargeai , hier après midi , de
» porter à sir Charles une lettre de sir Har-
» grave. Il étoit prêt à monter en carrosse
» avec sa sœur. Il ouvrit la lettre , & me
» dit , avec une politesse digne de lui , qu'il
» partoît pour aller recevoir à Colnebroke
» des personnes fort cheres , qui revenoient
» d'Ecosse ; qu'il ne comptoit pas de pou-
» voir être à Londres avant lundi , & que
» le plaisir de revoir des amis , dont il étoit
» séparé depuis long-tems , ne lui permet-
» toit pas de penser jusqu'alors à ce qu'on
» lui écrivoit ; mais qu'il ne manqueroit
» pas de répondre avec honneur. Je ne vous
» dissimulerai pas , mademoiselle , que ,
» charmé de l'air distingué de sir Charles ,
» de ses manieres nobles , & de tout ce que
» j'ai cru remarquer d'extraordinaire dans
» son caractère , j'ai souhaité que l'inter-
» valle qui restoit jusqu'à lundi , pût ame-
» ner quelqu'heureuse révolution. Il m'est
» venu à l'esprit de vous faire les proposi-
» tions que vous venez de lire ; & j'espere

DU CHEV. GRANDISSON. 83

» que vous ne vous croirez pas moins obli-
 » gée que moi de prévenir , s'il est possi-
 » ble , les funestes effets qu'on doit crain-
 » dre d'une querelle entre des personnes de
 » cette considération.

» Je n'ai pas l'honneur , mademoiselle ,
 » d'être connu personnellement de vous ;
 » mais mon caractère est trop bien établi ,
 » pour me laisser craindre qu'on puisse m'at-
 » tribuer d'autres motifs que ceux dont je
 » vous ai rendu compte. Deux mots de ré-
 » ponse , que vous aurez la bonté de m'a-
 » dresser chez sir Hargrave , dans Caven-
 » dish-Square , m'apprendront vos inten-
 » tions. Je suis , mademoiselle , avec tout
 » le respect possible , votre , &c.

BAGENHALL. »

O ma chère ! quelle lettre ! M. Reves ;
 madame Reves en ont le cœur pénétré.
 M. Reves est persuadé que , si cet Hargrave
 insiste , sir Charles ne peut se dispenser , en
 honneur , de lui faire raison. Horrible fan-
 tôme que l'honneur ! Qu'est-ce donc que
 l'honneur à ce compte ? N'est-ce pas l'en-
 nemi du devoir , de la bonté , de la religion
 & de tout ce qu'il y a de respectable & de
 saint parmi les hommes ? Comment pour-
 rai-je soutenir les regards de miss Grandis-
 son ? Je dois m'attendre à sa haine. Me

D vj

pardonnera-t-elle jamais d'avoir mis , pour la seconde fois , la vie de son frere en danger ?

Mais , qu'en pensez-vous ? Milady Williams est d'avis... C'est M. Reves qui a consulté milady Williams sous le ecret. Elle dit que si l'on peut prévenir de malheureuses suites..... Juste ciel ! elle dit qu'elle m'y croit obligée. Quoi ! ma chere , en devenant la femme d'un homme tel que sir Hargrave ? d'un méchant , d'un cruel , d'un perfide ! A quoi pense milady Williams ? Cependant , s'il étoit en mon pouvoir de sauver la vie de sir Charles , me seroit-il permis de le refuser par des raisons d'amour-propre , & pour l'intérêt d'un bonheur aussi court que la vie , tandis qu'on voit tant d'honnêtes femmes condamnées à traîner une vie malheureuse avec de mauvais maris ? ... Mais cet homme sanguinaire n'accepteroit-il pas le sacrifice de la mienne ? C'en est un que je suis prête à lui faire. Si le barbare veut me plonger un poignard dans le sein , & prendre mon sang pour satisfaction , je n'hésite point un moment.

D'un autre côté , M. Reves juge que sir Charles ne se réduira point aisément à des excuses. Comment puis-je douter , ai-je répondu , que si le détestable Hargrave se laisse engager par son Bagenhall , à compo-

fer au prix qu'on exige de moi , il ne renonce facilement à toute autre prétention , pour faire tomber sur lui toute sa vengeance , lorsque j'aurai le malheur d'être à lui ? N'est-il pas artificieux , méchant , vindicatif ? Mais loin , loin la pensée d'attacher jamais mon sort au sien.... Cependant quelle est l'alternative ? Ma mort même y mettroit-elle du changement ? & sa haine pour le meilleur de tous les hommes , n'en seroit-elle pas plus implacable ? O Lucie ! quelque peinture que je vous aie tracée de mes peines , de mes craintes , & du cruel traitement que j'ai reçu de ce monstre , jamais je n'ai ressenti ce qui se passe actuellement dans mon cœur.

Mais , si miss Grandisson me conseille , me presse d'accepter une condition qui me fait horreur , puis-je lui refuser mon consentement ? N'est-elle pas en droit de me demander cet effort , pour la sûreté d'un frere innocent ? Et ne nous a-t-on pas appris que ce monde est un lieu d'épreuve & de mortification ? Et le malheur n'est-il pas nécessaire pour nous détacher de ses vanités ? Et s'il n'entre dans mes motifs que de la justice & de la reconnoissance ; si je ne pense qu'à sauver une vie plus précieuse que la mienne , & qui n'est exposée que par rapport à moi , dois-je balancer un moment...

Cependant , chere Lucie ! que puis-je vous dire ? Qu'il est malheureux pour moi de ne pouvoir du moins consulter une chere sœur , qui a tant d'intérêt à cette précieuse vie , & qui seroit si capable de m'éclairer par ses conseils , si j'étois à portée de les recevoir !

M. Reves demande si , malgré les protestations de ce Bagenhall , qui prétend que sir Hargrave ignore ce qu'il m'écrit , on ne peut pas le soupçonner de m'avoir écrit de concert avec lui. Mais , dans cette supposition même , la condition ne subsiste-t-elle pas toujours ? Et mon refus n'allume-t-il pas le ressentiment ? L'appel n'est-il pas entre les mains de sir Charles , & n'a-t-il pas déclaré qu'il y répondroit lundi ? Je ne vois rien qui puisse être donné à l'artifice. Sir Charles , défié si formellement , n'est pas capable de faire le sourd. L'honneur ne lui permet pas réellement d'offrir des compositions , ni d'en recevoir. Et lundi est-il plus éloigné que d'un jour ? Ce jour , le seul qui me reste , étoit celui que j'avois fixé pour aller remercier le Tout-Puissant de mon heureuse délivrance , dans le lieu consacré à son honneur ; & je vois que si j'ai le bonheur de vivre , c'est peut-être à la perte d'un homme bien plus digne de la vie , que j'en aurai l'obligation.

Les agitations de mon cœur m'ont obligée de quitter la plume. Voyez les traces de mes larmes sur mon papier. Il est trop tard pour faire partir aujourd'hui ma lettre ; & quand il en seroit tems encore , il y auroit de la barbarie à vous faire partager les tourmens d'une si cruelle incertitude.

Dimanche au matin.

Il m'est impossible d'écrire avec un peu d'attention. Je n'ai pas fermé les yeux de toute la nuit , & je les crois enflés à force de pleurer. M. Reves s'est déterminé à ne pas faire un pas , avant le retour de sir Charles ou de miss Grandisson ; c'est-à-dire , sans avoir consulté l'un ou l'autre ; cependant il a pris des mesures certaines , pour être informé de tous les mouvemens de cet odieux Hargrave. On nous assure que dans l'aventure de ma délivrance , il a perdu trois de ses plus belles dents. Dieux ! ma chere , quelle mortification pour un homme si vain de sa figure ! Jugez de ses emportemens.

M. Reves sera informé aussi du retour de sir Charles , au moment de son arrivée. On lui a dit à l'oreille que sir Hargrave est enfermé sans cesse avec un maître d'armes. O ma chere ! cette circonstance me met hors de moi.

Je me suis soumise au jugement de M. Reves, qui, regardant ce Bagenhall comme un méchant homme, incapable par conséquent d'avoir écrit dans de bonnes vues, m'a dit qu'il ne convenoit point de lui répondre. J'étois fort tentée néanmoins de prendre la plume, mais je ne savois que proposer. Vous sentez-vous disposée, m'a demandé M. Reves, à donner quelque espérance au secrétaire de sir Hargrave ? Oh ! non, non, lui ai-je répondu. Si vous en étiez capable, a-t-il ajouté, je suis certain que, malgré la générosité de vos motifs, vous vous feriez mépriser de sir Charles & de sa sœur.

L E T T R E X X I V.

Miss BYRON à Miss SELBY.

Lundi 27 Février.

UEL jour pour moi que le jour d'hier ! La nuit n'a pas été moins terrible. Mes prières ne sont point écoutées du ciel, puisqu'elles ne me donnent point la confiance qui devoit les accompagner. Que j'étois heureuse avant mon voyage de Londres ! Je ne puis écrire. Je suis incapable d'appli-

cation. M. Reves vient d'apprendre que sir Charles , milord L... & les deux sœurs arriverent hier fort tard. O chere Lucie ! quelle fera la fin du jour où nous sommes ?

Je reçois un billet de miss Grandisson ; qui me demande à déjeuner avec la comtesse sa sœur. C'est , dit-elle une résolution subite , sans quoi elle m'en auroit fait avvertir hier au soir , quelque tard qu'il fût à leur arrivée. Elle badine si légèrement , sur l'impatience que sa sœur a de me voir , qu'il n'est pas vraisemblable qu'aucune des deux ait la moindre connoissance du terrible sujet de mes craintes. Quelle joie cette visite ne m'auroit-elle pas causée dans un autre tems ? Elle ne me donne aujourd'hui qu'un plaisir mélancolique , tel que le ressentiroient les tristes amis d'un malade désespéré , en voyant arriver un médecin qu'ils auroient long-tems attendu , & dont le secours ne leur promettrait que des soulagemens fort incertains. Mais j'entends un carrosse à la porte...

J'ai couru à la premiere fenêtré quidonne sur la rue. O ma chere ! c'est un carrosse. Mais je n'y ai vu que deux dames. Bon Dieu ! A ce moment peut-être sir Charles... Mon cœur m'annonce...

Je rentre dans mon cabinet, avec un peu

plus de tranquillité, quoiqu'elle ne soit pas sans un mélange de craintes. Vous allez lire un détail de tout ce qui s'est passé dans l'espace de trois heures.

J'étois descendue dans la grande salle, avant que les dames fussent entrées. M. Reves, qui les est allé recevoir jusqu'à leur carrosse, a donné la main à la comtesse. Miss Grandisson, de l'air le plus enjoué, a dit d'abord à sa sœur : commencez, s'il vous plaît, par faire connoissance avec notre cousine Reves. La comtesse, après avoir salué madame Reves, s'est tournée vers moi. La voilà, c'est elle, a repris miss Grandisson; voilà notre Henriette. Milady m'a saluée. Mais quoi ! s'est écrié sa sœur, en attachant les yeux sur moi ; quoi donc, chère Henriette ? Pardon, milady, a-t-elle ajouté en me prenant par la main, il faut que jecompte un peu avec cette chère fille. Elle m'a menée vers une fenêtre ; que vois-je ? m'a-t-elle dit. Que signifient ces yeux ? Monsieur & madame Reves, mes chers cousins, a-t-elle continué en élevant la voix, vous m'expliquerez apparemment cette énigme.

Charmante vivacité de miss Grandisson, ai-je dit en moi-même, vous ne vous sou tiendrez pas long-tems.

Elle a repris ma main, & me conduisant

sur un fauteuil , elle s'est placée près de moi , son éventail dans l'autre main. Je veux savoir le fond , a-t-elle recommencé , & me voyant faire un effort pour sourire , elle m'a déclaré que je ne lui en imposerois point par de fausses apparences. J'ai soupiré. Fort bien m'a-t-elle dit ; mais d'où vient ce profond soupir ! Notre grand-maman Shirley ?.....

Elle est en parfaite santé , mademoiselle.

Et notre tante , notre oncle Selby , notre cousine Lucie ?

Ils se portent bien.

Quelle mouche a donc piqué cette chère fille ? Quelqu'un de ses esclaves s'est-il poignardé ? Est-elle fâchée de n'être pas délivrée si heureusement des autres ? Mais ces obscurités ne tarderont point à s'éclaircir. La comtesse , s'approchant de moi , lui a fait un reproche de l'embarras qu'elle me causoit par ses instances , en l'accusant fort agréablement d'un excès de vivacité , que sir Charles seul , a-t-elle dit , étoit capable de tempérer. J'ai répondu qu'on ne pouvoit reprocher à miss Grandisson que des excès de bonté.

Madame Reves m'a soulagée fort à propos. Elle a parlé de l'inquiétude que sir Hargrave Pollexfen n'avoit pas cessé de nous causer. Ah ! madame , lui a dit la

comtesse , il n'a ni le dessein ni la hardiesse de remuer. Il n'a pas d'autre parti à prendre que celui du repos , si vous avez la bonté de lui en laisser le choix.

J'ai reconnu assez clairement que les deux sœurs ne savoient rien de l'appel. Miss Grandison a demandé si nous avions appris quelque chose de sir Hargrave. Je me suis dispensée assez adroitement de répondre à cette question , en lui demandant moi-même si sir Charles n'en avoit rien appris ? Rien , m'a-t-elle répondu. J'ai ajouté que le plus mortel chagrin que j'eusse à redouter , étoit de voir renaître une querelle dont j'avois été la malheureuse occasion , & d'apporter quelque trouble dans une famille , que tant de raisons m'obligeoient de chérir & de respecter. Les deux charmantes sœurs ont attribué ma reconnaissance à la bonté de mon naturel , & m'ont dit que leur frere , qui leur avoit promis de les suivre avec milord L..... donneroît un meilleur nom lui-même à l'occasion qu'il avoit eue de me servir. Mais nous ne les attendrons pas pour déjeuner , a continué miss Grandison ; milady s'est levée avant son heure , & je ne suis jamais demeurée la dernière au lit. La faim me presse ; je ne suis pas d'humeur à manger mes gants : & s'approchant de mon

lavessin , sous prétexte de faire diversion à son appétit , elle en a remué les touches avec une habileté qui nous a fait assez connoître qu'elle fait leur faire parler le langage qu'il lui plaît. Le déjeuner est venu ; mais je n'en suis moins occupée que de cette affreuse lettre de Bagenhall , dont j'avois le cœur oppressé. Comme je ne pouvois être sûre que sir Charles n'eût pas de fortes raisons pour cacher cette affaire à ses sœurs , je ne voulois pas en parler ouvertement ; & j'aurois souhaité néanmoins l'apprendre quelque chose qui pût aider à ne calmer l'esprit , en lui laissant la liberté de s'ouvrir à ses deux sœurs , lorsqu'il le jugeroit à propos. Dans l'embarras où j'étois pour commencer , j'ai demandé à milady si ce n'étoit pas samedi dernier qu'elle étoit arrivée au château de Colneroke , cette maison qui me seroit toujours chère , pour m'avoir servi d'asyle ? Elle m'a répondu que c'étoit ce jour-là , & qu'elle en aimeroit mieux une demeure où j'avois trouvé la fin de mes peines. Je suppose , mesdames , ai-je repris avec assez peu de liaison , que vous avez entendu parler d'une lettre écrite à sir Charles..... par ce malheureux Wilson... Oui , m'a dit la comtesse , & ma joie est extrême de voir cet affreux complot heureusement

éventé. Quelques termes de la lettre , ai-je ajouté , m'ont laissé de l'inquiétude. Que portoient-ils ? m'a demandé vivement miss Grandisson. Ils portoient , mademoiselle , que sir Hargrave ne respire que vengeance. Mon frere ne nous en a rien dit , a répliqué la comtesse ; mais il n'est pas vraisemblable qu'un homme humilié de son aventure , écoute beaucoup ses ressentimens. On nous a dit au contraire , que la confusion , ou la maladie , le retient fort paisiblement dans sa chambre.

Elle n'avoit pas achevé de parler , lorsque l'arrivée d'un carrosse a fait dire à miss Grandisson que c'étoit milord L..... & sir Charles. Dans le transport de ma joie , je n'ai osé me fier à moi-même : & feignant d'avoir oublié quelque chose , je suis sortie assez brusquement par une des portes de la salle , tandis qu'ils entroient par l'autre : je me suis arrêtée dans un cabinet. Graces , graces au ciel ! ai-je dit : mon cœur étoit trop foible pour ma reconnoissance. Je me suis cru prête à m'évanouir. Vous ne serez pas étonnée , ma chere Lucie , que mon émotion ait été si vive , après l'affreuse incertitude où j'avois été pendant deux jours & dans les idées terribles que je m'étois formées du danger où je voyois le meilleur des

hommes exposé , pour m'avoir sauvé l'honneur & la vie.

Je crois avoir éprouvé qu'on revient plutôt des surprises de la joie, sur-tout lorsque la reconnoissance en est le principe , que de celles des passions plus orageuses. Madame Reves est venue à moi. Ma chere, m'a-t-elle dit , votre absence sera remarquée : J'allois rentrer , ai-je répondu ; & c'étoit effectivement mon dessein. Nous sommes rentrées.

Après les premiers complimens , miss Grandisson n'a pas fait difficulté de dire à son frere , que miss Byron , monsieur & madame Reves s'étoient fort occupés de quelques termes qui leur causoient de l'inquiétude dans la lettre de Wilson. J'ai profité de cette couverture : vous jugeriez mal de ma reconnoissance, monsieur , ai-je continué après elle , si je ne vous avouois que l'avis de Wilson , joint aux menaces qu'on nous a rapportées , me font craindre que votre sûreté ne soit en danger , pour m'avoir trop généreusement servie.

Il a répondu que les sentimens de miss Byron étoient dignes d'elle ; mais qu'indépendamment des suites , elle ne pouvoit penser qu'il y eût un honnête homme au monde qui n'eût pas agi comme lui dans la même occasion ; qu'il auroit souhaité, sans

doute , qu'on lui eût rendu le même service pour ses sœurs ; qu'il croyoit s'être conduit avec assez de modération , & qu'en se rappelant les circonstances , il n'avoit rien à se reprocher. Ne vous alarmez point des suites , a-t-il ajouté , il n'en arrivera point, si je ne me trouve dans la nécessité de me défendre. Miss Grandisson n'a pas laissé de lui demander d'un air pressant , s'il y avoit quelque chose à craindre de l'avis de Wilson ? il a répondu qu'il n'étoit pas surprenant qu'un homme du caractère de sir Hatgrave s'emportât en menaces ; que la perte de ses espérances , & si proche du succès, devoit l'avoir mortifié ; mais qu'il falloit compter pour rien le langage du chagrin , & que les vrais braves ne menaçoient point.

M. Reves lui a demandé un moment d'entretien particulier. Ils sont passés tous deux dans le cabinet , & M. Reves lui a présenté la lettre de Bagenhall. Il l'a lue. Cette lettre est fort extraordinaire , a-t-il dit en la remettant à M. Reves ; mais qu'en a pensé miss Byron ? La croyez-vous disposée à ce qu'on exige d'elle ? Vous pouvez juger , a répondu M. Reves , qu'elle est dans un mortel embarras. Je juge , a repris sir Charles , qu'une jeune personne de si bon naturel , qui relève déjà trop le service que je lui ai rendu , peut avoir lu cette
lettre

lettre avec quelque chagrin ; mais a-t-elle hésité sur le parti qu'elle doit prendre ? Ne méprise-t-elle pas & l'écrit & celui dont il porte le nom ? J'aurois cru que miss Byron.....

Il s'est arrêté : mais reprenant , il a paru s'échauffer ; il lui est même échappé quelques expressions fort vives. M. Reves confesse que jusqu'alors il ne l'avoit pas cru capable de prendre feu tout d'un coup avec cette chaleur. Je souhaiterois , chere Lucie , qu'il ne se fût point arrêté. Je voudrois qu'il eût dit *ce qu'il auroit cru de miss Byron*. Je vous avoue qu'il me seroit insupportable que Sir Charles eût mauvaise opinion de mes sentimens.

Il a interrompu M. Reves , qui vouloit justifier mes alarmes , pour lui demander si l'on avoit fait quelque démarche à l'occasion de cette lettre ; si l'on n'avoit pas pris le parti du silence & du plus profond mépris. M. Reves l'ayant assuré qu'on n'avoit fait aucune réponse ; ces vils personnages , a-t-il repris , car je ne donne pas d'autre nom à ceux qui sont capables d'une bassesse préméditée , ont-ils pu se promettre de moi *des excuses* , pour l'obstacle que j'ai mis à leur attentat ? Personne , M. Reves , n'auroit plus d'empressement que moi à faire des excuses , je dis

à mes inférieurs mêmes, si j'avois eu le malheur d'oublier mon devoir ; mais toutes les puissances du monde ne me feroient pas désavouer une action juste.

M. Reves lui a demandé nettement , si Bagenhall lui avoit remis une lettre , & si sir Hargrave lui avoit fait un appel. Il a reconnu l'un & l'autre ; & qu'ayant remis sa réponse au lundi suivant , parce qu'il n'avoit pas jugé que cette affaire méritât d'interrompre un moment le plaisir qu'il se promettoit d'embrasser une sœur fort chère & son mari , il l'avoit envoyée ce matin.

Vous l'avez envoyée , lui a dit M. Reves ! Que j'apprehende , monsieur ! ...

Il a protesté à M. Reves , qu'il ne devoit rien appréhender. Cependant il l'a prié de n'en rien apprendre à ses sœurs & à Milord L..... parce qu'il ne vouloit point qu'une affaire , qui ne lui donnoit pas la moindre inquiétude , causât des alarmes & des peines inutiles à des personnes dont le bonheur faisoit son étude. Je ne puis souffrir , a-t-il ajouté , qu'il manque quelque chose à la satisfaction de mes amis.

Mais avez-vous accepté l'appel , lui a demandé M. Reves ?

Il a répondu qu'il ne s'étoit vu que trop souvent engagé dans des affaires de cette nature ; qu'il n'avoit jamais tiré l'épée que

pour sa défense, & lorsqu'on lui avoit fermé toute autre voie; qu'il ne pouvoit supporter une insulte, & qu'il étoit né fort vif: qu'un moment même auparavant, il lui en avoit coûté beaucoup pour réprimer sa passion; mais que lorsqu'il lui étoit arrivé de s'y laisser emporter, il avoit eu trop à souffrir de ses propres regrets, pour ne pas s'efforcer d'en vaincre les premières faillies.

Mais j'espère, monsieur, a repris mon cousin, que vous ne vous rencontrerez point....

Je n'aurai de rencontre avec personne, M. Reves, à titre de duel. Ma crainte ne sera jamais de passer pour un homme sans cœur. J'ai dans le fond de mes sentimens.... pardonnez cette apparence de vanité, M. Reves: mais je ne vis pas pour le monde; c'est pour moi que je vis, pour le censeur que je porte dans moi-même.

M. Reves s'est efforcé d'applaudir des mains & des yeux, mais la voix lui a manqué, pour s'exprimer autrement. Il avoit été comme saisi de la noblesse avec laquelle ces derniers mots avoient été prononcés, & des rayons de lumière qu'il avoit cru voir briller sur le visage du chevalier Grandisson.

Il n'étoit pas à la fin. Sir Charles a con-

tinué : entre une infinité de mauvais usages que je déplore, il n'y en a point qui m'afflige tant que celui des duels prémédités. Quelle est donc la magnanimité d'un homme qui ne sauroit s'élever au-dessus des opinions vulgaires ? Combien ne connoissons-nous pas de familles, où le deuil régnera éternellement pour la perte d'un pere, d'un fils, d'un frere, enlevés par cette monstrueuse manie ? Un homme qui en appelle un autre, & qui l'engage dans un combat singulier, doit avoir commencé par défier son Dieu. A-t-il d'autre espoir que d'être un meurtrier, & de causer un tort irréparable à toute une famille innocente ? Mais puisque vous m'avez conduit si loin, par l'étrange lettre que vous m'avez fait lire, je vous communiquerai aussi celle de sir Hargrave : la voici.

» Je loue, monsieur, la générosité qui
» vous a fait laisser votre nom. Mescoquins
» étoient trop loin de leur maître, pour re-
» marquer, aux apparences ordinaires, qui
» pouvoit être l'ennemi qui attaquoit sur
» le grand chemin un homme innocent :
» innocent, du moins par rapport à vous.
» Il est évident que vous vous êtes attendu
» à recevoir de mes nouvelles ; & vous en
» auriez eu plutôt, si les effets de la cruelle
» surprise dont vous avez su tirer avantage

» ne m'avoient ôté jusqu'aujourd'hui la li-
 » berté de quitter ma chambre Je demande
 » de vous la satisfaction due à un homme
 » d'honneur. Choisissez le tems , pourvu
 » qu'il n'aille pas plus loin que mercredi
 » prochain. Ce délai doit suffire pour ar-
 » ranger vos affaires ; mais le plutôt fera
 » le mieux. Le lieu , s'il vous convient ,
 » sera les carrieres de Kensington. J'aurai
 » deux pistolets , dont je vous laisserai le
 » choix , si vous n'aimez mieux me prêter
 » un des vôtres. Le soin du reste peut être
 » confié à mon ami , M. Bengenhall , qui
 » veut bien prendre la commission de re-
 » mettre ce billet entre vos mains , & à
 » celui que vous nommerez de votre côté.
 » Je suis , monsieur , votre très-humble
 » serviteur ,

HARGRAVE POLLEXFEN. »

Samedi.

Après avoir fait lire cette lettre à M.
 Reves , il lui a dit qu'il ne faisoit pas diffi-
 culté de lui montrer aussi la réponse ; qu'elle
 pourroit lui paroître longue ; que s'il eût
 été mieux connu de sir Hargrave , six lignes
 auroient pu suffire.

Votre lettre , monsieur , me fut rendue
 samedi dernier , par M. Bagenhall , au mo-
 ment que je montois en carrosse pour aller

passer vingt-quatre heures à la campagne. Je ne crus pas que le sujet ni le tems dussent rien changer à ma résolution. Ma sœur étoit déjà dans la voiture. Il ne convenoit pas d'alarmer une femme. Je promis une réponse pour lundi.

Ma réponse est, monsieur, que j'ai toujours refusé, quoique l'occasion n'en soit arrivée que trop souvent, de tirer l'épée sur un défi formel. En même tems, je me crois assez versé dans l'usage des armes, pour me rendre témoignage qu'en tenant cette conduite, j'ai d'autres motifs que ma sûreté.

Avez-vous des amis, monsieur ? En êtes-vous aimé ? Les aimez-vous ? Souhaitez-vous de vivre pour leur intérêt & pour le vôtre ? Avez-vous des ennemis, qui seroient charmés de voir avancer la fin de vos jours ? Que ces considérations aient le poids qu'elles doivent avoir sur votre esprit ; elles en ont toujours eu sur le mien. Je suis de sang froid. Peut-être ne l'êtes-vous point. Dans une occasion de cette nature, c'est le devoir de celui qui se possède, d'ouvrir à l'autre les voies de la réflexion. Il n'en sera néanmoins que ce qu'il vous plaira.

Mais permettez que je vous fasse une autre question : si vous vous croyez offen-

DU CHEV. GRANDISSON. 103
fé, est-il prudent de me donner l'occasion
de vous faire peut-être une bien plus grande
injure ?

Vous étiez engagé dans une entreprise
qui bleffoit toutes les loix. Si vous ne sen-
tez point que dans le même cas vous eussiez
dû faire ce que j'ai fait, croyez-moi, mon-
sieur, vous n'êtes pas l'homme d'honneur
avec lequel celui qui ambitionne ce titre
doive être jaloux de se mesurer. Je n'ai pris
contre vous aucun avantage dont vous
puissiez me faire un reproche. Vous avez
tiré l'épée. Je n'ai pas fait usage de la
mienne. Souvenez-vous que n'ayant pas
quitté votre voiture, cette situation vous
étoit peu favorable ; & qu'après le coup
que vous m'avez porté, vous devez quel-
ques remerciemens à ma modération. Je
n'aurois pas été fâché de pouvoir donner
le secours qu'on me demandoit, sans vous
causer tout le mal dont vous vous plai-
gnez. Mais on ne peut me soupçonner d'au-
cune malignité dans mes vues. Quelque
horreur que j'aie eue, & qui me reste en-
core, pour la violence dont vous vous
êtes rendu coupable à l'égard d'une femme
sans défense, qui ne méritoit, comme je l'ai
bientôt reconnu, que vos adorations &
celles du monde entier, j'ai moins pensé à
la venger, qu'à la secourir.

Je vous fais une longue lettre, parce que ma plume est la seule arme que j'aie dessein d'employer. Pardon, si je répète qu'après la conduite que nous avons tenue l'un & l'autre, soit à l'égard de la jeune dame, soit entre vous & moi, nous ne pouvons plus nous mesurer sur le pied de l'égalité, quand, par d'autres principes que les miens, le duel seroit un combat permis. Si l'on prend droit de mon refus pour m'insulter, & pour me mettre dans la nécessité de me défendre, on s'appercvra que mon bras seul est capable de me raslurer contre le nombre. Mais, dans cette supposition même, je préférerois toujours le parti de me justifier par d'honorables explications, au regret d'avoir la mort de quelqu'un à me reprocher. Ma vie n'est point à moi; & j'ai moins de droit encore sur celle d'autrui. Celui qui pense différemment est l'objet de mon mépris, plus que je ne puis l'être du sien; & s'il s' imagine que cette déclaration lui donne droit d'attaquer ma vie, qu'il l'entreprenne; mais ce sera par les voies qui conviennent à mes principes.

En un mot, si quelqu'un me hait assez, pour fouler aux pieds les loix de son pays, mes démarches ne sont jamais obscures: il n'y a point d'heure du jour à laquelle on ne puisse me rencontrer par-tout où je

DU CHEV. GRANDISSON. 105
suis appelé par le devoir ou par l'usage.
Mon épée est une arme de défense ; & je
ne lui connois point d'autre emploi. Je ne
porte le pistolet que dans mes voyages ,
pour effrayer les brigands ; & des instru-
mens moins dangereux , m'ont quelquefois
suffi pour repoussier une insulte soudaine.

Si le chevalier Pollexfen a quelque sa-
gesse , il me remerciera peut-être de cet
éclaircissement , auquel je lui laisse d'ail-
leurs la liberté de donner tout autre nom.
Je suis son très-humble serviteur ,

CHARLES GRANDISSON.

Lundi matin.

M. Reves a demandé à Sir Charles la
permission de me faire lire ces deux lettres.
Il y a consenti , parce que son dessein , a-t-il
ajouté , n'étoit pas d'accorder la propo-
sition de sir Hargrave. Comme j'ai pris la
liberté de les transcrire , sans sa participa-
tion , j'exige , ma chere Lucie , qu'elles ne
soient pas vues hors de la famille. Vous
jugerez de la satisfaction que la dernière
m'a causée , & je ne doute point que vous
ne la partagiez avec moi. Cependant , com-
me sir Charles ne s'attend point lui-même
que l'affaire en demeure à ces termes , &
qu'il convient que , suivant les notions vul-

E v.

gaires de l'honneur, son ennemi se doit quelque chose de plus ; croyez-vous, ma chere, que je puisse être fort tranquille, lorsque je me regarde comme la seule cause du trouble ? Il est évident que sir Charles est dans une paix profonde. Son ame est gouvernée par d'autres principes que ceux du faux honneur. Qu'un si noble caractère le relève dans mes idées ! Réellement, ma chere, je crois quelquefois sentir que la reconnoissance lui élève comme un trône dans mon cœur ; mais en qualité seulement d'ami ou de frere. Je le respecte trop foyez sûre, ma chere, que ce respect contiendra tous mes sentimens dans l'ordre.

Lorsqu'il est entré avec M. Reves, la conversation est devenue générale ; mais, oppressée comme je le suis par mes obligations, la vivacité m'a manqué. Miss Grandisson m'a dit un jour qu'elle me croyoit le cœur fier : mais lorsqu'en jetant quelquefois les yeux sur sir Charles, tandis qu'il tournoit les siens d'un autre côté, j'ai fait réflexion à ce qu'il y avoit encore à redouter, ne fût-ce que de l'assassinat, de la part d'un homme piqué de quelques traits de la lettre, & peut-être encore plus des marques qu'il portera sur son visage jusqu'au tombeau, je n'ai pu me défendre d'une vive & tendre inquiétude pour un

ami d'un mérite si distingué , qui , tout gai , tout heureux qu'il paroïssoit entre nous , pouvoit quelques heures après.... comment ai-je pu résister à ces horribles craintes ? D'autres fois , j'ai regardé avec plaisir le seul homme du monde à qui j'aurois pu souhaiter , dans ma disgrâce , d'avoir une si sensible obligation. Sa modestie , me disois-je à moi-même , ne me fera point un fardeau de ma reconnoissance. Il n'attache point une trop haute idée au service qu'il m'a rendu ; les grandes , les généreuses actions lui sont familières. Il pouvoit arriver que j'eusse les mêmes obligations à quelqu'un qui , par l'état de sa fortune , auroit eu quelque avantage à se promettre du danger auquel il se feroit exposé pour moi , & dont la condition ou le caractère auroit causé de l'embarras à ma reconnoissance.

Mais ici , j'ai le cœur libre. Cependant , me disois-je encore , sir Charles Grandisson est un homme pour lequel je ne dois pas souhaiter de prendre des sentimens trop tendres. Combien de rivales à soutenir ! Un homme que tout le monde regarde avec admiration ! Un devoir établi , comme sa sœur me le disoit un jour , qui oblige les femmes d'attendre qu'elles soient prévenues ! Le cœur de sir Charles doit être à l'épreuve de ces tendres sensations , qui se

changent en passion vive & ardente dans le sein d'un homme, pour le premier & le seul objet de son amour. Je mettrois ma tête, chere Lucie, si la vérité pouvoit être connue, que dans le grand nombre de femmes que le mariage de sir Charles rendra malheureuses, soit à Cantorbery ou dans d'autres lieux, il n'y en a pas une pour laquelle il ait plus d'affection que pour l'autre.

Mifs Grandisson nous a proposé, à M. & madame Reves & à moi, un dîner pour mercredi prochain, & nous l'avons accepté avec joie. La comtesse a paru fort contente de moi, quoique dans l'agitation où j'étois, je doive avoir fait une figure assez triste pendant tout le cours de cette visite. Ne vous êtes-vous pas attendue à trouver son portrait & celui de son mari dans cette lettre, comme je suis accoutumée à vous faire celui de toutes mes nouvelles connoissances! Je vous le dois sans doute; mais je ne fais si je suis en état de l'entreprendre. En vérité, chere Lucie, tout ce qui m'est arrivé depuis quinze jours, m'a si fort humilié, que je crois avoir perdu ce feu qui animoit mon cœur & ma plume.

Milady est plus âgée d'un an que sir Charles : mais elle a, dans les traits, toute la douceur & la délicatesse qui font les

plus aimables phyfionomies ; on la croiroit de deux ou trois ans plus jeune. Elle eft grande , & d'une taille légère ; il y a quelque chofe de plus vif & de plus noble dans l'air & les traits de mifs Grandiffon que dans les fiens ; mais la complaifance & la bonté , qui font répandues fur fon vifage , infpirent pour elle plus de confiance & de penchant que pour fa fœur. On eft sûr d'aimer l'une à la première vue. L'autre , on eft comme prêt à lui demander la permiffion de l'aimer , & prêt à s'y engager , fi elle le vouloit ; & cependant , qu'elle y consente ou non , il eft impoffible des'en défendre. Tout le monde parle de milady L.... avec autant de refpect que d'affection. Tout le monde vante fa difcrétion & fa prudence. Mifs Grandiffon , dont le caractère eft beaucoup plus libre , n'obtient pas toujours l'approbation qu'elle mérite ; & fatisfaite du témoignage de fon cœur , elle fe met au-deffus de l'opinion d'autrui.

Milord L.... fans pouvoir paffier pour un bel homme , eft d'une figure très-agréable. La bonté paroît peinte dans fes yeux , avec un air de fens & d'honnêteté qui la fait refpecter. Il eft tout ce que fes yeux annoncent ; obligeant , fage , généreux , en un mot , un vrai noble de l'ancien tems.

On m'a promis toute l'hiftoire des deux

familles , avec celle des amours de milord & de milady , & des obligations qu'ils ont à leur frere , dont ils parlent sans cesse , & pour lequel ils ont une tendre déférence , qui éclate jusque dans leurs regards. Que penser de ce frere ? A-t-il donc le secret de s'établir des droits sur la reconnoissance de tous ceux qui ont quelque rapport à lui ? Je meurs d'impatience de me trouver seule avec miss Grandisson , & de découvrir , peut-être , dans quelque intime entretien , par quel art il engage tout le monde à lui reconnoître une supériorité dont la plupart des hommes sont ordinairement si jaloux.

Si j'en croyois mes desirs , je renoncerois à toutes mes autres connoissances , pendant le séjour que je dois faire à Londres , pour me livrer presque uniquement à cette charmante famille ; du moins , si je le pouvois , sans appréhender de me rendre importune. Le reste de mon tems seroit donné à monsieur & madame Reves , que je ne dédommagerai jamais à mon gré de tous les embarras que je leur ai causés. Avec quelle impatience j'attends ce mercredi , pour me voir avec toute la famille des Grandisson ! car ils doivent se ressembler tous. J'ai plusieurs raisons d'attendre im-

DU CHEV. GRANDISSON. III
patiemment ce jour. Cependant ce sir
Hargrave ne cesse point de m'effrayer.



L E T T R E X X V .

Miss SELBY à miss BYRON.

Au château de Selby , 15 Février.

UOIQUE depuis long-tems notre résolution , ma très-chere Henriette , soit de vous laisser une liberté absolue dans votre choix , nous ne pouvons nous dispenser de vous apprendre les nouvelles propositions qu'on nous fait pour vous. Ensuite il dépendra de vous seule , de les accepter ou de les refuser.

Milady D... douairiere de cette illustre maison , m'a fait l'honneur de m'écrire , il y a plus d'un mois , comme vous le verrez par la date de sa lettre. Mais elle me recommandoit le secret , jusqu'à ce qu'elle me donnât la liberté de le révéler. Elle me l'accorde aujourd'hui par une autre lettre , en me priant de vous informer de toutes ses ouvertures. J'ai communiqué à ma mere , à M. Selby & à Lucie , ce qui s'est passé entre cette dame & moi. Ils ne m'expliquent point ce qu'ils en pensent , par les mêmes raisons qui m'empêchent aussi de

vous en marquer mon sentiment ; c'est-à-dire , jusqu'à ce que vous le demandiez vous-même.

Mais ne voyons-nous pas, ma très-chère niece , que depuis fort peu de jours , il est arrivé plusieurs changemens qui doivent refroidir les espérances de tous ceux qui cherchoient à vous plaire , du moins s'ils apprennent les circonstances & la situation où vous êtes. Je suis persuadée , mon cher amour , que vous ne serez jamais capable de résister aux mouvemens de cette reconnaissance qui a toujours eu tant de pouvoir sur votre cœur. La tendresse que votre oncle a pour vous , lui a fait contenir , dans cette occasion , le penchant que vous lui connoissez au badinage. Il déclare , ma chère , qu'il a pitié de vous. Pendant que cette chère fille , dit-il , nous vantoit ses forces , & que , rejetant l'un ou congédiant l'autre , elle se croyoit hors des atteintes du petit dieu devant lequel il faut , tôt ou tard , que les femmes viennent courber la tête , je ne l'ai point épargnée : mais aujourd'hui que je la vois abymée dans une passion sérieuse , & qu'elle a tant de choses à dire pour son excuse , & que nous n'avons peut-être pour nous que l'espérance , pendant que le triomphe est du côté de sir Charles , son état , s'il est tel que je me

l'imagine , m'inspire trop de compassion pour me permettre de la chagriner par mes railleries , sur-tout après tout ce qu'elle a souffert de ce vil Hargrave.

Mille endroits de vos lettres , ma chere , nous ont ouvert les yeux sur votre inclination. Dans un commencement d'amour , les jeunes personnes s'efforcent toujours de se déguiser leur propre situation. Elles voudroient étouffer le feu , avant que d'appeler au secours ; mais cet effort même , est un souffle qui lui fait jeter des flammes. Elles cherchent des noms pour leurs sentimens ; tels , par exemple , que la reconnoissance. Mais apprenez , chere Henriette , qu'une reconnoissance aussi justement fondée que la vôtre , n'est qu'un nom d'emprunt pour l'amour. Le mérite de l'objet , l'excellence de votre cœur , la conformité des caractères , doivent amener l'amour d'un côté , peut-être des deux , si cette multitude de femmes , dont on vous a parlé , n'ont que des perfections modernes ; cependant , ma chere , c'est ce qu'il ne faut pas supposer , puisque les cœurs vertueux se trouvent & s'assortissent comme d'eux-mêmes. Il est vrai aussi que ces femmes peuvent ne s'être laissées prendre que par la figure extérieure. Un bel homme n'a pas besoin de toutes les qualités du chevalier

Grandisson , pour engager le cœur d'une grande partie de notre sexe.

Ce qui augmente nos craintes , chere Henriette , c'est que nous-mêmes nous sommes tous amoureux de lui. Votre oncle s'est rencontré avec M. Daffon , fameux avocat de Northingham , qui est chargé de quelques affaires pour sir Charles. Le détail où M. Daffon est entré sur son caractère , dans ce qui regarde seulement ses fermiers & ses vassaux , suffit pour confirmer tout ce que la plus ardente reconnaissance & l'amour le plus passionné peuvent dire en sa faveur. Nous ne savons quelquefois si nous devons regretter le lâche attentat de sir Hargrave , quoique vous ne puissiez pas douter que le récit de vos souffrances ne nous ait pénétrés jusqu'au fond du cœur. Si la fin répondoit à nos desirs , je ne regretterois rien. Mais c'est notre crainte , ma chere. Que deviendrois-je , disoit hier votre grand'maman , si la favorite de mon cœur se trouvoit engagée dans une passion sans espoir ? Expliquons-nous de bonne foi. Si vous y voyez quelque apparence , il faut vous résoudre à jeter de l'eau sur le feu , tandis qu'il couve encore , & qu'il n'a fait que pousser quelques étincelles ; il faut l'éteindre , ma chere : & comment y parviendrez-vous , si ce

DU CHEV. GRANDISSON. 115

n'est en changeant votre liaison personnelle avec l'aimable famille, dans une correspondance par écrit, c'est-à-dire, en revenant vivre avec nous, avant que la flamme ait gagné le comble ? Lorsque vous serez ici, vous pourrez donner quelque espérance au digne Orme, ou vous tourner du nouveau côté qu'on vous propose. Comme la plus vive satisfaction qui pût nous arriver, seroit de vous voir heureusement mariée, nous ne souhaitons rien plus ardemment. S'il y avoit quelque apparence vous m'entendez. Le diadème, ma chère, seroit méprisable en comparaison.

Adieu, mon plus tendre amour. Je suis trompée si cette prudence qui vous a fait mériter jusqu'ici tant d'applaudissemens, n'est appelée à des épreuves que vous n'avez jamais connues. Toute à vous, avec l'affection d'une mere,

M A R I A N N E S E L B Y.





L E T T R E X X V I.

*La comtesse Douairiere de D..... à
madame SELBY.*

23 de Janvier.

PERMETTEZ, madame, que sans vous être connue personnellement, je m'adresse à vous pour une affaire de quelque importance, & que je vous demande en même tems le secret, jusqu'à ma premiere lettre, à l'égard même de M. Selby & de la jeune personne dont il est question. Personne de ma famille, sans excepter le comte de D.... mon fils, n'est informé de mes vues, & n'en aura la moindre connoissance, avant que vous les ayiez approuvées.

Mon fils est entré depuis peu dans sa vingt-cinquieme année. Il y a peu de jeunes gens, dans la haute noblesse, à qui l'on puisse attribuer de meilleures qualités. Sa minorité m'a donné le pouvoir, lorsqu'il est entré en âge, de le mettre en possession d'un bien fort noble & fort clair, qu'il n'a point altéré depuis qu'il vit dans l'indépendance. Il n'y a rien à lui reprocher pour la figure. On lui accorde du savoir & du jugement; sa conduite l'a fait respecter dans ses voya-

ges. Vous pouvez prendre là-dessus toutes les informations qui conviennent à la prudence.

Notre plus grande passion , comme vous pouvez vous l'imaginer , est de le voir heureusement marié. Il est fort éloigné d'être un mauvais fils. Je ne lui ai jamais reconnu que de la tendresse & du respect pour moi. Un fils respectueux promet un bon mari : il m'assure que son cœur est sans engagement , & qu'il aura les plus grands égards pour ma recommandation. Je cherche un parti qui lui convienne : mais , quoique milord ne soit pas indifférent pour la beauté, je porte les yeux plus loin que l'extérieur dans une femme. Ma première vue tombe sur la famille à laquelle une jeune personne doit sa naissance & son éducation. La qualité me touche peu : un homme de qualité, comme vous savez , la confère à sa femme. Je ne demande qu'une bonne & ancienne noblesse. On fait, madame , que cet avantage ne manque d'aucune part à la vôtre ; & si les conditions d'ailleurs étoient agréées mutuellement , je vous avoue que je serois flattée de votre alliance. La jeune personne ayant reçu son éducation sous vos yeux , votre caractère seroit un puissant motif pour moi.

La beauté , le mérite & l'excellent natu-

rel de votre niece Byron, font l'entretien & l'admiration de tout le monde. Il ne se passe point un jour, où je n'en entende parler avec de nouveaux éloges. Je n'ai, madame, qu'une seule question à vous faire aujourd'hui ; & je vous supplie de me répondre avec l'ouverture qui convient à l'importance de l'occasion, & que je crois mériter par la mienne, sur-tout lorsque je promets le secret avec autant de fidélité que je le demande. Les affections de miss Byron sont-elles absolument libres ? Notre délicatesse est extrême sur ce point : c'est le seul auquel je m'attache aujourd'hui. Si votre réponse est telle que je le desire, nous en viendrons des deux côtés à d'autres explications. Un mot, lorsque votre commodité vous le permettra, ne sauroit manquer, madame, d'obliger infiniment votre très-humble & très-obéissante servante.

M. D....

A cette lettre, madame Selby joint la réponse qu'elle avoit faite à milady D.... pour l'assurer qu'elle ne connoissoit aucun attachement de cœur à miss Byron, quoique tout le monde lui connût plusieurs amans déclarés, qui la recherchoient avec des offres fort avantageuses ; & pour l'avertir d'ailleurs que miss Byron n'étoit pas riche,

n'ayant actuellement à elle que quinze mille livres sterling de fonds , avec quelques espérances à la vérité , mais fort éloignées , elle y joint aussi une seconde lettre de milady D.... du 23 de Février , par laquelle cette dame lui apprend que depuis qu'elle a reçu la sienne , ayant parlé de ses vues à son fils , elle l'a trouvé si prévenu par le bruit public , en faveur de miss Byron , qu'il ne respire que l'occasion de la voir ; & qu'à l'objection du bien , il répond qu'un homme qui a , comme lui , 22000 livres sterling de revenu , ne doit pas chercher dans une femme d'autres richesses que la vertu & le mérite. La comtesse ajoute que cette réponse est celle qu'elle desiroit de son fils , & que c'est aussi la sienne ; sur quoi elle propose à madame Selby une prompte entrevue entre les deux jeunes gens , pour hâter la conclusion d'un mariage dont elle se promet tout le bonheur de sa vie , en déclarant qu'elle a déjà pour miss Byron toute la tendresse d'une mere.





L E T T R E X X V I I .

Mifs B Y R O N à madame S E L B Y .

A Londres , 28 Février.

EN vérité , ma très-chere tante , votre lettre me cause un extrême chagrin. Je suis une ingrate de le dire , lorsque vous n'avez jamais eu que de l'indulgence pour moi : mais si je ressens de la peine en effet , quoique peut-être sans raison , ne dois-je pas vous en faire l'aveu ?

Quelle est donc ma situation ? Quelles sont les circonstances qui m'ont fait perdre le pouvoir que je dois avoir sur moi-même , & qui changent en pitié le goût que mon oncle prend toujours à badiner ? Abymée dans une forte passion ! L'espérance de mon côté & le triomphe de l'autre ! Des lettres qui me trahissent & qui vous font ouvrir les yeux ! Un commencement d'amour qu'on tâche de se déguiser à soi-même ! Des feux , des étincelles & des flammes ! La reconnoissance & l'amour , des noms qui vont l'un pour l'autre ! Ah ! ma chere tante , comment avez-vous pu souffrir que mon oncle m'ait écrit dans ces termes ? Comment avez-vous pu les transcrire ,

crire , & me les envoyer comme de vous ? Cependant , j'y vois quelque traits de tendresse qui ne peuvent venir d'un homme , ni même de toute autre femme que ma chere tante.

Mais que faites-vous , madame , lorsque vous me déclarez vos propres préventions en faveur d'un homme à qui vous croyez déjà tant d'avantages sur moi ? Etoit-il besoin de me laisser voir que ses grandes qualités ont fait tant d'impression sur vous ? Ma grand'maman même n'épargne point sa fille. Elle tremble *pour une passion sans espoir*. Oh ! que le ciel m'ôte la vie avant que je mérite jamais une si cruelle compassion !

Votre plume reprend des forces pour représenter un feu qui couve , des étincelles échappées , & pour m'exhorter à jeter de l'eau sur les flammes. Chere tante ! Quelles images ! A qui sont-elles appliquées ? & par qui ? Me suis - je donc si fort oubliée dans mes lettres ? Non , non , je me les rappelle fort bien. Mais devriez-vous dire que vous me pardonnez , si je suis dans cette triste situation ? Devriez - vous dire que *vous êtes tous amoureux* de cet excellent homme , & parler de M. Daffon , & de tous les éloges qu'il fait de lui ? Vous auriez dû me déclarer , au contraire , que si ma

reconnoissance se change en amour , vous ne me le pardonnerez jamais. J'aurois le devoir alors , pour m'aider à vaincre une passion dont il paroît que le succès vous alarme.

Fort bien. Il ne me reste donc plus que la fuite pour me défendre : on m'exhorte à retourner promptement en Northampton-Shire , soit pour y commencer un nouveau traité avec milord..... soit pour donner des espérances à quelque ancien amant. Pauvre Henriette Byron ! As-tu donc besoin d'un remède si pressant ? Et c'est ta tante Selby qui te donne ce conseil ? Mais ne peut-on se promettre que sir Charles te prendra aussi en pitié ? Te verra-t-il *abymée* dans un si forte passion , sans t'offrir une main secourable ? Ho non ! Avec les obligations que tu lui as , peux-tu t'attendre de lui en avoir encore plus ? & peut-il faire , en effet , plus qu'il a déjà fait pour toi ?

Mais qu'il me soit permis du moins d'essayer mes forces : je ne me crois pas aussi malade qu'on paroît se le figurer. Je veux courir les risques du dîner de demain ; & si je me reconnois trop foible pour continuer de faire face , je pourrai suivre le charitable avis qu'on me donne. Je fuirai , plutôt que de grossir le nombre de ces malheureuses femmes qui soupirent peut-être

depuis long-tems pour le meilleur des hommes. Mais dans cette supposition même, c'est-à-dire, si je prenois le parti d'aller chercher de la protection sous vos ailes, j'espère qu'il ne me fera point absolument nécessaire d'allumer une nouvelle flamme pour en éteindre une autre idée. L'amitié de M. Orme me sera toujours précieuse ; mais je me sens plus éloignée que jamais de penser à lui sous un autre titre.

A l'égard des propositions de milady D..... elles ne demandent pas un moment de réflexion. Vous savez, ma très-chère tante, que je ne suis point encore rejetée par l'homme dont *vous êtes tous amoureux*. Mais, s'il faut m'expliquer sérieusement, j'avouerai que, sans me croire plus loin que la reconnoissance, qui est à la vérité un lien fort puissant, j'ai pour tous les autres hommes, non-seulement l'indifférence que j'ai toujours eue, mais une sorte de dégoût ; & si je connois mon propre cœur, il me semble que j'aimerois mieux passer une heure de chaque semaine avec sir Charles & miss Grandisson, que de me voir la femme d'aucun des hommes que j'ai vus ou connus jusqu'aujourd'hui. Si cette disposition se changeoit tôt ou tard en amour, & si je me trouvois *abymée dans une passion*

sans espoir, mon objet seroit sir Charles. Je suis sûre qu'il n'en prendroit pas droit de m'insulter; & tout humiliant qu'est le terme de pitié, je préférerois la sienne à l'amour de tout autre homme.

Vous aurez donc, ma chere tante, la bonté de répondre à milady D..... que je suis extrêmement sensible à l'opinion qu'elle a de moi; que l'estime dont elle m'honore devient une raison qui m'intéresse au bonheur de son fils; & que, sans croire l'égalité de fortune absolument nécessaire à la félicité de l'état conjugal, je suis persuadée que c'est une circonstance qui mérite de n'être pas négligée. Mais vous savez mieux que moi, madame, quel tour il convient de donner à votre réponse, après cette explication de mes sentimens. Je vous assure qu'ils sont tels que je viens de les déclarer, & que j'aurois du mépris pour moi-même, si j'étois capable de tenir un honnête homme en suspens, tandis que je balancerois en faveur d'un autre.

Je crains, madame, que cette lettre ne vous paroisse un peu trop libre. Mais je n'ai pas le cœur & l'esprit tranquilles: tous ces hommes ne me causent que du chagrin, l'un après l'autre. Sir Hargrave y est venu mettre le comble; & si je n'en avois tiré l'avantage de connoître le meilleur de ce sexe,

DU CHEV. GRANDISSON. 125
je crois que je me serois déterminée à n'en
voir jamais aucun ; du moins pour l'en-
tendre un seul moment sur un sujet qui
m'est devenu insupportable par la haine que
j'ai toujours eue pour les vaines adulations.
Je me flatte , qu'avec votre indulgence
ordinaire , vous fermerez les yeux sur mes
fautes , & vous obtiendrez pour moi la
même grace de ma grand'mere & de mon
oncle. Je suis , &c.

HENRIETTE BYRON.



LETTRE XXVIII.

Miss BYRON à Miss SELBY.

Mardi au soir , 28 Février.

JE ne veux pas différer un moment , ma
chere , à vous rendre compte d'une visite
que M. Reves vient de rendre dans Saint-
James-Square. Il en apporte un papier qui
contient ce qui s'est passé entre M. Ba-
genhall & sir Charles , à l'occasion de l'o-
dieuse affaire qui me cause tant d'effroi. Sir
Charles , à sa priere , lui a permis de nous
le communiquer.

M. Bagenhall alla hier au soir chez sir
Charles , pour lui demander de la part de

fir Hargrave , un rendez-vous le lendemain aux carrieres de Kinsington. Sir Charles pria M. Bagenhall d'entrer avec lui dans son cabinet. Aussitôt qu'ils se furent assis , M. Bagenhall lui dit que s'étant déjà vu engagé dans une affaire de la même nature , il avoit eu le chagrin d'apprendre que ses démarches n'avoient pas été représentées fidelement , & qu'on avoit conseillé de prendre une précaution qui pouvoit paroître extraordinaire ; mais que , pour la satisfaction de fir Hargrave , autant que pour mettre les choses dans leur véritable jour , il avoit amené un jeune écrivain , auquel il demandoit qu'il fût permis de jeter sur le papier tout ce qui alloit se passer dans cette conversation. Sir Charles lui répondit qu'il étoit le maître de le faire entrer , mais qu'il n'en voyoit pas la nécessité , & que ce qu'il avoit à dire ne demandoit pas une longue explication. Ne fussions-nous que deux minutes , repliqua M. Bagenhall. J'y consens , lui dit sir Charles ; & sonnant pour faire appeler l'écrivain , il fit mettre devant lui de l'encre & du papier. L'écrit fut lu après l'entretien ; & comme il devoit être transcrit pour fir Hargrave , sir Charles en demanda une copie , qui lui fut envoyée le même soir. Je ne changerai rien , ma chere , à l'or-

dre que j'y trouve , & chaque article sera précédé du nom de celui qui parle.

Sir. Ch. Vous m'avez déclaré , monsieur , l'intention de sir Hargrave. Avez-vous lu la réponse que j'ai faite à sa lettre ?

M. Bag. Je l'ai lue , monsieur.

Sir. Ch. Croyez - vous que j'en doive d'autre ?

M. B. Sir Charles conviendra que ce n'est point une réponse à laquelle un homme d'honneur doit s'arrêter.

Sir. Ch. Est-ce votre opinion que vous me donniez ici , M. Bagenhall , ou celle de sir Hargrave ?

M. B. Celle de sir Hargrave , monsieur , & je crois que ce seroit celle aussi de tout homme d'honneur.

Sir Ch. De tout homme d'honneur ! M. Bagenhall. Un homme d'honneur n'auroit pas fait naître l'occasion qui vous amène chez moi. Au reste , en vous faisant cette demande , j'ai supposé qu'il n'y a qu'un intéressé dans ce différent.

M. B. Pardon , monsieur ; mais je n'ai pas voulu vous faire entendre qu'il y en eût deux.

Sir. Ch. De grace , dites-moi si vous êtes bien informé de l'entreprise de sir Hargrave , & de toutes ses circonstances.

M. B. Sir Hargrave m'a fait , sans doute ,

un récit exact. Il n'avoit que des vues honorables pour miss Byron.

Sir. Ch. Il doit avoir eu de fort hautes idées de lui-même, s'il a cru que ce qu'il pouvoit se proposer de plus avantageux pour miss Byron, fût capable de lui faire honneur. Mais, vous, M. Bagenhall, jugez-vous que dans cette occasion sir Hargrave ait fait le rôle d'un homme d'honneur?

M. B. J'ai déjà dit à sir Charles, que je ne suis point intéressé à l'affaire. Je ne prétends point justifier la conduite de sir Hargrave.

Sir. Ch. Vous me permettrez donc de m'en rapporter à ma lettre; je n'ai point d'autre réponse à faire. Pardon, M. Bagenhall; mon dessein n'est point ici de manquer à la civilité que je vous dois.

M. B. Point d'autre réponse, sir Charles?

Sir. Ch. (à l'écrivain) Puisque sir Hargrave doit lire votre écrit, marquez, monsieur, comme je le répète; que je n'ai point d'autre réponse; que celle que j'ai faite à sir Hargrave, doit le satisfaire; qu'elle est telle qu'il convient à un homme d'honneur qui juge à propos d'en faire une; & qu'un homme capable de l'action dont sir Hargrave s'est chargé, m'en doit des

DU CHEV. GRANDISSON. 125
remerciemens. Avez-vous écrit, monsieur ?

L'Ecrivain. Oui, monsieur.

Sir. Ch. Ajoutez, s'il vous plaît, dans mes propres termes ; que sir Hargrave doit se croire fort heureux, si les amis naturels de miss Byron laissent tomber cette affaire ; que je prends sur moi néanmoins de le délivrer des craintes de cette nature, parce que je me regarde encore comme le protecteur de miss Byron, pour les suites de l'aventure de Hounslow-heath ; que je remplirai fidèlement tous les devoirs qui appartiennent à ce titre ; mais que je ne donne ce nom qu'aux démarches que mon cœur peut justifier, & que mon usage n'est point d'obéir à d'insolentes sommations..... Cependant je m'apperçois, M. Bagenhall, que je ne fais que répéter ce que je me souviens d'avoir écrit.

M. B. Vous êtes vif, monsieur.

Sir. Ch. Non, en vérité. J'explique mes vrais sentimens ; & j'en dirois moins, si sir Hargrave ne devoit voir ce qui se passe ici.

M. B. Vous plaît-il, monsieur, de nommer le tems & le lieu ?

Sir. Ch. Pourquoi donc, monsieur ?

M. B. Pour faire raison à sir Hargrave.

Sir. Ch. Dites, pour lui rendre service ; c'est à quoi mon plus mortel ennemi me

trouvera toujours prêt. Qu'il sache , monsieur, que je ne lui ai fait une longue lettre, que pour me décharger l'esprit de tout ce que j'avois à dire dans cette occasion.

M. B. Et c'est votre seule réponse ?

Sir. Ch. Joignez-y, si vous le voulez, que s'il arrivoit encore à sir Hargrave de s'engager dans une indigne entreprise , & si l'on employoit ma protection contre ses outrages , je l'accorderois de toutes mes forces , fût-il environné d'autant de guerriers qu'il a d'hommes à son service. Je suppose néanmoins qu'on ne pût rien attendre du secours des loix , car je n'entreprends point sur les droits de la magistrature, & je ne mets pas l'honneur à me faire l'arbitre de ma vengeance , ou l'exécuteur de celle d'autrui.

M. B. Rien de si noble , monsieur. Mais sir Hargrave assure qu'il ne vous a point offensé. C'est l'opinion qu'on m'a donnée de votre caractère, & la certitude que j'ai du courage de mon ami , qui m'ont fait chercher le moyen de prévenir des suites funestes , en écrivant à miss Byron , que sir Hargrave l'aime plus que sa propre vie. Si les propositions que je lui fais.....

Sir. Ch. Elles sont* étranges , M. Bagenhall. Avez-vous pu vous en promettre quelque fruit ?

M. B. Pourquoi non, monsieur ? Il paroît qu'elle est sans engagement. Je ne m'imagi-
ne point que sir Charles ait lui-même des
vues sur elle.

Sir. Ch. Nous sommes tombés insensi-
blement, monsieur, sur un sujet qui n'a
point de rapport à nos explications. Dites
à sir Hargrave, si vous n'aimez mieux
laisser cette peine à l'écrivain, que je lui
conseille de prendre du tems pour s'in-
former de mon caractère, & des motifs
qui me font refuser le rendez-vous qu'il
propose. Dites-lui que les insolens m'ont
quelquefois irrité ; mais que dans ces oc-
casions, j'ai toujours eu le bonheur de les
châtier, sans qu'il en ait coûté la vie à
personne, & sans m'écarter de mes principes
sur le duel.

M. B. Voilà, monsieur, un langage
magnifique.

Sir. Ch. Oui, monsieur Bagenhall ; & je
serois fâché de l'avoir tenu, si je n'avois
l'espérance qu'il pourra conduire sir Har-
grave à des informations aussi utiles pour
lui que pour moi.

M. B. Je souhaiterois que deux hommes,
dont j'honore la naissance & le caractère,
fussent mieux ensemble, ou que si Har-
grave n'eût pas tant souffert dans cette
malheureuse aventure,

Sir. Ch. A quoi menent toutes ces longueurs ? Je vous prends monsieur pour un honnête homme , sur-tout lorsque vous cherchez , dites-vous , le moyen de prévenir d'autres suites ; c'est ce qui m'a fait prolonger un entretien fort inutile , car je répete encore que je m'en tiens à ma lettre.

M. B. J'avoue , monsieur , que votre fermeté me cause de l'admiration ; mais il n'est pas moins surprenant pour moi , qu'avec des sentimens si nobles , vous puissiez refuser à un homme d'honneur la satisfaction qu'il vous demande.

Sir. Ch. C'est à ces sentimens mêmes qu'il faut attribuer mon refus , monsieur Bagenhall , & la disposition qui m'empêche d'en craindre les suites.

M. B. Si vos actions y répondent , monsieur , comme je suis porté à le croire par ce que j'ai appris de l'affaire d'Hounslow-heath , par ce que j'entends , & par tout ce que je vois de vous , je vous regarde comme un prodige , & je serois charmé de pouvoir servir à votre réconciliation.

Sir. Ch. Détrompez-vous , monsieur. Je ne veux point d'amitié avec un homme capable de l'attentat où j'ai surpris sir Hargrave. Mais j'expliquerai volontiers les conditions auxquelles je promets de le voir sans aversion & sans mépris. Les

voici : qu'il rejette une indigne entreprise sur la violence de sa passion ; qu'il en marque du regret, & qu'à genoux, s'il lui plaît, il demande pardon à la plus aimable de toutes les femmes, en reconnoissant qu'il ne le mérite point, si miss Byron a la bonté de l'accorder. Le plus brave des hommes peut fléchir sans honte le genou devant une femme, après avoir eu le malheur de l'outrager.

M. B. Juste ciel ! . . . souhaitez-vous, Sir Charles, que cela soit écrit ?

Sir Ch. Je l'exige même ; & si Sir Hargrave a dans l'ame quelque étincelle du véritable honneur, il embrassera volontiers l'occasion d'en suivre les mouvemens. Ecrivez, monsieur, que la confusion & la douleur sont la seule satisfaction qui puisse expier un mal commis.

Je certifie que cette relation est fidelle.
A Londres, dans le cabinet de sir Charles Grandisson, le 27 de Février.

HENRI COTES.

Votre cœur ne sent-il rien, ma chere Lucie, à présent que vous avez fait cette lecture ? & ne voyez vous pas briller l'admiration sur le visage de tous ceux qui vous écoutent ? De grace, regardez-y. Cependant vous aimiez déjà tous cet excellent

homme, & vous êtes tous persuadés que je l'aimois aussi. Hé bien, vous en penserez ce qu'il vous plaira; mais je ne vois rien à redouter avec un homme vertueux.

Vous vous figurez que je n'ai pu me défendre d'un peu d'agitation, lorsque je suis arrivée à la question de M. Bagenhall; si Sir Charles n'avoit pas lui-même quelques vues sur moi? Je suis fâchée de vous dire, ma chère Lucie, que je me suis sentie plus émue que je ne l'aurois souhaité. Il faut, je le vois bien, que je veille un peu sur moi-même. Pour ne vous rien déguiser, j'ai mis alors l'écrit sur ma table, & j'appréhendois de lire la réponse de sir Charles. Vous voyez que j'aurois pu m'épargner des craintes si folles. Suis-je d'assez bonne foi, ma chère? Mais si vous n'arrivez point à cet article avant que de vous en être aperçue, il n'est pas besoin de le lire à mon oncle.

M. Bagenhall partit si content, comme sir Charles l'a reconnu lui-même, que M. Reves en tire de fort bonnes espérances. Cependant les conditions.... En vérité, ma chère, je ne souhaite de voir Sir Hargrave, ni à genoux, ni sur ses pieds. Je suis sûre que sa vue me causeroit une violente émotion. Il m'est resté de fortes impressions de sa malice & de sa cruauté. Je

ne prendrois pas plaisir d'ailleurs à voir le misérable avec sa bouche défigurée. Il paroît qu'on lui a consu la levre, & qu'il porte une grande mouche noire sur sa blessure.

Comme nous n'apprenons point que Sir Charles ait entendu parler de rien, depuis la visite de M. Bagenhall, je me flatte que le jour de demain se passera sans aucun nuage.



LETTRE XXIX.

Miss BYRON à miss SELBY.

Mercredi au soir, premier Mars.

VOUS attendez, ma chere, le récit de ce qui s'est passé aujourd'hui dans Saint-James-Square.

Nous avons trouvé chez sir Charles Grandisson, avec milord & milady L.... le jeune milord G.... un des adorateurs de miss Grandisson; miss *Jervin*, jeune personne d'environ quatorze ans, qui est sous la tutelle de sir Charles, M. Everard Grandisson, & M. Barlet, docteur en théologie, dont j'aurai l'occasion de vous faire plus d'une fois l'éloge. Sir Charles nous a conduits d'abord dans une chambre voisine de

la salle à manger , où les deux sœurs étoient à nous attendre. Elles nous ont reçus avec les témoignages d'une vive affection.

Je veux , nous a dit sir Charles , vous faire connoître la compagnie que vous aurez à dîner. Milord L.... que vous connoissez déjà , est un des meilleurs hommes du monde. Je l'honore à ce titre , & je l'aime comme le mari de ma sœur. M. Grandisson , que nous appellons familièrement *Everard* , est un jeune homme plein de feu. Il est disposé à vous admirer , mis Byron. Vous ne croirez peut-être point la moitié des jolies choses qu'il va vous dire , & vous ferez la seule qu'il aura peine à persuader. Milord G... est un jeune homme fort modeste , bien élevé , d'une figure agréable , mais si amoureux d'une jeune personne , que je me dispense de nommer , qu'il ne paroît pas devant elle avec la dignité qui ne lui manque pas dans d'autres occasions. Pourquoi rougir , chère Charlotte ?

Vous verrez aussi le docteur Barlet : c'est un homme à cheveux gris , & la plus gracieuse physionomie du monde , qui réunit dans son caractère , la bonté , les lumieres du savoir , la prudence & la modestie. Son premier sourire vous fera découvrir son cœur peint sur son visage. Lorsqu'il m'ar-

rive quelqu'un à qui j'aie dessein de plaire , je lui donne le docteur Barlet pour compagnie. Il n'a qu'un défaut , qui est de parler trop peu ; mais s'il parloit davantage , ceux qui l'entendent ne voudroient pas rompre le silence.

Miss Emilie Jervin , ma pupille , est une fille aimable. Son pere , dont j'ai connu la probité , n'a pas été fort heureux dans son mariage. Il est mort à Florence , où , par ses dernières dispositions , il m'a confié le soin de cette unique héritière d'une fortune considérable , mais dispersée , & que je n'ai pas eu peu de peine à rassembler. C'étoit un négociant , que le malheureux naturel de sa femme avoit forcé de quitter l'Angleterre. J'ai déjà eu quelques démêlés avec elle , & je ne me flatte point d'en être quitte. Ma sœur a pris beaucoup d'affection pour Emilie ; & son mérite , autant que le souvenir d'un pere , avec lequel j'ai vécu dans une étroite liaison , me la rend aussi fort chere.

Le malheureux naturel de madame Jervin ! a dit miss Grandisson , en regardant son frere , c'est traiter fort doucement une femme des plus abandonnées. Fort bien , a répondu Sir Charles ; mais je n'ai voulu donner qu'une légère idée de l'histoire d'Emilie , pour disposer miss Byron en sa

faveur, & pour faciliter leur connoissance : Emilie, qui brûle d'obtenir l'amitié de miss Byron, ne manquera point de lui raconter toutes les aventures de sa vie. Quelle nécessité de faire un portrait si fidele de la mere, lorsqu'il n'est question que de la fille ? Miss Charlotte a pris fort bien cette leçon, & l'en a remercié fort affectueusement. Emilie, a-t-il repris en se tournant vers moi, n'est pas toujours à Londres avec nous, quoique sa passion soit de ne pas perdre de vue mes sœurs. . . Et d'être sans cesse avec vous, a interrompu miss Charlotte. Mais quelques mots que M. Reves a dit à l'oreille de sir Charles, & que j'ai secondés des yeux, parce que j'en ai deviné le sujet, l'ont empêché de répondre à sa sœur. M. Reves lui a demandé s'il avoit eu des nouvelles de sir Hargrave. Il a répondu, sans affectation, qu'il n'avoit entendu parler de rien ; qu'il étoit difficile à ceux qui ont vécu long tems dans l'erreur, de se soumettre tout d'un coup à de nouvelles méthodes ; mais qu'il auguroit avantageusement de ce silence.

Ensuite, nous ayant quitté un instant, il est rentré avec miss Jervin. Nos messieurs, m'a-t-il dit, paroissent engagés dans une profonde conversation ; mais je connois l'impatience que cette jeune personne a

d'être présentée à miss Byron. C'est mon Emilie. Permettez-lui, mademoiselle, d'aspirer quelquefois à l'honneur de vos instructions, dans l'absence de ma sœur, & de vous demander en général un peu d'attention sur sa conduite, autant qu'elle vous en paroîtra digne. Il se trouve peu d'hommes, ma chere Lucie, qui sachent faire un compliment à une femme, sans en rabaisser une autre. Combien de fois avons-nous observé, vous & moi, que la politesse est rare dans un frere ? J'embrassai l'Emilie de sir Charles, & je lui dis que je chercherois ardemment l'occasion de me recommander à son amitié. Miss Jervin est en effet une jeune personne très-aimable. Elle est grande, pour son âge, a le port noble & le teint fort beau ; quelques traces de petite vérole n'empêchent point qu'elle ne soit jolie. Un air de douceur, qui est répandu dans ses manieres & dans toute sa figure, lui donne beaucoup d'avantages. J'ai jugé, au premier coup d'œil, que toute son ambition est de plaire. Elle m'a fait deux ou trois jolis complimens ; & quand sir Charles ne me l'auroit pas recommandée, je me ferois senti pour elle une vive inclination.

M. Grandisson est entré. Par ma foi, sir Charles, a-t-il dit en s'approchant, mon

impatience l'emporte : savoir ici la plus belle dame d'Angleterre, & me voir empêché si long-tems de lui rendre mon hommage, c'est ce qu'il m'est impossible de soutenir. Il m'a salué d'un air fort galant. Il a salué M. & madame Reves ; & se tournant vers miss Grandisson, il a juré sur son ame que la renommée étoit au-dessous de mes perfections ; & d'autres flatteries de cette nature. Ne vous ai-je pas dit, lui a répondu sa cousine, que vous en jugeriez comme nous ?

Tous les complimens de M. Grandisson ne m'ont pas inspiré plus de goût pour lui. Peut-être aurois-je eu moins d'indifférence pour ses politesses, si je n'avois pas connu M. Greville, M. Fenwick, & le chevalier Pollexfen. Je m'imagine que les gens de cette trempe se ressemblent tous. Pauvres personnages ! que vous êtes loin de mon cœur !

Sir Charles, s'adressant alors à madame Reves & à moi, nous a proposé de passer dans l'appartement. Milord L.... & milord G.... qui nous ont entendu approcher, sont venus au-devant de nous, avec le docteur Barlet. Sir Charles, après nous les avoir présentés, a dit agréablement au docteur, que sur le portrait qu'on lui avoit fait de miss Byron, il étoit prêt à parier

qu'entre cinquante dames qu'il n'auroit jamais vues , il l'auroit distinguée tout d'un coup. J'ai pris occasion de ce compliment pour assurer le docteur que je lisois dans sa figure le caractère que sir Charles m'avoit vanté , & qu'il m'auroit inspiré de la vénération dans quelque lieu que j'eusse pu le rencontrer. En effet, ma chere, ce bon ministre a quelque chose de si respectable dans la physionomie , qu'il est impossible de lui refuser ces sentimens. Il m'a répondu que la bonté de sir Charles prévenoit toujours ses desirs , & qu'il ne pouvoit trop le remercier de l'occasion qu'il lui donnoit de voir & de féliciter une nouvelle sœur , qui alloit augmenter l'éclat d'une si belle famille.

Un valet de chambre est venu dire quelques mots à l'oreille de sir Charles , qui lui a répondu : conduisez-le dans mon cabinet ; & sortant presque aussitôt , il m'a laissée aux prises avec M. Grandisson , qui m'a dit mille fadeurs , auxquelles d'autres idées ne m'ont pas permis de prêter beaucoup d'attention. Un quart-d'heure après on est venu avertir M. Reves que sir Charles le demandoit pour un moment. Il est revenu assez vite, mais ses regards ne m'ont pas plu à son retour. Sir Charles, qui n'étoit point encore descendu lorsque le maître-

d'hôtel est venu avertir qu'on avoit servi, a fait dire qu'il nous supplioit de ne pas l'attendre, & qu'il seroit à table aussitôt que nous. C'est quelque nouvelle peine, ai-je pensé, qu'on lui cause sans doute à mon occasion. Il est venu néanmoins, lorsqu'on étoit prêt à s'asseoir. Son visage m'a paru serein, & je l'ai vu sourire sans affectation. Ses regards m'ont moins inquiétée que ceux de M. Reves.

Mais comptez, ma chere, qu'il s'est passé quelque chose que je ne puis tirer de mon cousin. Je m'étois flattée qu'il m'en informeroit lorsque nous serions revenus au logis. L'étranger pour lequel on est venu demander sir Charles, étoit sûrement ce Bagenhall. M. Reves n'a pu le désavouer. J'en ai jugé par la priere qu'il a reçue lui-même de sortir. C'est de moi, n'en doutez pas, qu'il doit avoir été question.

Le dîner s'est passé avec plus d'agrément que je ne le puis décrire. Sir Charles est le plus amusant de tous les hommes. M. Grandisson n'a pas cessé de donner carrière à sa galanterie. Milord L... parle peu, mais tout ce qu'il dit mérite de l'attention. Le docteur Barlet se faisoit écouter avec autant de respect que de plaisir; il se seroit attiré cette distinction par lui-même, quand les déférences du maître de la maison n'au-

roient pas engagé tout le monde à lui rendre le même tribut. Sir Charles lui faisoit diverses questions , auxquelles il étoit évident qu'il auroit pu répondre lui-même ; mais il les faisoit d'un air aussi docile , il recevoit les réponses du docteur avec autant de satisfaction que s'il eût acquis de nouvelles lumieres. Ah ! Lucie , vous vous imaginez bien que cet homme admirable ne perdoit rien à mes yeux , par sa politesse & sa condescendance.

Il a donné à milord G. . . l'occasion de briller , en faisant tomber le discours sur divers détails dont il le savoit fort bien instruit. Ce jeune seigneur a voyagé. Il est connoisseur en antiquités. Les ménagemens de sir Charles l'ont fait paroître avec beaucoup d'avantage sous les yeux redoutables de miss Grandisson. En vérité , ma chere, elle le traite un peu cavalièrement. Je lui en ai témoigné quelque chose. *Une miss Howe*, lui ai-je dit à l'oreille : *pour un véritable Hickman* (*), m'a-t-elle répondu ; mais elle prétend qu'il y a cette différence : miss Howe , m'a-t-elle dit , cédoit à l'inclination de sa mere , & se proposoit d'épouser M. Hickman , lorsqu'elle le maltraitoit le plus ; au lieu que je ne suis pas déterminée

(*) Deux personnages dans l'histoire de Clarice.

à prendre milord G... Quelque jour , a-t-elle ajouté , en levant la main & d'un air d'admiration , milord promet de nous faire voir sa collection de papillons & d'autres brillans insectes. Voulez-vous en être ? c'est-à-dire , du nombre des curieux , ai-je répondu en souriant. Elle a rougi de l'équivoque : mais reprenant d'un ton sérieux , elle a dit qu'elle n'avoit jamais vu de collection d'insectes , sans admirer beaucoup plus l'auteur de ces admirables productions , que ceux qui passent leur vie à les recueillir ; & puis , a-t-elle ajouté avec ses graces ordinaires , que penser d'un amant qui s'amuse des ailes colorées d'un papillon , lorsqu'une belle dame fait le papillon du matin au soir pour occuper son cœur & ses yeux ?

Milord est excessivement amoureux. Qui ne le seroit pas de miss Grandisson ? Mais je la crois trop supérieure à lui. Quel parti prendre , pour une femme qui se voit recherchée d'un homme dont les talens sont inférieurs aux siens ? Faut-il qu'elle renonce à ses avantages naturels ? Les doit-elle ensevelir uniquement pour relever l'homme dont elle est aimée ? Elle n'a pas le droit de choisir , comme ce sexe ; elle n'a que celui du refus ; & pour peu qu'elle desire de plaire à ses parens , elle ne l'a pas toujours. Cependant on entend dire que
les

les femmes ne doivent point encourager les fôts & les ridicules , & que leur préférence doit se déclarer pour les hommes sensés. Fort bien ; mais que feront-elles , si leur malheur les condamne à ne rencontrer que des fôts ? Le goût du siècle , parmi les hommes , n'est-il pas la parure , les équipages & toutes les recherches du dehors ? La culture de l'ame fait-elle la moindre partie de leur étude ? En un mot , les hommes sont au fond de l'eau , ma chere , & les femmes ont assez de peine à nager sur la surface. Milord G.... est trop affecté dans son ajustement. On m'a dit que sir Walter l'est encore plus. Que peuvent-ils prétendre , lorsqu'ils ont sir Charles devant les yeux ? S'il donne un peu dans le goût moderne , on voit que c'est par complaisance pour la mode , & pour éviter la singularité. Je voudrois savoir s'il approuve simplement les vues de milord G... sur sa sœur. En tout cas , je répondrois bien que ce n'est pas sans de fortes raisons.

Si cet odieux Hargrave pouvoit sortir une fois de ma tête , je satisferois ma curiosité sur mille choses que je suis impatiente de savoir.

Miss Jervin s'est conduite avec beaucoup de discrétion. Avec quel plaisir paroît-elle suspendue à chaque mot qui sort

des levres de son tuteur ? Aimable fille ! Que je la plaindrois , si sa reconnoissance pour un tel bienfaiteur la conduisoit insensiblement à l'amour ! Réellement j'ai pitié de tous ceux qui aiment sans espérance. Ne secouez pas la tête , mon cher oncle. N'ai-je pas toujours parlé avec compassion de M. Orme & de M. Fouler ? Vous en êtes témoin , chere Lucie.

Mifs Jervin est toujours prête à sourire , mais ce n'est pas un sourire vague & puérile ; on y remarque des distinctions & de l'intelligence. Au fond , elle parle peu ; l'on ne dit rien qu'elle n'écoute avec attention : d'où je conclus qu'elle a beaucoup de prudence pour son âge.

Je croyois avoir épuisé l'article des hommes ; mais il me reste quelque chose à dire de monsieur Grandisson , que je n'ai fait que nommer , quoiqu'à ses propres yeux il ne fût pas assurément le dernier de nos convives. C'est un homme de taille moyenne , qui n'a rien de beau pour moi , mais qui approche assez du bel homme , pour mériter qu'on lui pardonne d'avoir cette opinion de lui , sur-tout lorsque , suivant le témoignage de ses propres amis , il est sujet à des erreurs d'un autre ordre. Il se met fort proprement : il se donne pour un des inventeurs de nos nouvelles mo-

des ; mais on lui accorde du moins d'être un des premiers à les suivre. Il ne manque point une assemblée , ni un spectacle. C'est lui qui règle le goût du théâtre : il danse , il chante , il rit d'assez bonne grace ; trois qualités dont il convient qu'il fait gloire : cependant ce n'est pas le bon sens qui lui manque : mais il y a peu d'apparence qu'il pense jamais à le cultiver , puisqu'il paroît embarrassé lorsqu'il arrive à sir Charles de lui reprocher quelque légèreté , ne fût-ce que d'un coup d'œil. Il rougit alors ; il prend un air contraint ; ses yeux & le mouvement de ses levres semblent demander la faveur de l'assemblée. Un sourire forcé , fait entendre qu'il tourneroit l'aventure en plaisanterie, s'il croyoit qu'elle dût lui nuire dans l'opinion de ceux qu'il voit autour de lui ; mais tous ses mouvemens font connoître qu'il sent la supériorité de celui dont il craint si vivement les moindres censures. Quel mari que M. Grandisson , pour une femme qui auroit l'ame supérieure à la sienne ! Qu'il lui feroit payer chèrement cet avantage par ses artificieux dédains ! Mais il se fait honneur d'avoir évité jusqu'aujourd'hui les chaînes conjugales. Je crois , malheureusement pour notre patrie commune , qu'elle a beaucoup plus de ces ennemis du mariage , qu'il n'y en avoit.

il y a peu d'années ; & insensiblement leur nombre , qui entraîne la condamnation de quantité de femmes au célibat , ne fera qu'augmenter de jour en jour.

Encore un mot sur M. Grandisson. Son âge est d'environ trente ans : on lui attribue la gloire d'avoir ruiné deux ou trois femmes. Sir Charles l'a rappelé depuis peu de mois à quelques sentimens de honte , contre lesquels il paroissoit endurci. On croit qu'il a diminué sa fortune , qui étoit fort considérable , par les désordres de sa vie & par sa passion pour le jeu. Sir Charles n'a pas trouvé de plus sûr moyen pour le guérir , que de l'engager souvent à lui tenir compagnie. Il connoît assez le prix de cette faveur ; car il avoue quelquefois à miss Grandisson , qu'il l'aime & qu'il le craint presque également. Il ajoute même qu'il donneroit le monde entier , s'il en étoit le maître , pour ressembler parfaitement à sir Charles.

Mais il est tems de finir une lettre qui deviendroit trop longue , sans en être plus ennuyeuse , si j'entrois dans le détail de tous les discours. D'ailleurs , le silence que M. Reves s'obstine à garder sur la visite de ce Bagenhall , ne me laisse pas l'esprit tranquille. Je suis d'autant plus inquiète , qu'il me le paroît beaucoup lui-même. Il attend

sans doute quelque nouvelle explication , dont il espere du soulagement ; mais comment puis-je être assurée qu'elle n'augmentera pas sa peine ? Je ne comprends pas pourquoi nos amis nous laissent ignorer ce qui nous intéresse plus qu'eux. Si c'est leur tendresse qui les porte à cette réserve , ils devroient songer que , dans une occasion de cette nature , elle cause autant de chagrin qu'on en peut craindre de la plus nette ouverture ; sans compter , ma chere , que cette discrétion affectée suppose tant de force d'esprit dans celui qui fait le mystérieux , & tant de foiblesse au contraire dans ceux à qui on cache les événemens !... Mais je deviens impertinente , & je ferai mieux de chercher du remede à mon impatience , dans le repos du sommeil.



L E T T R E X X X .

Miss BYRON à Miss SELBY :

Jeudi au soir , 2 de Mars :

ET d'où croyez-vous que soient venues les réserves de M. Reves ? D'un incident qui m'auroit fort alarmée. Je lui suis très-obligée de m'avoir épargné ce tourment ,

quoiqu'il l'incertitude m'en ait causé beaucoup d'autres. Lisez tout ce que je viens d'apprendre.

Je vous ai dit que l'étranger, qui avoit fait demander sir Charles, étoit M. Bagenhall, & que sir Charles avoit fait appeller M. Reves, qui étoit revenu avec des apparences dont je n'avois pas été satisfaite. C'est de M. Reves même que je tiens d'abord tout ce qui s'est passé sous ses yeux.

Sir Charles le prit un peu à l'écart. Ce malheureux homme, je parle de sir Hargrave, lui dit-il, semble chercher un prétexte pour digérer un traitement dont il se croit trop humilié : il faut accorder quelque chose à sa situation. Vous allez entendre ce qu'il me fait proposer ; mais que personne, je vous prie, n'en soit informé jusqu'au dénouement : ce jour est consacré au plaisir. Vous, M. Reves, qui êtes déjà dans le secret, vous pouvez répondre ici pour votre chère cousine.

Il le conduisit vers M. Bagenhall. Voilà M. Reves, dit-il à l'autre ; & se tournant vers mon cousin, monsieur, continua-t-il ; entre plusieurs demandes auxquelles je ne puis consentir, mais dont il est inutile de vous informer, parce qu'elles ne regardent que moi, sir Hargrave insiste sur la liberté

DU CHEV. GRANDISSON. 151
de voir miss Byron. Il donne pour raison , qu'elle est absolument libre. L'est-elle , monsieur ?

Mon cousin répondit qu'il osoit assurer que je l'étois ; & M. Bagenhall ayant nommé M. Greville , M. Orme , & quelques autres , il protesta non-seulement que je n'avois jamais prêté l'oreille à leurs offres , mais que rien ne m'étoit plus à charge que leurs importunités.

Il n'est pas surprenant , reprit civilement sir Charles , que miss Byron ait un grand nombre d'admirateurs ; mais le chevalier Pollexfen bâtit des espérances sur la certitude de sa liberté ; il fait plaider pour lui ses souffrances , ses honorables intentions , dans le tems même qu'il s'est flatté de la vaincre par des mesures si violentes ; il en appelle à elle-même , pour ce qu'il nomme la pureté de sa conduite pendant qu'elle étoit entre ses mains ; il offre des conditions sans bornes : n'y a-t-il aucune apparence que miss Byron....

Non , non , interrompt mon cousin ; absolument aucune. Quoi , M. Reves ! lui dit Bagenhall ; pas même pour sauver la vie d'un honnête homme ? Si vous parlez de la mienne , répondit sir Charles , je vous prie d'être là-dessus sans inquiétude. Si vous entendez le pauvre sir Hargrave , je

déclare qu'elle est en sûreté de ma part , du moins par des ressentimens prémédités. Croyez-vous , monsieur , ajouta-t-il en regardant M. Reves , que miss Byron puisse supporter la vue de sir Hargrave ? Je m' imagine qu'il pense à lui demander pardon. Consentira-t-elle à recevoir sa visite ?

Si jamais une femme fut adorée , interrompit Bagerhall , c'est miss Byron par sir Hargrave. La voie même qu'il a tentée pour en faire sa femme , n'en peut laisser aucun doute. Vous promettez , monsieur , en s'adressant à sir Charles , de ne pas mettre d'obstacle à ses espérances ?

Je répète , lui dit sir Charles , comme je vous l'ai déclaré plus d'une fois , que miss Byron est encore sous ma défense. Si sir Hargrave est disposé , comme il le doit , à lui demander pardon ; s'il l'obtient , & même aux conditions qu'il desire , je me persuaderai que miss Byron & lui peuvent être plus heureux ensemble que je ne me l'imagine à présent. Je ne souhaite point d'être regardé sous un autre titre que celui du protecteur de miss Byron contre la violence ; & je ferai gloire de l'être aussi long-tems qu'elle ne refusera point mes services. Mais l'occasion doit être imprévue ; ce doit être au défaut du secours naturel des loix. Je ne m'engagerai jamais ,

pour la satisfaction d'un adversaire, ni pour la mienne, dans une vengeance froide & préméditée.

Mais, monsieur, repliqua Bagenhall; considérez que sir Hargrave est maltraité dans cette occasion; vous lui refusez la satisfaction qu'il demande, & vous ne songez point que, suivant les loix de l'honneur, on n'a point droit à des traitemens honorables lorsqu'on refuse...

Eh! de qui sont-elles, interrompit vivement sir Charles, ces loix auxquelles vous donnez le nom de loix d'honneur? Je n'en connois point d'autres que celles de Dieu & celles de mon pays. Mais, pour terminer de vaines explications, dites à sir Hargrave que, quelque peu de fond qu'un homme d'honneur ait à faire sur celui qui a pu maltraiter une femme sans défense, j'irai demain, s'il y consent, déjeuner avec lui dans sa propre maison. Je veux bien n'attribuer qu'à la violence de sa passion l'indigne outrage dont il s'est rendu coupable. Je veux croire qu'il s'est abusé dans ses réflexions, jusqu'à se figurer que le mariage seroit une réparation pour son injustice; & je veux me fier à son honneur, suivi d'un seul valet, qui se promenera devant sa porte, sans y entrer, pour recevoir mes ordres après ma visite. Mon épée sera

ma seule escorte, non que je m'attende d'avoir occasion de la tirer, mais pour ne pas donner lieu de croire que j'aie dû ma sûreté à l'impuissance de me défendre. Et je vous prie, M. Bagenhall, soyez présent à cette entrevue; présent, vous & tous ses amis, au nombre qui lui conviendra.

Je vous avoue, ma chere Lucie, que lorsque M. Reves est arrivé à cet endroit de son récit, la respiration m'a manqué.

M. Bagenhall parut surpris, & demanda aussitôt à sir Charles, s'il parloit sérieusement. Je serois fâché, répondit-il, de passer pour un téméraire. Sir Hargrave me menace; je n'éviterai jamais ceux qui osent me menacer. Vous m'avez fait entendre, monsieur, que je n'ai pas droit d'exiger un procédé noble, si je ne consens point à le voir avec des intentions meurtrieres: je répète encore que je ne verrai jamais personne avec cette intention, quoique j'aie raison de me fier autant à mon bras qu'à la justice de ma cause. Si l'on pense à des voies lâches, je ne suis pas plus en sûreté contre un assassin, dans mon lit, que dans la maison de sir Hargrave. Celui qui refuse un appel, doit faire connoître à celui qui l'envoie, qu'il a d'autres motifs que la crainte pour le refuser. Je veux mettre l'honneur de sir Hargrave à l'épreuve. Vous

lui direz , monsieur , que je porterai fort loin la patience ; mais que , fût-il un prince , je ne souffre pas l'insulte.

M. Bagenhall encore plus surpris , lui demanda s'il étoit résolu en effet..... Oui , monsieur , interrompit sir Charles. Je vois que pour satisfaire sir Hargrave , il faut une démarche extraordinaire ; & si je n'apprends point aujourd'hui qu'il s'y oppose , je serai demain chez lui à dix heures du matin.

Ce récit , ma chere , me fait encore trembler en l'écrivant.

Sir Charles dit alors à M. Reves : vous me perdrez , monsieur , s'il vous échappe un mot de tout ce que vous avez entendu , même avec madame Reves. Mon cousin demanda qu'il lui fût du moins permis de l'accompagner chez sir Hargrave. Non , répondit sir Charles. Vous prévoyez donc du danger ? reprit M. Reves. Non , non , repliqua mon glorieux libérateur. Je dis qu'il faut faire quelque chose en faveur de sir Hargrave. Il se croit méprisé. Je veux lui donner la satisfaction de conclure à son avantage , que je n'ai point de mépris pour un homme avec lequel j'en use avec cette confiance. Allez rejoindre la compagnie , M. Reves , & que personne ne sache le sujet de votre absence & de la mienne. Je vous

ai dit , ma chere , quelle différence j'avois remarquée sur le visage de l'un & de l'autre , lorsqu'ils revinrent successivement. Comment ce grand homme ; car ne lui dois-je pas ce nom ? put-il faire à son retour, la joie & l'amusement de tous les convives, sans nous donner le moindre soupçon de ce qui venoit d'arriver ?

Avant notre départ , M. Reves l'ayant pris en particulier , pour lui demander ce qui s'étoit passé lorsqu'il l'avoit laissé dans son cabinet , apprit que Bagenhall s'étoit engagé à lui faire savoir la réponse de sir Hargrave avant la nuit , & qu'il l'avoit déjà reçue. Vous irez donc ? lui dit M. Reves. Assurément , répondit-il , puisque sir Hargrave m'attend demain à déjeuner ; mais soyez sans inquiétude , M. Reves , tout se terminera heureusement. Mon intention n'est pas d'irriter le mal , mais d'en prévenir les suites. Je serai chez sir Hargrave vers les dix heures , & vous aurez de mes nouvelles avant midi.

M. Reves est sorti ce matin. Ma cousine m'a dit qu'il avoit passé une fort mauvaise nuit. Il avoue maintenant qu'il est allé à Saint-James-Square , & qu'il y a déjeuné avec milord & milady L.... miss Grandison , miss Emilie & le docteur Barlet. Sir Charles étoit parti en chaise à neuf heu-

res , suivi d'un laquais , sans que personne de la maison sût où ses affaires l'avoient appelé si matin. M. Reves est revenu vers midi : son inquiétude étoit visible , & je ne puis vous donner une juste idée de la mienne. Vers trois heures , lorsqu'il étoit résolu de retourner à Saint-James-Square , & s'il n'y trouvoit pas sir Charles , d'aller aussitôt chez sir Hargrave , il a reçu de sir Charles le billet que je vais transcrire. Votre cœur ne saute-t-il pas de joie , ma chère , après tout ce que je vous ai raconté ?

A deux heures & demie après midi.

« Si vous n'êtes point engagé , M. Reves ;
 » j'aurai l'honneur de vous aller voir à
 » l'heure ordinaire du thé. Je reproche à
 » mes sœurs des occupations qui ne leur
 » permettent point d'être de cette visite.
 » Ainsi , je ne vous réponds que de votre
 » très-humble serviteur ,

CH. GRANDISSON. »

C'est alors que M. Reves , pressé par les vives instances de sa femme & par les miennes , a daigné nous expliquer la cause de son inquiétude.

Vers six heures sir Charles est arrivé. Il étoit mis d'un goût charmant. J'ai pensé , au moment qu'il a paru , que c'étoit le plus

bel homme que j'eusse vu de ma vie. Quel doit être , ma chere Lucie , le transport d'une honnête femme , qui , sans obstacle , sans contrainte , & ne suivant que son devoir , peut recevoir à bras ouverts un digne mari , qui retourne près d'elle après une longue absence , ou de quelque péril dont il est heureusement délivré ! Oh ! ne me dites pas , mes chers amis , que vous l'aimez tous , & que vous souhaiteriez de me voir à lui ! Vous m'obligeriez de former aussi des desirs... je ne fais à quoi je pense , mais les vôtres n'ont-ils pas toujours été la regle des miens ?

Madame Reves , ayant éprouvé les mêmes agitations que moi , n'a pu se contenir en le voyant entrer dans sa chambre. Elle s'est avancée jusqu'à la porte , la main levée , avec tant d'émotion , que sir Charles a dit , en jetant un coup d'œil sur M. Reves : fort bien , monsieur ; vous avez bien gardé mon secret ! M. Reves lui a représenté ce qu'il a souffert depuis hier au soir , & s'est fait honneur d'avoir eu la bouche fermée jusqu'à l'arrivée du billet.

Alors M. & Madame Reves l'ont félicité avec une égale satisfaction. Mais je veux vous peindre la figure que votre folle Henriette n'a pu s'empêcher de faire pendant quelques momens. Ses pieds se sont avan-

cés insensiblement vers lui, pendant qu'il recevoit les complimens des autres. J'ai fait timidement une révérence, que personne n'auroit pu remarquer; & ne la trouvant point assez profonde, je me suis hâtée d'en faire un autre. Ensuite trouvant une de mes mains dans les siennes, sans savoir si j'avois une main ou non: je suis bien fâchée, monsieur, ai-je dit, d'être l'occasion, la cause... & j'ai soupiré, de joie sans doute, mais j'ai rougi d'embarras, & du poids d'une reconnoissance dont je vois l'impossibilité de m'acquitter. Je ne fais s'il s'est apperçu de ma confusion; mais il m'en a sauvé une partie, en me conduisant sur un fauteuil & s'asseyant près de moi.

M. Reves ayant témoigné aussi-tôt l'impatience qu'il avoit de l'entendre, il nous a dit que la conversation avoit été si longue & si variée, qu'il ne pouvoit se fier à sa mémoire; mais que, sans l'en avoir averti, M. Bagenhall avoit engagé sir Hargrave à placer son écrivain dans un cabinet, d'où il pouvoit tout entendre; qu'on lui avoit promis une copie de la relation, & qu'il me l'enverroit volontiers, si je le desirois. Mais que pensera miss Byron, a-t-il ajouté, d'un compromis qui s'est fait à ses dépens? Je lui ai répondu que je donnois les mains,

fans exception , à tout ce que sir Charles avoit stipulé pour moi. Il seroit cruel , a-t-il repris , de tenir une dame en suspens. Sir Hargrave , mademoiselle , est résolu de vous voir. Etes-vous disposée à recevoir sa visite ? Je suivrai votre conseil , ai-je répliqué. Il a protesté qu'il ne m'en donneroit point. Vous suivrez votre inclination , m'a-t-il dit. M. Reves a la liberté d'admettre ou de refuser ceux qui se présentent à sa porte. C'est ce que j'ai déclaré nettement à sir Hargrave. Mais je l'ai laissé dans la résolution de vous voir. Son dessein est de se conduire civilement. Je serois surpris qu'il ne commençât point par vous demander pardon. Cependant , si vous aviez la moindre crainte , je serai prêt à vous rendre mes devoirs au moment qu'il arrivera. Quatre minutes suffissent pour m'envoyer vos ordres.

M. Reves l'a remercié de cette offre ; mais en faisant entendre qu'il ne croyoit pas avoir besoin de secours dans sa maison. Peut-être auroit-il pu se dispenser de cette réponse , quoiqu'il n'ait rien mis que de fort civil dans ses termes. Sir Charles s'est excusé honnêtement sur la nature des circonstances , & nous a quittés peu après. Comme je suis tranquille à présent pour mon bienfaiteur , & que je ne vois rien à

DU CHEV. GRANDISSON. 161
craindre de la visite de sir Hargrave , il ne
me reste , ma chere Lucie , qu'a faire partir
ma lettre.



LETTRE XXXI.

Miss BYRON à miss SELBY.

Vendredi 3 Mars , à midi.

Nous l'avons reçue , cette relation qui
s'est fait attendre avec tant d'impatience.
Qu'avez-vous pensé , ma chere , de l'intré-
pide visite de sir Charles ? Je vous avoue
que je l'aurois nommé téméraire , si je
l'avois sue , comme M. Reves , avant que
l'événement l'eût justifiée ; & j'aurois pro-
posé d'envoyer la garde à Cavendish-Squa-
re , ou de prendre quelques mesures pour
éclaircir des obscurités si terribles , sur-tout
lorsque trois heures ont commencé à s'ap-
procher.

M. Reves s'est chargé de transcrire ce
long mémoire , pour me donner le tems de
vous rendre compte de plusieurs visites que
j'ai reçues. Je lui ai demandé si la méthode
de ce Bagenhall , qui se fait suivre ainsi d'un
écrivain , ne lui paroissoit pas étrange ? Il
m'a répondu qu'elle n'étoit pas commune ;

mais que dans les cas de cette nature , où le meurtre peut être le fruit de la témérité , & donner occasion par conséquent aux recherches de la justice , elle marquoit du moins de la droiture , quoiqu'avec un air assez odieux de préméditation ; & qu'il y avoit beaucoup d'apparence que Bagenhall s'étoit trouvé dans plus d'une mauvaise aventure , qui lui avoit fait sentir l'utilité de cette précaution.

R E L A T I O N .

Jeudi matin , 2 de Mars 17....

Moi , souffigné , sur l'ordre qui me fut donné hier au soir , je me suis transporté ce matin , vers huit heures & demie , à la maison de sir Hargrave Pollexfen , baronnet dans Cavendish-Square , pour recueillir , en notes abrégées , une conversation qui devoit s'y tenir entre ledit sir Hargrave Pollexfen & sir Charles Grandisson , tous deux baronnets , sur un différent entre leurs personnes , au sujet duquel j'ai déjà accompagné Jacques Bagenhall , écuyer , chez ledit sir Charles Grandisson , dans Saint-James-Square , & dont on appréhende des suites qui peuvent rendre cette relation d'une fort grande importance.

J'ai été introduit , à neuf heures , dans une salle où étoient présens ledit fir Hargrave , ledit Jacques Bagenhall , Salomon *Merceda* , écuyer , & Jean *Jordan* , écuyer , que j'ai trouvés en pleine conversation sur la maniere dont ledit fir Charles Grandisson devoit être reçu : ce qui n'appartenant point à l'office pour lequel j'étois appelé , je n'ai pas reçu ordre de le coucher par écrit.

Et , pour être en état de recueillir avec moins d'interruption tout ce qui devoit se passer , j'ai été placé dans un grand cabinet qui touche à ladite salle , dont il n'est séparé que par une légère cloison ; & dans la crainte que fir Charles ne s'opposât à l'exécution de mon ministère , on m'a recommandé de me tenir caché jusqu'à ce qu'il me fût ordonné de paroître , & d'écrire tout ce que j'entendrois , si exactement & de si bonne foi que je pusse l'attester avec serment dans l'occasion.

Vers neuf heures & demie , j'ai entendu M. Bagenhall qui , avec une exclamation de joie & de surprise , accompagnée d'un jurement , a dit que fir Charles étoit arrivé. Aussitôt un laquais est venu annoncer fir Charles Grandisson. Alors les quatre messieurs qui étoient dans la salle , ont parlé entr'eux avec assez de chaleur ; mais , dans la confusion , je n'ai pu démêler que ce qui

suit. Sir Hargrave a dit : donnez-moi ces deux pistolets, & dites-lui de me suivre au jardin. De par tous les diables, il en prendra un. Non, non, a dit M. Merceda, dont j'ai d'autant mieux distingué la voix, qu'il est étranger ; non, non, ce n'est point par-là qu'il faut commencer. Une autre voix que j'ai reconnue pour celle de M. Jordan, a dit : sir Hargrave, écoutons d'abord ce qu'un si galant homme peut dire en sa faveur. Les occasions naîtront ensuite. M. Bagenhall, dont la voix m'est familière, a dit qu'il vouloit être damné, s'il souffroit que sir Charles perdît un cheveu dans cette visite. Que le diable vous emporte tous, a dit sir Hargrave : quel reproche ai-je à craindre, lorsque je lui offre le choix des pistolets ? Quoi ! dans votre propre jardin ? a repris M. Merceda. L'aventure seroit jolie à raconter. Le diable s'en mêlera, s'il refuse à présent de vous donner, dans quelque autre lieu, la satisfaction d'un homme d'honneur.

Qu'on le fasse donc entrer, a dit sir Hargrave, & que le ciel le confonde ! Alors j'ai vu, par un petit trou de la cloison, sir Charles qui entroit, & dont l'air m'a paru fort tranquille. Il étoit en habit noir, l'épée au côté. La conversation a commencé aussitôt dans l'ordre suivant.

DU CHEV. GRANDISSON. 165

Sir Charles. Votre serviteur, sir Hargrave. Messieurs, votre serviteur.

M. Bagenhall. On est le vôtre, sir Charles. Vous êtes homme de parole. M. Jordan, M. Merceda, c'est sir Charles Grandisson.

Sir Ch. M. Merceda. Il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu. Ne me trouvez-vous pas bien libre, sir Hargrave, de m'être invité moi-même à déjeuner avec vous ?

Sir Harg. Oui, pard.... & ce n'est pas la première liberté que vous ayez prise avec moi. Etes-vous accompagné de quelqu'un, monsieur ? Vous pouvez le faire entrer.

Sir Ch. Je n'ai personne, monsieur.

Sir Harg. Ces trois messieurs sont mes amis. Ils sont gens d'honneur.

Sir Ch. Je les crois tels. J'ai cette opinion de tout le monde, jusqu'à ce qu'on me donne raison de penser autrement.

Sir Harg. Mais ne vous figurez pas qu'ils soient ici pour vous intimider.

Sir Ch. M'intimider, sir Hargrave ! On ne m'intimide point aisément. Ces messieurs, dites-vous sont vos amis ; je viens dans la vue d'augmenter, & non de diminuer le nombre de vos amis.

Sir Harg. Qu'entends-je ? Quoi ! celui qui m'a dérobé le seul bien que j'estimois

au monde ! Celui qui , par les cruels avantages qu'il a pris sur moi , m'a ravi une femme avec laquelle je serois heureux aujourd'hui , & qui me refuse néanmoins la satisfaction qui convient , monsieur , entre gens d'honneur ? Mais j'espère que vous êtes venu...

Sir Ch. Pour déjeuner avec vous , sir Hargrave. Ne vous échauffez point. Je suis résolu de ne pas me piquer mal à propos ; mais je ne dois pas être maltraité.

Sir Harg. Hé bien , monsieur , prenez un de ces deux pistolets. Mon carrosse nous conduira....

Sir Ch. Nulle part , sir Hargrave. Ce qui s'est passé entre nous est un pur accident. Mon usage n'est point de récriminer. Cependant j'en appelle à votre propre cœur. Il vous forcera de reconnoître que la méthode par laquelle vous aviez entrepris de vous donner une femme , vous rendoit indigne d'elle. Je n'ai pris sur vous aucun avantage. Le refus que j'ai fait de répondre à votre appel , me donne droit de me regarder moi-même comme votre meilleur ami.

Sir Harg. Mon meilleur ami , monsieur !

Sir Ch. Oui , monsieur , du moins si vous me tenez compte de vous conserver la vie ,

ou de vous épargner le long regret d'avoir pris celle d'un autre. En un mot, il dépend de vous, monsieur, de me faire connoître si c'est l'emportement d'une passion violente qui vous a rendu coupable d'une mauvaise action, ou si elle est venue d'une inclination naturelle à la violence, seul motif qui puisse vous faire penser aujourd'hui à justifier une mauvaise action par une autre.

Sir Harg. Hé bien, vous me regarderez, si vous voulez, comme un naturel violent. Que m'importe l'opinion d'un homme qui m'a cruellement... J'en serai vengé, ou je périrai. Voyez-vous les marques que je porterai jusqu'au tombeau ?

Sir Ch. Si j'étois aussi violent que vous, sir Hargrave, vous auriez pu les porter jusqu'au tombeau, sans les porter long-tems. Déjeûnons, monsieur. Un peu d'intervalle vous refroidira le sang. Quand j'aurois dessein d'entrer dans vos vues, il seroit de votre intérêt d'avoir l'esprit plus reposé. Vous ne pouvez croire que je veuille profiter de l'avantage que votre colere me donneroit sur vous.

M. Bagenhall. Rien de plus noble, en vérité. Déjeûnons, sir Hargrave. Vous serez plus maître de vous-même, plus propre à discuter ce point, ou tout autre.

M. Merceda. C'est aussi mon sentiment : vous avez un ennemi fort noble , sir Hargrave.

Sir Ch. Je ne suis l'ennemi de personne , M. Merceda. Sir Hargrave devrait considérer que dans l'occasion dont il se plaint , tout le blâme tombe sur lui , & que le hasard seul m'y a fait prendre part , sans aucun motif qu'il puisse me reprocher.

M. Jordan. Je ne doute pas , sir Charles , que vous ne soyez prêt à lui faire des excuses de la part.....

Sir Ch. Des excuses , monsieur ! Non. Je n'ai rien fait à quoi le devoir ne m'ait obligé , & que je ne fisse encore dans la même occasion.

Sir Harg. Voyez-vous , messieurs ? Entendez-vous ? Et vous me demandez de la patience !

Sir Ch. Avec justice , sir Hargrave. J'aurois fort mauvaise opinion de ceux qui nous écoutent , si dans les mêmes circonstances , ils eussent été capables de refuser le secours qu'on m'a demandé ; & je penserois plus mal encore que je ne fais de vous , sir Hargrave , si vous aviez refusé votre protection , dans le même cas , à une femme sans défense. Mais il est inutile de répéter ce que je me souviens d'avoir écrit.

Sir Harg. Si vous êtes homme d'honneur ,
chevalier

DU CHEV. GRANDISSON. 169
chevalier Grandisson , choisissez un de ces
pistolets. Je l'exige , & ne répliquez pas.

Sir Ch. C'est en homme d'honneur , sir
Hargrave , que je le refuse encore. Je croi-
rois prendre un air d'insulte , que je veux
éviter , si je vous rappellois que dans notre
premiere entrevue vous avez eu des preu-
ves que je ne manque point de courage ;
mais je crois vous en donner une beaucoup
plus forte en refusant votre défi. Je fais re-
pousser une insulte personnelle ; je fais dé-
fendre mon honneur & ma vie : mais en-
core une fois , je me dispense de répéter ce
que vous avez lu dans ma lettre.

M. Merceda. Mais , sir Charles , dans
votre lettre même , si nous en avons bien
pris le sens , vous avez menacé un homme
d'honneur d'employer des armes qui ne
sont pas d'usage entre les honnêtes gens , &
vous refusez néanmoins

Sir Ch. Apprenez , monsieur , que celui
qui entreprendroit de m'insulter , pourroit
le faire , sinon avec impunité , du moins
avec d'autant plus de sûreté qu'il pourroit
compter que je ne le tuerois pas s'il m'étoit
possible de l'éviter. Je fais badiner avec
mes armes , monsieur ; c'est un mérite que
j'ose m'attribuer ; mais je ne me ferai jamais
un badinage de la vie d'un homme , ni de
la mienne.

Tome II.

H

Sir Harg. Au diable votre sang-froid , monsieur. Je ne puis soutenir . . .

Sir Ch. Parlez mieux de ce qui fait votre sûreté , sir Hargrave.

M. Jordan. Au fond , Sir Charles , voilà des airs de supériorité que je ne pourrois supporter.

Sir Ch. C'est plus que des airs , M. Jordan. Celui qui est capable de vouloir justifier une violence par une autre , donne sur soi une supériorité réelle . . . Que sir Hargrave reconnoisse sa faute ; je lui en ouvre la voie par les moyens les plus honorables qu'il puisse desirer après l'avoir commise , & je lui offre ma main.

Sir Harg. Damnable insulte ! Quoi ! je m'entendrai reprocher des fautes par celui qui m'a fait sauter les dents sans la moindre provocation , & qui m'a mis dans un état . . . Vous êtes témoins , messieurs . . . Et vous me demandez de la patience !

Sir Ch. Mon dessein n'a pas été de vous causer aucun des maux dont vous vous plaignez. Je n'ai pas tiré l'épée pour vous rendre un coup qui ne m'a touché que légèrement l'épaule , mais qui menaçoit ma vie. Je n'ai cherché qu'à me garantir du mal que je ne voulois pas vous faire. Telle est la vérité du fait ; & l'occasion étoit assurément d'une nature qui ne laissoit point

DU CHEV. GRANDISSON. 171
à un homme d'honneur la liberté de s'y
refuser. Aujourd'hui, monsieur, je viens
chez vous de mon propre mouvement,
& j'y viens seul, pour vous faire con-
noître que je suis toujours dans la même
disposition, qui est de ne vous faire au-
cune injure. Voilà, messieurs, ce qui me
donne sur sir Hargrave une supériorité
qu'il peut diminuer, en se conduisant com-
me je le desire.

M. Bag. Ma foi, c'est parler fort no-
blement.

M. Jordan. J'avoue, sir Hargrave, que
ces sentimens m'inspirent du respect.

Sir Harg. Que je périsse, si je lui par-
donne, aussi long-tems que je porterai ces
détestables marques ! Prenez un de ces pis-
tolets, monsieur ; ils sont également char-
gés. Vous, messieurs, soyez témoins que
s'il me loge une balle dans le cœur, je lui
pardonne ma mort. Si je meurs, je me fe-
rai attiré mon sort ; mais je veux mourir
en homme d'honneur.

Sir Ch. Pour mourir en homme d'hon-
neur, monsieur, il faut avoir vécu de mê-
me ; il faut avoir une bonne cause à dé-
fendre.

Sir Harg. (se levant de sa chaise) C'est
perdre le tems en ridicules propos. Vous
avez votre épée, monsieur, faites-moi la

H ij

grace de descendre un moment avec moi dans mon jardin , vous & moi seulement. Mes amis ne quitteront point cette chambre , & pourront , s'ils le veulent , nous regarder par la fenêtre. Si vous tombez , tous les désagrémens de l'aventure seront pour moi , qui aurai tué un homme dans ma maison ; & si c'est moi qui tombe , vous aurez le témoignage de mes amis pour vous justifier.

Sir Ch. Je me leve aussi , monsieur , mais c'est pour vous offrir ma main. Si vous me voulez du mal , je ne vous en souhaite aucun. L'offre que je vous fais , ne doit pas être refusée deux fois. Je m'étois invité à déjeuner avec vous , mais vous serez le maître de venir dîner chez moi , vous & vos amis. Le tems que je m'étois proposé de passer ici (en regardant sa montre) est prêt d'expirer.

M. Jordan. Sa tranquillité me confond. Quelle force dans cette ame ! Le diable m'emporte , sir Hargrave , si vous ne devez chercher quelque voie d'accommodement avec un adversaire si noble.

M. Merceda. Il me gagne aussi. Je me donne au diable , si je ne préférerois l'amitié de sir Charles Grandisson à celle du plus grand prince du monde.

M. B. Je vous l'avois dit , messieurs , il a

fait les mêmes impressions sur moi, dans les deux premiers entretiens que j'ai eus avec lui.

Sir Harg. (d'un ton de voix dans lequel j'ai cru remarquer du trouble.) Quoi ! je me laisserois vaincre . . . Grandisson, vous descendrez avec moi. Vous descendrez, je le répète. J'ai des propositions à vous faire. Vous ferez le maître ou de les accepter ou de me donner la satisfaction d'un homme d'honneur ; mais il faut que je vous parle seul au jardin.

Sir Ch. Je descends volontiers dans la première de ces deux vues. Montrez-moi le chemin, sir Hargrave.

Les trois témoins ont voulu s'y opposer ; mais sir Charles leur a dit qu'il devoit cette complaisance à sir Hargrave, & il est descendu avec lui. Alors l'écrivain, par l'ordre de M. Bagenhall, est entré dans la chambre, & s'est placé proche de la fenêtre. Bientôt il a vu paroître sir Charles & sir Hargrave, qui marchaient d'un pas de promenade, mais qui s'entretenoient avec chaleur. Quelques mots qu'on entendoit par intervalles, prouvoient que l'un faisoit quelques propositions auxquelles l'autre refusoit de consentir. Ils sont arrivés proche d'un quarré de verdure, qui est vis-à-vis de la fenêtre ; & là, sir Hargrave mettant tout

d'un coup l'épée à la main , a paru , par ses mouvemens , presser fir Charles de tirer aussi la sienne. Sir Charles avoit la main gauche sur le côté , & l'autre pendante. Il s'est avancé alors vers son adversaire , qui s'étoit mis en garde , & qui sembloit continuer ses instances. Il a baissé de la main gauche l'épée de fir Hargrave , & dans cet état , il a tenu quelques discours , dont l'écrivain n'a pu rien entendre. Mais , sur un mouvement brusque que fir Hargrave a fait en arrière , avec un air d'emportement fort vif , il a mis l'épée à la main , il a croisé eelle qui le menaçoit , & plus promptement que l'écrivain n'a pu le voir , il l'a fait sauter d'entre les mains de fir Hargrave. Elle est tombée à quelques pas. Il a mis légèrement le pied dessus , tandis qu'il remettoit la sienne au fourreau. Ensuite , l'ayant ramassée , il s'est rapproché de fir Hargrave , qui étoit demeuré dans le quarré de verdure , & qui tenoit le poing appuyé sur son front. Il lui a dit quelques mots d'un air doux & civil ; & passant le bras gauche sous son bras droit , il lui a remis son épée dans la main. Sir Hargrave a levé l'autre bras avec un mouvement passionné ; mais il s'est laissé conduire vers la maison sans beaucoup de résistance , & comme vaincu par la conduite & le langage de fir Charles , tou-

jours le bras sur le sien , & son épée dans la même main. Ici l'écrivain est retourné à sa première place.

Sir Harg. (en rentrant & jetant son épée sur le plancher). Cet homme-là, messieur, ce sir Charles est un diable, il a fait de moi un véritable enfant. Cependant il a le front de me dire encore, qu'il n'embrassera point mes intérêts dans l'affaire que j'ai le plus à cœur ! Qu'il soit mon ami sur cet unique point, & je lui pardonne tout le reste.

Sir Ch. Une femme, sir Hargrave, doit être maîtresse de ses inclinations. Je n'ai acquis aucun droit sur celles de miss Byron. Elle est d'un caractère excellent ; mais vous conviendrez qu'un cœur ne se gagne point par l'épouvante. Je vous assure que nous avons tremblé pour sa vie. Il a fallu tous les soins de ma sœur & d'un habile médecin, pour aider à la rétablir.

Sir Harg. Le plus inflexible de tous les hommes ! Mais vous n'opposerez rien du moins à la résolution où je suis de la voir. Elle reconnoîtra ce que j'ai souffert pour elle. Comment puis-je vous le pardonner ? Si je ne puis la fléchir, ces marques deviendront son ouvrage, & je cesserai de les regarder comme le vôtre. Loin de penser à l'effrayer, je veux tenter d'obtenir sa pi-

tié. Elle fait , pesonne ne le fait mieux qu'elle , jusqu'où j'ai poussé la retenue pendant qu'elle étoit en mon pouvoir. Ma seule vue , j'en jure par tout ce qu'il y a de sacré , étoit d'en faire milady Pollexfen. Je lui voyois autant d'amans que d'hommes qui la connoissoient ; je n'ai pu supporter ce spectacle. Vous, sir Charles , si vous voulez me servir en ami , je ne désespere point encore , qu'avec tant d'amour & des offres sans bornes , je ne puisse obtenir son cœur.

Sir Ch. Je ne puis vous promettre un service de cette nature. Tous les parens de miss Byron se reposent de son choix sur elle-même. Qui entreprendra de le diriger ? Je répète ce que je vous ai dit au jardin , lorsque vous avez voulu m'imposer cette condition : miss Byron ne doit pas être à vous ; & pour votre propre intérêt , comme pour le sien , vous ne devez pas souhaiter qu'elle vous appartienne jamais. Alons , sir Hargrave , faites-y plus de réflexion ; pensez à quelqu'autre femme , si vous êtes disposé à vous marier. Votre figure . . .

Sir Harg. Oui pard. . . . ma figure est brillante à présent.

Sir Ch. Votre fortune vous fera trouver plus de bonheur avec toute autre femme.

Pour moi , je ne vous dissimulerai pas que je refuserois la premiere princesse du monde , si je ne lui croyois pas plus d'affection pour moi que pour tous les autres hommes , soit que je crusse le mériter ou non.

Sir Harg. Et cet avis n'est-il pas intéressé ? N'avez - vous aucune vue pour vous-même ? J'exige là-dessus de la bonne foi.

Sir Ch. Je n'aurois que du mépris pour moi-même , si , lorsque je donne un avis , je ne considérois uniquement l'intérêt de celui qui me consulte , sans aucun rapport à moi.

L'ordre ayant été donné pour le déjeuner , l'arrivée des domestiques a fait cesser l'office de l'écrivain. Les trois amis de sir Hargrave , dont l'admiration sembloit croître pour sir Charles , lui ont fait diverses questions dans l'intervalle , sur les principes de cette grandeur d'ame qui les charmoit dans son caractère , & particuliérement sur les motifs de son horreur pour le duels. Il les a satisfaits avec autant de force dans ses raisonnemens , que de noblesse & de civilité dans ses manieres. Après le déjeuner , M. Bagenhall s'est avancé jusqu'à la porte du cabinet , pour faire signe à l'écrivain qu'il étoit tems de reprendre ses fonctions.

M. Jordan. J'ose promettre à sir Charles, qu'une conversation si singulière, ne fera pas sans utilité pour moi.

Sir Harg. Fort bien : & moi je reviens à ce qui me touche uniquement. Miss Byron doit être à moi : la vie ne m'est rien sans elle, & j'espère que les obstacles ne viendront plus de sir Charles.

Sir Ch. Miss Byron est maîtresse d'elle-même. Je serois charmé, messieurs, que vous preniez un jour pour nous rassembler dans Saint-James-Square.

M. Bag. Il reste une circonstance, dont je crois, messieurs, qu'il est à propos que sir Charles soit informé. Vous savez, sir Charles, que dans le doute des événemens, je me suis fait accompagner chez vous d'un jeune homme qui a recueilli par écrit nos deux premières conversations. La même crainte m'a fait obtenir de sir Hargrave. . . .

Sir Harg. Oui, Bagenhall, & je vous en veux un mal extrême. Une affaire, dont je souhaitois la publication pour mon honneur, n'a tourné qu'à la gloire de sir Charles. Pour qui vais-je passer à présent ?

M. Jordan. Je ne vois rien à regretter pour vous dans cette occasion ; ou vous auriez mal profité des nobles sentimens de sir Charles.

Sir Ch. Comment donc , monsieur Bagenhall ?

M. Bag. J'ai obtenu de sir Hargrave , que le même jeune homme , qui est d'une discrétion à l'épreuve , & le plus habile de sa profession pour les notes abrégées , jetât sur le papier tout ce qui s'est passé. Il est dans ce cabinet.

Sir Ch. Je ne vous dissimulerai point que cette méthode me paroît fort extraordinaire : mais comme je ne dis jamais rien que je ne pense , un recueil de mes discours ne peut être effrayant pour moi , lorsque je ne trouve rien à me reprocher dans ma mémoire.

M. Bag. Vous devez être fort tranquille , sir Charles. Il ne s'est rien passé , comme sir Hargrave vient de l'observer , qui ne soit à votre gloire. L'embarras est pour nous-mêmes qui avons employé l'écrivain. Nous lui avons recommandé d'être exact , & de ne s'attacher qu'à la vérité. Notre espérance n'étoit guère de voir finir si paisiblement cette entrevue.

M. Jord. Heureuse fin , grace au ciel !

M. Merceda. Très-heureuse en effet.

Sir Harg. Oui , si miss Byron consent à me faire oublier ces odieuses marques.

M. Bag. Votre tâche est finie , M. Costes. Apportez tout ce que vous avez écrit

L'écrivain est venu. M. Bagenhall a demandé si l'on vouloit entendre la lecture du recueil. Sir Hargrave a protesté qu'il ne l'entendrait point, parce qu'il y faisoit un triste rôle. Sir Charles a dit qu'il ne pouvoit demeurer plus long-tems ; mais que, puisque le recueil étoit fait, & qu'on lui avoit accordé une copie des deux premiers, il seroit bien aise d'en avoir une aussi du troisieme, d'autant plus que s'il y trouvoit quelque chose à se reprocher, il donneroit un exemple de la disposition où il étoit toujours à se condamner lui-même. On a ordonné de faire une copie pour sir Charles, qui a pris congé alors, & que sir Hargrave & ses trois amis ont conduit fort civilement.

Lorsqu'ils sont rentrés dans la même chambre, ils ont gardé le silence pendant quelques minutes, en se regardant mutuellement, comme si chacun avoit attendu que les autres parlaissent les premiers. Mais aussitôt qu'ils ont ouvert la bouche, ils se sont tous répandus sur les louanges de sir Charles, qu'ils ont nommé le plus modeste, le plus poli, le plus brave & le plus noble des hommes. Cependant ses maximes, ont-ils dit, leur paroïssent fort étranges. Mais sir Hargrave est tombé dans une rêverie profonde, dont ses amis ont eu peine à le

DU CHEV. GRANDISSON. 181
faire sortir. Il leur a dit qu'il ne pouvoit
supporter le souvenir de tout ce qui venoit
d'arriver. Il m'a traité comme un enfant ,
a-t-il ajouté ; mais quelque promesse qu'il
ait tirée de moi , je ne serai point tranquille
jusqu'à ce que miss Byron soit milady
Pollexfen.

Je certifie que cette relation contient la
vérité , avec autant d'exactitude que de
bonne foi.

HENRI COTES.

Suite de la lettre XXXII.

Pendant que M. Reves transcrivoit le
mémoire de l'écrivain , sir Hargrave s'est
présenté , sans nous avoir fait donner le
moindre avis de sa visite. Le cœur m'a
manqué , lorsqu'on est venu m'avertir que
sa voiture étoit à la porte. Il est entré. J'ai
prié M. & madame Reves de l'aller rece-
voir. Il leur a fait des excuses fort soumises
de tous les embarras qu'il leur a causés. Il a
rejeté tout sur l'amour : nom prostitué ,
qu'on fait servir de voile , dans les deux
sexes , à toutes sortes de violences , d'indis-
crétion & de folies.

J'étois demeurée dans mon appartement ;
madame Reves est venue me proposer de
descendre. Elle m'a trouvée dans un tel
effroi , qu'étant retournée aussi-tôt , elle a

prié sir Hargrave de ne pas insister sur le dessein de me voir aujourd'hui. Il a protesté que son unique intention, dans cette visite, étoit de me demander pardon. Il ne doutoit pas, a-t-il ajouté, que tout autre jour, sa première visite ne me causât la même émotion. Ainsi c'étoit une faveur qu'il me supplioit de ne pas différer, à laquelle même il avoit quelque droit par ses souffrances; & M. Reves devoit s'apercevoir qu'il n'étoit plus le même homme. D'ailleurs, a-t-il dit encore, puisqu'il avoit si mal réussi dans la satisfaction qu'il avoit voulu tirer de sir Charles, je devois lui accorder le pouvoir de me demander pardon, comme une grâce qui acheveroit de le réconcilier avec son adversaire.

Quel moyen de résister à cette raison? je suis descendue en tremblant. Malgré tous les petits raisonnemens par lesquels je m'étois préparée à prendre l'air de dignité qui convient à une femme injuriée, je n'ai pu l'apercevoir en entrant dans la salle, & lui voir faire les premiers pas pour s'avancer vers moi, sans un mouvement de terreur, qui m'a fait saisir le bras de M. Reves. Mes regards ont dû se ressentir de cette impression. Si sir Charles eût été présent, je suppose que j'aurois couru de même vers lui.

Chère & adorable bonté ! s'est-il écrié en s'approchant de moi. Que cette terreur a de charmes , & que j'y reconnois de justice ! mais j'ai pardonné de plus cruelles injures , a-t-il ajouté en montrant sa bouche. Vous savez qu'il n'est entré que de l'honneur dans mes vues.

De l'honneur , monsieur ? dites de la cruauté , de la barbarie. Comment avez-vous pu souhaiter de voir celle que vous avez si maltraitée ?

J'en appelle à vous-même , mademoiselle. M'est-il échappé la moindre indécence ? Que me revient-il de ma folle entreprise , & de tout ce que j'ai souffert ? une mortelle humiliation....

Oui , monsieur , c'est votre partage. (J'étois presque hors d'haleine.) Que demandez-vous de moi , monsieur ? Pourquoi cette visite ? (Je savois à peine ce que je disois , & je ne cessois pas de tenir le bras de M. Reves.)

Je vous demande grace , mademoiselle. C'est le seul motif qui m'amène. Je viens vous demander pardon. Je vous le demande à genoux. (Et le méchant a mis un genou à terre.)

Levez-vous , monsieur. Ne prenez point cette posture devant moi. Vous m'avez maltraitée , vous m'avez blessée , vous m'a-

vez remplie d'horreur & d'effroi, &, ce que je n'oublierai jamais, monsieur, vous m'avez mise dans le danger d'être votre femme !

Il s'est levé. *Dans le danger d'être ma femme !* c'est-à-dire, mademoiselle, que j'ai pris une mauvaise voie, & j'en conviens.

Cette partie de ma réponse, chère Lucie, ne vous paroît-elle pas extrêmement bizarre ? Mais le souvenir de ce que j'ai souffert, & du secours qui m'a sauvée, s'est présenté si vivement, qu'il ne m'a pas laissé la moindre présence d'esprit, lorsque je l'ai vu à genoux devant moi.

Vous voyez, sir Hargrave, a interrompu madame Reves, que miss Byron est pénétrée de frayeur. Asseyez-vous, mon amour (en s'adressant à moi & me prenant les mains). Comme vous tremblez, chère Henriette ! vous voyez sir Hargrave, dans quel état vous la mettez par une si prompte visite. Vous voyez...

Je vois, je vois, madame, & j'en suis désespéré. (Tout le monde s'est assis.) Rassurez-vous, chère miss Byron, & pardonnez-moi, je vous en conjure.

Eh bien, monsieur, je vous pardonne.

Si vous étiez moins agitée, mademoiselle, si votre situation le permettoit, je

vous dirois ce que j'ai de plus à vous demander ; je vous supplerois. . .

Dites, monsieur, parlez & que jamais... Souffrez que je vous interrompe, mademoiselle. J'apprehende trop ce *jamais*, pour vous laisser achever. Il faut que vous consentiez à recevoir mes adorations. Je ne demande de votre indulgence, qu'autant que ma conduite à l'avenir. . .

Votre conduite, monsieur ! mais vous deviendriez le meilleur de tous les hommes, que je ne consentirois jamais. . .

De grace, chere miss Byron ! (en m'interrompant encore). Il a fait plaider alors sa passion, sa fortune, ses souffrances : le méchant ! ses dents néanmoins & sa bouche défigurée, m'inspiroient, par intervalles, un petit sentiment de pitié. Il a fait vœu de se laisser gouverner par moi, dans toutes les actions de sa vie. Il a promis de m'assurer la moitié de son bien. L'odieux personnage a parlé d'enfans, ma chere, du partage des enfans. Il s'est étendu avec autant de complaisance en lui-même, que s'il avoit été question de dresser les articles de notre mariage.

Sur la renonciation absolue que j'ai faite à toutes ses offres, il m'a demandé si sir Charles n'avoit pas fait quelque impression sur mon cœur ? Je ne fais pourquoi cette

question m'a si fort irritée ; mais à peine ai-je daigné lui répondre. Je vois , ma chere , que j'ai plus d'orgueil que je ne crois. Assurément , lui ai-je dit , je ne vous dois aucun compte. . . Non , mademoiselle , a-t-il interrompu , mais j'insiste sur un mot d'explication. Si sir Charles vous a fait connoître qu'il recherche votre faveur , il ne peut me rester d'espérance.

Sir Charles , monsieur , m'a servie sans intérêt. Sir Charles ne m'a fait. . . Je me suis arrêtée ici , sans que je puisse en apporter de raison. M. Reves a répondu pour moi , que sir Charles ne m'avoit fait aucune sorte d'ouverture. C'est le plus noble des hommes , a-t-il ajouté. Quand il auroit quelques vues de cette nature , j'ose dire qu'il seroit embarrassé à les expliquer , dans la crainte de diminuer , par cette déclaration , le mérite de ses services. C'est une fort bonne pensée de M. Reves. Qui sait , ma chere , si cette réflexion est tout-à-fait sans fondement ?

Ses services ! Juste ciel ! a repris le personnage. Mais cette assurance me rend plus tranquille , & je vous déclare , M. Reves , que si je n'avois pas trouvé dans le chevalier Grandisson un mérite qui m'étonne , notre affaire ne seroit pas terminée comme elle paroît l'être à présent.

Sir Hargrave , lui a dit madame Reves , permettez-moi de remarquer que pour ceux qui connoissent l'ame de miss Byron , il n'y a pas la moindre apparence de s'imaginer qu'elle puisse jamais. . . . chere madame , a-t-il interrompu , mille pardons ! mais je ne puis recevoir des refus d'une autre bouche que de la sienne. Un repentir sincere n'obtiendra-t-il rien d'une si belle ame , que je suppose d'ailleurs sans aucun engagement ?

Je lui ai dit qu'il ne manquoit rien à mes explications , & que j'étois surprise qu'ayant connu mes sentimens avant que de m'avoir cruellement insultée , il pût conserver la moindre espérance après une action si noire. Il a recommencé sur la violence de sa passion , avec toutes les figures dont j'étois déjà fatiguée. Je crois , Lucie , qu'il me sera impossible , pour tout le reste de mes jours , d'entendre de la bouche d'un homme les termes d'amour , de passion , & les autres flatteries de cette espece. J'ajouterai en deux mots , pour supprimer cent autres impertinences , plus fades que toutes les louanges de M. Everard Grandisson , qu'il s'est réduit à demander la préférence sur M. Greville , M. Fenwick & M. Orme , & qu'en se promettant d'exciter ma pitié tôt ou tard , en faveur de ses souffrances , il se flattoit ,

m'a-t-il dit , que le pardon qu'il avoit accordé à l'homme dont il avoit été le plus injurié dans toute sa vie , auroit quelque pouvoir sur un cœur tel que le mien. Il a pris congé de nous d'un air assez noble. Je ne lui souhaite aucun mal , mais j'espère que je ne le reverrai jamais.

Cette dépêche est déjà si longue , que je remets à l'ordinaire suivant , la matière que j'ai pour une autre lettre.



L E T T R E X X X I I I.

Miss BYRON à Miss SELBY.

3 de Mars.

J'E n'étois pas remise de la visite de sir Hargrave , lorsque j'ai vu paroître milady L... & miss Grandisson , qui ne s'arrêtoient , m'ont-elles dit , que pour un moment ; mais cet agréable moment a duré deux heures. Au premier coup d'œil , miss Grandisson a remarqué de l'altération sur mon visage. Elle m'a demandé , elle a demandé à madame Reves , d'où venoit ce changement , & si c'étoit douleur ou plaisir. Je lui ai dit naturellement quelle visite j'avois reçue , & grâces à l'assistance de ma cousine , je lui ai fait le récit de ce qui

s'étoit passé. Les deux sœurs nous ont écoutées avec d'autant plus de plaisir, que leur frere les voyant dans l'inquiétude, leur avoit bien appris que l'affaire étoit accommodée entre sir Hargrave & lui, mais n'avoit pas eu d'occasion de s'expliquer davantage.

Il faut que nous comptions ensemble, m'a dit miss Grandisson, en prenant ma main. Vous me rendez à demi jalouse. Miladi L... a pris le rang sur moi dans l'affection de mon frere, mais elle est ma sœur aînée. Que les premiers venus l'emportent, je suis capable de patience; mais je ne veux pas qu'une sœur plus jeune que moi vienne tout d'un coup me supplanter.

Que signifie ce langage, ai-je dit en moi-même? Et j'ai rougi comme une folle, sur-tout en voyant ses yeux attachés sur les miens, comme s'ils eussent voulu pénétrer dans mon cœur. Une palpitation, qui ne faisoit qu'augmenter, m'a fait paroître aussi embarrassée que si j'avois cru son reproche fort sérieux. Quelle est donc ma situation, chere Lucie?

Charlotte, a dit Milady L... en souriant, pourquoi jeter notre charmante sœur dans cet embarras? Et s'adressant à moi: ma chere, ne faites point d'attention à ses

discours ; avec le tems , vous la connoîtrez.

Ne vous tairez-vous pas ? lui a dit miss Grandisson. Comptez que j'aurai son secret.

Eh ! quel secret ? leur ai-je demandé. O miss Grandisson ! quel plaisir prenez-vous à m'alarmer ?

Fort bien , fort bien , m'a-t-elle répondu ; j'examinerai toutes ces agitations dans un autre tems. J'ai battu quelquefois le buisson pour un lièvre , & j'en ai fait sortir deux. Mais je ne parle ici que d'un écrit ou d'une lettre : mon frere l'a nommé un écrit , qui lui a été remis bien cacheté , dont il a récompensé le porteur , & qu'il s'est hâté de vous envoyer , ma chere Henriette , sans l'avoir ouvert ; c'est ce qui est bien certain pour nous. Si nous lui passons ses réserves , nous ne sommes pas d'humeur à supporter les vôtres. Une réponse nette , s'il vous plaît : que contenoit cette lettre ou ce papier ?

Cette explication m'ayant un peu soulagée , je lui ai dit naturellement qu'il étoit question de ce qui s'étoit passé dans une entrevue fort effrayante , entre sir Charles & sir Hargrave. Elle n'a pas laissé de revenir à la charge , en me reprochant du même ton , de leur avoir dérobé l'affection de leur

frere, qui avoit pour moi une confiance dont il sembloit manquer pour elles ; & je n'ai eu à représenter, pour ma défense, que la nature de l'affaire qui me regardoit uniquement : mais l'arrivée d'un laquais étranger, avec une carte, a fait tourner notre attention d'un autre côté. C'étoit de la part de milady D.... qui faisoit ses complimens à madame Reves & à miss Byron, & qui faisoit demander la permission de leur rendre une courte visite, parce qu'ayant fort peu de tems à passer à Londres, elle étoit résolue de ne pas partir sans les voir.

Il n'y avoit aucun moyen de s'en défendre. Cependant je n'étois pas encore revenue du trouble où sir Hargrave m'avoit jetée. Miss Grandisson a pénétré tout d'un coup le sujet de cette visite, & je n'ai rien défavoué ; mais, dans ma mauvaise humeur, je lui ai dit que ma réponse étoit déjà faite, & que mylady D... se donnoit une peine inutile. Pourquoi donc ? m'a-t-elle demandé. Savez-vous que son fils a douze mille livres sterlings de rente ? C'est ce qui me touche peu, ai-je répondu. Je n'y conçois rien, a-t-elle repris ; & comptant sur ses doigts les noms d'Orme, de Fenwick, de Greville, de Fawler, de sir Hargrave & de mylord D... si j'ai bien compté,

c'est déjà fix ; & l'heureux homme n'est pas du nombre ! que signifie ce dégoût ? Prenez-y garde , l'orgueil a ses chûtes.

Dites-moi , chere Lucie , ce qu'elle peut avoir entendu par-là. Je me flatte que les sœurs de sir Charles Grandisson ne me prennent point.... Mais peut-être a-t-elle parlé sans réflexion.

Vous me croyez donc de l'orgueil ? Ai-je répliqué d'un air grave & froid , comme M. & madame Reves m'ont dit ensuite qu'ils l'avoient observé. Si vous en avez ! m'a-t-elle dit , oui , oui , c'est de l'orgueil , ou quelque chose de pis.

Je vous demande encore , ma chere , ce que cette badine a voulu dire ici... & ce que j'ai voulu dire moi-même , car j'avois les larmes aux yeux. J'ai senti dans ce moment mes esprits fort abattus.

Cependant j'ai demandé aux deux sœurs si la comtesse étoit de leur connoissance. Milady L.... m'a répondu qu'elle la connoissoit depuis long-tems , & m'a fait une peinture fort avantageuse de son caractère. Elle m'a fait aussi celle de milord D.... auquel il semble qu'il n'y a rien à reprocher. Miss Grandisson a voulu savoir quels pouvoient être mes motifs pour refuser un homme tel que lui. Je lui ai dit que je ne voulois plus entendre parler des hommes ;
que

que j'étois dégoûtée de toute la race , & que j'avois cette obligation à sir Hargrave. Elle n'en a rien voulu croire ; & son agréable esprit s'est exercé long-tems sur l'alternative qu'elle venoit d'établir. Sa sœur a cru devoir l'arrêter. Ne finirez-vous point ? lui a-t-elle dit , & se tournant vers moi , ah ! chere misfs Byron , vous n'obtiendrez rien de cette folle imagination , que toute sa chaleur ne soit épuisée ; & si vous avez un secret , le meilleur parti est de l'en informer d'abord. Charlotte est une fille généreuse , après tout , mais quelquefois , comme à présent , d'une curiosité qui passe les bornes.

Encore une fois , chere Lucie , que veulent dire ces deux sœurs ? je le cherche avec étonnement. Me soupçonnent-elles d'aimer quelqu'un ? Il me semble que , généreuses comme elles sont , ce n'est pas cette voie qu'elles devroient prendre , lorsqu'elles me croient sans engagement , & qu'elles savent que leurs doutes doivent tomber sur leur frere. Mais , avec toute leur pénétration , elles ne peuvent l'approfondir. Que ne donnerois-je pas pour savoir si sir Charles a jamais aimé ?

La comtesse , qui est arrivée alors , a fait prendre un autre tour à la conversation. C'est une dame d'environ quarante-

cinq ans, qui a beaucoup de noblesse & de bonté dans la physionomie. Après beaucoup de civilités générales sur la réputation qu'elle m'attribue, & sur l'empressement qu'elle avoit eu de vérifier par ses yeux tout ce qu'elle avoit entendu de moi, quelques mots qu'elle m'a dit de madame Selby, & d'une lettre qu'elle en attendoit impatiemment, m'ont fait juger que ma tante ne l'avoit point informée de ma réponse. Un moment après, elle s'est baissée vers milady L.... qui se trouvoit assise près d'elle; & prenant sa main, elle lui a parlé quelques momens à l'oreille. Milady L..., n'a pas fait d'autre réponse que *non, madame*. La comtesse a répliqué qu'elle en étoit ravie. Je ne crains point, a-t-elle ajouté, de m'ouvrir avec confiance à une amie telle que vous.

Ah! ma chère, elle a demandé à milady L.... j'en suis sûre, si le nom de sœur, qu'elle m'avoit entendu donner par miss Grandisson, avoit rapport à quelque vue de son frere; & l'air ouvert & caressant qu'elle a pris ensuite avec madame Reves & moi, me persuade qu'après cette explication, il ne lui est resté aucun doute que son fils ne pût penser à moi, sans obstacle du côté de sir Charles. Loin toute bassesse, ma Lucie! Quelque admiration dont je me

DU CHEV. GRANDISSON. 195
reconnoisse remplie pour quelqu'un que
j'en crois digne, ces excellentes sœurs ne
me verront point *engagée dans une passion
sans espoir.*

La comtesse m'a demandé un moment
d'entretien particulier, sans nous écarter
plus loin qu'une fenêtre voisine, où elle
m'a menée par la main. Elle m'a parlé dans
des termes assez vagues, d'une lettre qu'elle
ne doutoit point que madame Selby ne
m'eût communiquée; & sans attendre ma
réponse, elle s'est étendue, avec une bonté
extrême, sur toutes les qualités qu'elle me
suppose, & dont elle prétendoit apperce-
voir la confirmation dans mon langage &
dans ma figure. J'aurois souhaité de pou-
voir m'expliquer sur le fond de ses vues;
mais s'abandonnant toujours à ses préven-
tions, & prenant quelques détours civils,
dont elle ne me laissoit pas le tems de sortir,
pour l'embarras d'une jeune personne qui
n'ose avouer ce qu'elle desire le plus, elle
m'a ramenée par la main vers la compagnie,
en me répétant qu'elle en avoit assez vu,
& qu'elle se reposoit sur la réponse qu'elle
attendoit de ma tante.

Il est certain que son air de bonté, ses
manieres nobles & ouvertes, & l'expres-
sion vive & naturelle de ses sentimens dans
un entretien si court, m'ont prévenue aussi

d'une forte inclination pour elle. Que je serois heureuse , me suis-je dit à moi-même , de pouvoir obtenir une telle mere , sans devenir la femme de son fils ! & dois-je refuser de le voir , si l'on me demande une entrevue ? sur-tout lorsque milady semble vouloir persuader à la comtesse qu'un autre n'a pas la moindre vue. . . . Au fond , je ne desirer pas que cet autre.... du moins si... je ne fais plus , ma chere Lucie , ce que je voulois ajouter ; mais je vous prie de bien assurer ceux qui s'intéressent à moi , que jamais ils ne me verront engagée dans une passion sans espoir. Non , non. Ils peuvent compter là-dessus.

Mais , que je vous fasse une question , ma Lucie , une question puérile , je le reconnois , à vous qui avez eu le cœur pris , comme vous me l'avez confessé , & qui vous êtes heureusement dégagée. Je me surprends , depuis quelques jours , dans l'usage de certains termes , tels qu'un autre , quelqu'un , il , lui , au lieu de dire ou d'écrire hardiment , comme je faisois toujours , *sir Charles* , ou *le chevalier Grandisson* , qui sont des termes plus mesurés ; quoiqu'assurément je ne manque point de considération pour un homme qui mérite celle de tout le monde. Que veux-je vous faire entendre ? Est-ce un signe ? .. Ah ,

Lucie ! vous m'avez menacée d'avoir l'œil ouvert sur moi , & ne vous ai-je pas dit que je l'ouvrirois aussi moi-même ? J'étois sincere ; vous le croirez sans peine , en voyant que des remarques si légères ne peuvent m'échapper. Mais si vous trouvez qu'elles le soient trop , ne m'exposez pas , ma chere , ne les lisez pas à la chere assemblée ; elles marqueroient de la foiblesse aux yeux des uns ; elles obtiendroient de l'indulgence aux yeux des autres , parce qu'ils y reconnoîtroient le langage de la nature. Je serois coupable , si je vous écrivois séparément ; & je n'ai rien dans le cœur , que je ne sois prête.... j'allois dire , que j'aie honte de publier ; mais je crois en avoir quelquefois un peu de tout ce que je vous écris. Ah ! chere Lucie , ne me dites pas qu'elle est juste.

La conversation est tombée sur sir Charles , que milady D.... ne connoît que de réputation , & dont elle desire passionnément l'amitié ; sans intérêt , a-t-elle dit , puisqu'ellen'a point de fille. Ensuite , s'étant rappelée apparemment quelques mots , par lesquels je m'étois efforcée de lui expliquer mes véritables dispositions , elle m'a dit à l'oreille : j'espere néanmoins , chere mis , que vous n'êtes pas déclarée contre mes desirs. Vous ne me répondez pas. Savez-

vous que les meres n'aiment pas l'incertitude? Vous ne connoissez pas mon impatience. Je lui ai répondu qu'il m'en coûtoit beaucoup, pour m'éloigner d'une proposition qui m'auroit liée plus étroitement avec elle. Eh quoi! ma chere, a-t-elle repris; c'est la qualité de fille qui vous inspire cette réserve? Vous êtes supérieure à ces affectations. Songez que nous traitons entre femmes, & d'une fille à sa mere. Vous êtes au-dessus des vaines formalités.

Elle s'est tournée tout d'un coup vers la compagnie. Rien ne m'est ici suspect, a-t-elle continué. Quelqu'un de vous fait-il que le cœur de miss Byron soit engagé? miss Grandisson, permettez que je m'adresse à vous. Les jeunes personnes ont de l'ouverture entr'elles. Connoissez-vous quelque homme en faveur duquel miss Byron soit prévenue? Sa tante Selby m'écrit quelle ne lui connoît aucune inclination.

Miss Grandisson a répondu que souvent les jeunes personnes ne connoissent rien elles-mêmes à leur propre cœur. Elle s'est tournée vers moi: Parlez, ma sœur Henriette, m'a-t-elle dit, répondez pour vous-même.

N'étoit-ce pas une malice cruelle, chere Lucie? cependant, pourquoi n'ai-je pu répondre sans embarras? Mais l'extrême

DU CHEV. GRANDISSON. 199
bonté de la comtesse.... & je puis dire aussi
l'odieuse méchanceté de cet Hargrave....
en vérité , depuis le cruel traitement que
j'ai reçu de lui , je ne me reconnois plus
moi-même.

Soyez sûre , madame , ai-je dit à la fin ,
que ma tante ne vous a marqué que la vé-
rité. Il y auroit de l'affectation à déclarer
que je reconce au mariage , parce que j'ai
toujours porté du respect à cet état : mais
il m'est survenu quelques chagrins , qui
m'ont donné du dégoût pour toute la race
des hommes.

Pour tous les hommes ? a répondu la
comtesse. Je passe aux ames foibles quan-
tité de choses qui ne conviennent point à la
vôtre. Dans le peu de séjour que j'ai fait à
Londres , il m'est revenu que vous aviez
quelque plainte à faire de sir Hargrave Pol-
luxfen ; car j'ai pris plaisir à m'entretenir de
vous : mais je n'ai vu , dans cette petite
disgrâce , qu'une confirmation de votre mé-
rite. Que penser d'une femme , qui n'est au
goût que d'un seul homme ?

Enfin la comtesse , pressée par les arran-
gemens de son départ , nous a quittées vers
six heures , en me répétant qu'elle s'en fioit
à la réponse de madame Selby , qui lui ren-
droit bon compte de mes sentimens , & que
se proposant de revenir passer le reste de

l'hiver à Londres, elle donneroit tous ses soins à ce qu'elle avoit de plus à cœur au monde.

Miss Grandisson m'a fait un reproche amer du silence que j'avois gardé avec elle, sur les lettres de ma tante. Je me suis retranchée sur les chagrins qui ne m'avoient pas laissé un moment de repos, & parmi lesquels je comptois le nouvel embarras où les propositions de la comtesse m'avoient jetée. On ne m'en a pas fait moins la guerre sur le caprice qui me rendoit insensible à toutes ces offres. Cependant, a repris milady L. . . à présent que miss Byron a vu la comtesse de D. . . & qu'elle commence, a continué malignement miss Grandisson, à oublier les mauvais traitemens de sir Hargrave, elle pourra changer de disposition.

Dites, Lucie, dites, ma chere tante, n'auriez-vous pas souffert ici pour moi? Je vous avoue que j'ai trouvé de la cruauté dans cette malice. Ma tête, ai-je répondu affectueusement, s'est beaucoup ressentie de la violence de sir Hargrave, & de l'appréhension des funestes effets qui pouvoient suivre la généreuse protection que j'ai reçue. J'étois déjà fatiguée par la persécution de quelques honnêtes gens, tels que M. Orme & sir Rolland Neredith, &

par celle de M. Greville & de M. Fenwick, dont je n'ai pas si bonne opinion. Lorsque j'aurois souhaité de trouver un peu de loisir pour respirer, & pour recueillir mes esprits dissipés, je me vois faire de nouvelles propositions, à moi, à mes amis, & par une personne d'un mérite si distingué : vous ne devez pas être étonnées, mesdames, qu'il ne me soit pas facile de vous donner tout d'un coup des raisons de mon refus, quoiqu'il vienne réellement du fond du cœur.

Elles ont vu que leur badinage commençoit à m'affliger. La bonté de leur naturel a fait passer à d'autres sujets ; & lorsqu'elles m'ont quittée, avec leurs caresses ordinaires, elles ont paru emporter beaucoup de satisfaction de leur visite.

En réfléchissant sur tout ce qui m'arrive, il me semble, mes chers amis, qu'il est tems de vous faire voir plus clair dans ma situation, afin que vous puissiez m'aider de vos instructions & de vos conseils ; car je vous proteste que je suis dans une espèce de désert. De grace, chere Lucie, apprenez-moi.... Mais ce ne peut être de l'amour ! ainsi je dois être sans inquiétude. Ce n'est pas non plus de l'envie ; quoiqu'avec le poids de tant d'obligations, je me trouve encore accablée de l'ascendant que les deux aimables sœurs prennent sur moi : oh ! non !

l'envie est une passion basse , qui ne sera jamais logée dans mon cœur. Seroit-ce de l'orgueil ? l'orgueil est un vice , qui produit toujours quelque mortification ; & vous m'avez rendu tous orgueilleuse , ou fiere , du moins de votre amitié ; mais j'ai cru que cet orgueil , ou cette fierté , devoit faire partie de ma reconnoissance.

Je souhaiterois d'être avec vous , ma chere Lucie ! je vous ferois mille questions. Mon cœur agité se reposeroit dans votre sein. Il trouveroit des armes dans vos réponses , contre les excès de sensibilité. Mais , à propos , ne me souviens-je pas de vous avoir entendu dire , dans une certaine occasion , que vous trouviez du soulagement à soupirer ? Cette question est sérieuse , ma chere. Ne m'avez-vous pas dit que les soupirs étoient accompagnés d'une certaine douceur , qu'ils étoient involontaires néanmoins , & que vous étiez prête à vous querreller vous-même , sans savoir pourquoi ? Et je vous prie , ne vous sentiez-vous pas alors une peine dans l'estomac , que vous étiez embarrassée à décrire , disiez-vous ? N'étiez vous pas humble , soumise , demandant comme la pitié de tout le monde , & prête à donner la vôtre ? N'auriez-vous pas lu attentivement les histoires tristes ; sur-tout celles de jeunes femmes qui étoient

engagées dans des peines & des difficultés ? Votre compassion pour autrui , n'étoit-elle pas plus vive ? Votre attention n'étoit-elle pas diminuée pour vous-même ? Mais l'incertitude ne vous sembloit-elle pas le plus rude de tous les tourmens ? Je me souviens, ma chere, que vous viviez sans boire & sans manger ; vous n'en étiez pas moins fraîche. L'amour est peut-être , pour les amans , ce que la manne du ciel étoit pour les Israélites : mais on peut s'en plaindre comme eux , & murmurer d'en avoir trop. Votre sommeil, je m'en souviens aussi, étoit interrompu. Vous étiez troublée par vos songes. C'étoient des montagnes, des précipices où vous rouliez continuellement ; des tempêtes ou des inondations qui vous emportoient ; des eaux profondes où vous vous abymiez ; des flammes, des volcurs & d'autres imaginations.

Qu'on se rappelle volontiers tout ce qu'on n'a pas clairement conçu dans l'examen d'autrui , quelque intérêt qu'on y ait pu prendre , lorsqu'on appréhende de se trouver dans le même cas ! Je fais néanmoins que tout ce que je dis ici , & que vous ne vous souviendrez pas d'avoir éprouvé , peut venir du danger, de la terreur où m'ont jeté les violences de sir Hargrave Pollexfen. Combien de fois tout

ce qu'il m'a fait souffrir ne s'est-il pas représenté dans mes songes ! Tantôt je crois implorer sa compassion , & ne recevoir de lui que des reproches & des menaces. Tantôt il me semble que j'ai la bouche fermée de son mouchoir. Son horrible ministre , si c'en étoit un , lit quelquefois la formule , & je réclame contre la validité d'un tel mariage. D'autres fois , je crois m'être échappée , il me poursuit ; je crois l'entendre sur mes traces ; & je m'éveille , en faisant d'inutiles efforts pour crier au secours. Mais lorsque mon imagination me sert plus heureusement , je vois paroître mon libérateur. C'est quelquefois un puissant dieu , car mes songes me rendent une parfaite romaniere ; & moi , je suis une demoiselle dans l'infortune. Le blanc palefroi se présente aussitôt ; & la carrière s'ouvrant au merveilleux , je vois tuer des lions & des tigres , pour fendre des géans , & mettre des armées en déroute par la puissance du seul bras de mon héros.

Toutes ces rêveries ne vous convainquent-elles pas que mon inquiétude ne peut être attribuée qu'à ce que j'ai souffert de la barbarie de sir Hargrave ? Il me semble que le seul parti que j'aie à prendre , est d'aller demander les avis de ma tante , de quitter Londres , ma chere ; & je serai plus capable

alors de découvrir si, comme tous mes amis le soupçonnent, & comme je dois avouer que je commence moi-même à le craindre, une passion plus forte que la reconnoissance ne s'est pas emparée de mon cœur. Je suis sûre d'une chose, c'est que mes facultés intellectuelles sont affoiblies. Miss Grandisson m'a dit qu'à Colnebroke mes agitations d'esprit avoient été jusqu'au délire, & que le médecin qu'on fit appeller, avoit tremblé pour ma tête. Si je me laissois *engager dans une passion sans espoir*, il ne faudroit pas d'autre preuve que ma raison a souffert.

Adieu, chere Lucie. Quelle lettre je viens d'écrire ! Les dernières lignes suffiront seules pour faire connoître que j'ai le cœur & la tête affoiblis.





L E T T R E X X X I V .

Miss BYRON à miss SELBY.

Samedi 4 Mars.

SIR Hargrave Pollexfen est venu voir ce matin M. Reves ; on lui a déclaré du moins que cette visite étoit pour lui ; mais étant malheureusement en bas , je n'ai pu me dispenser , sans impolitesse , d'entendre ce qu'il avoit à dire.

Il a proposé d'aller au château de Selby , pour implorer le pardon de toute ma famille ; mais les objections de M. Reves lui ont fait perdre cette pensée. Il n'a cherché , s'il faut l'en croire , à me voir chez milady Williams , que dans la vue de s'attacher régulièrement à me rendre ses soins , sur le portrait qu'on lui avoit fait de moi ; & ce n'étoit pas la première fois qu'il en eût désiré l'occasion. Il s'étoit déterminé un jour à rendre une visite formelle à mon oncle Selby en Northampton-Shire , & son équipage étoit prêt , lorsqu'il avoit appris que mon oncle étoit venu à Londres avec M. & Madame Reves. Là-dessus , il s'étoit rendu à Petersboroug , dans l'intention de faire l'ouverture de ses sentimens à M.

Deane , pour lequel on l'avoit informé de notre confiance ; mais l'ayant trouvé parti pour Cambridge , il avoit pris la résolution d'éprouver sa fortune avec moi , & de venir à Londres avec d'autant plus de confiance , qu'on l'avoit assuré que ma famille se reposoit de mon choix sur moi-même , & qu'il se voyoit en état de me faire des offres dont celles d'aucun de ses concurrens ne pouvoient approcher ; ainsi , que ses vues n'étoient pas précipitées , & ne venoient pas de la seule impression que j'avois faite sur lui chez milady Williams , quoiqu'il avouât que ses sentimens s'étoient assez échauffés tout d'un coup pour lui en faire hâter la déclaration.

Il regardoit , m'a-t-il dit , comme le plus grand de tous ses malheurs , de m'avoir causé de si violens déplaisirs ; il a répété toutes les raisons prises de son amour , de ses souffrances & de son repentir , & surtout de l'effort qu'il a fait sur lui-même pour oublier des injures beaucoup plus sanglantes , & qui n'étoient que trop visibles. J'ai répondu que j'avois souffert plus que lui , quoique les marques en fussent moins apparentes ; que je n'avois pas laissé de lui pardonner en faveur de l'accommodement qui avoit succédé entre mon protecteur & lui , (protecteur ? a-t-il interrom-

pu en se mordant les levres) ; mais qu'il avoit connu mes sentimens avant sa barbare entreprise ; & je l'ai prié de renoncer pour jamais à moi. Il devoit m'excuser , ai-je ajouté , si je lui déclarois que j'étois résolue de ne le revoir jamais.

Cette conversation a duré plus long-tems. M. & madame Reves gardoient un profond silence. Enfin il m'a pressé de lui garantir du moins que M. Greville ni M. Fenwick ne l'emporteroient pas sur lui ; & pour me faire envisager apparemment d'autres difficultés dans l'avenir , il m'a protesté que sa téméraire démarche étoit venue principalement de la crainte qu'il avoit eue de se voir supplanté par M. Greville. Je lui ai dit que rien ne m'obligeoit à des promesses de cette nature , mais que M. Reves l'ayant assuré , pour se délivrer de ses instances , qu'il croyoit cette crainte sans fondement , je ne pensois point à le contredire.

Avant qu'il m'ait été possible de congédier cet homme importun , on est venu l'avertir que M. Bagenhall & M. Jordan le demandoient. Il n'a pas fait difficulté de nous avouer qu'ils étoient amenés par l'espérance de me voir , ni de me demander en grace un quart-d'heure pour eux & pour lui. J'étois déterminée à me retirer ; mais

avec la même hardiesse , il a donné ordre au laquais de les introduire , & M. Reves ne s'y étant point opposé , ils sont entrés presqu'aussitôt.

Ces deux étrangers se sont présentés fort civilement , & toute leur conduite s'est soutenue avec la même décence. Comme ils venoient dans la résolution de m'appplaudir , il n'ont pas voulu que leur attente fût trompée ; mais on ne peut rien ajouter à l'éloge qu'ils ont fait tous deux de sir Charles Grandisson , & je ne dissimule point que le sujet m'a rendu leur compagnie plus supportable. Il me semble qu'une profusion de louanges doit embarrasser l'ame la plus vaine ; mais c'est un des plus doux plaisirs du monde d'entendre louer publiquement , dans leur absence , ceux pour lesquels on est prévenu d'une forte estime , sur-tout lorsqu'on leur a des obligations dont on peut faire l'aveu sans honte. Ce qui m'a plu beaucoup dans M. Bagenhall , c'est de lui avoir entendu dire , du ton le plus sérieux , que la conduite de sir Charles , qu'il a nommée plus d'une fois noble & divine , avoit fait tant d'impression , non-seulement sur lui , mais sur M. Merceda , qu'ils étoient résolus tous deux de changer de vie , quoiqu'ils aient été fort éloignés , a-t-il ajouté ,

d'être les plus méchans hommes du monde.

Ces quatre amis doivent dîner aujourd'hui chez sir Charles ; mais sir Hargrave n'en marque pas autant de joie que les autres , & doutoit même encore s'il pourroit prendre assez sur lui pour s'y trouver. M. Jordan se fait honneur d'avoir ménagé l'invitation sur une légère ouverture de sir Charles , & déclare qu'il ne veut perdre aucune occasion pour se lier plus étroitement avec un homme qu'il fait profession d'admirer.

En prenant congé de nous , sir Hargrave a marqué tant d'abattement , & j'ai cru voir en effet , qu'il est si mortifié du changement d'une figure dont il paroissioit s'applaudir avec tant de complaisance , que j'en aurois eu quelque pitié , si je n'avois combattu ce sentiment. Pendant plus d'une heure , ma chère , qu'il a passée avec nous il ne s'est pas regardé une seule fois dans les glaces. Il parle de se retirer dans une de ses terres , ou d'aller passer quelques années dans les pays étrangers , s'il est condamné , dit-il , à perdre toutes ses espérances. Des espérances ! le misérable ! Mais lorsque j'y pense , je ne sais si la mortification n'est pas ce qui pouvoit lui arriver de plus heureux ; elle ne demande que d'être accom-

pagnée d'un peu de patience. Il est à présent fort laid , mais son bien en fera toujours un homme d'importance. Il pensera mieux des autres , & plus modestement de lui-même.....

Lorsque j'allois examiner , d'un air pensif , si j'étois bien exempt de la vanité que je reprochois aux autres , j'ai reçu la visite de milady L..... qui ne doit pas servir à me donner une mauvaise opinion de moi-même. Elle est montée droit à mon cabinet. Madame Reves s'étant hâtée de la suivre : je viens vous demander à dîner , nous a-t-elle dit ; sir Hargrave-Pollexfen & quelques-uns de ses pareils dînent aujourd'hui chez mon frère. Je me suis échappée , avec le consentement de milord , & j'ai laissé à Charlotte le soin de faire les honneurs. Je ne puis supporter le misérable qui a formé une lâche entreprise contre vous, & qui en vouloit à la vie de mon frère.

Nous nous sommes entretenues longtemps sur le duel , qui n'a point eu de plus fâcheuses suites. A la vue de mes papiers , qui étoient encore devant moi , elle a voulu voir ce que je venois d'écrire. C'étoit une faveur , m'a-t-elle dit , que j'accordois quelquefois à sa sœur. Je lui ai lu la première partie de ma lettre. La confiance de sir Hargrave l'a mise hors d'elle-même. Elle

s'étonne qu'il ose prononcer le terme d'espérance. Elle a loué toutes mes réponses. Cependant, elle a dit à M. Reves qu'il auroit dû lui refuser l'entrée de sa maison, sur-tout lorsque j'avois tant de répugnance à le voir. Je vous avoue que je pense comme elle ; mais M. & madame Reves portent quelquefois la bonté trop loin.

Après le dîner, nous avons été fort agréablement surpris de voir arriver seul milord L..... qui s'étoit dérobé aussi en sortant de table, & qui venoit prendre le thé avec nous. Il nous a dit que tout s'étoit passé fort civilement dans cette étrange partie, & qu'il étoit persuadé que la conduite noble de son frere, feroit une forte impression sur ses convives. Sir Charles doit partir lundi prochain pour Cantorbery ; pour Cantorbery, ma chere ! & milord a proposé à sa femme d'aller passer quelque jours à Colnebroke, pour attendre qu'une nouvelle maison qu'il prend à Londres, soit en état de les recevoir. Il espéroit, a-t-il ajouté, qu'elle engageroit aisément miss Grandisson à les accompagner ; & si les deux sœurs pouvoient obtenir que miss Byron fût aussi du voyage, il ne voyoit rien à desirer de plus heureux. Il se flattoit même que sir Charles, à son retour, viendroit passer un jour ou deux avec nous..... Milady a si peu

douté de mes dispositions , qu'elle s'est tournée aussitôt vers M. & madame Reves , pour leur demander si cet arrangement ne leur déplaisoit pas. Je les ai consultés aussi par un regard. Ils ont donné tous deux leur consentement avec un sourire.

Ce Cantorbery occupe toutes mes idées. On y est revenu assez naturellement. Madame Reves a paru surprise que sir Charles fasse un secret des motifs qui le conduisent si souvent dans cette ville. Sans les connoître , à répondu milord L..... je juge qu'il y entre moins de plaisir que de peine. Miss Charlotte accuse son frere de réserve ; mais je n'ai jamais trouvé qu'il mérite ce reproche. Elle est curieuse , il se fait un amusement de sa curiosité. Cependant elle a ses secrets elle-même , ou je me trompe beaucoup. Non , non , vous ne vous trompez pas , a répliqué milady , Charlotte a ses secrets ; & peut-être vous les confierait-on lorsque nous serons tous ensemble à Colnebroke.

J'ai cru pouvoir demander à milady si les soins que milord G..... paroît rendre à miss Grandisson étoient approuvés de sir Charles ; elle m'a répondu qu'il souhaitoit de voir Charlotte mariée , & qu'il étoit fort ami de l'état conjugal , sur-tout pour

notre sexe. Madame Reves n'a pas manqué l'occasion. Je m'étonne, a-t-elle dit, que sir Charles ne pense pas lui-même au mariage. Milady a répondu que c'étoit une corde que sa famille avoit touchée souvent, mais jusqu'aujourd'hui sans succès; qu'il y avoit néanmoins une dame..... elle s'est arrêtée. Si malheureusement les yeux étoient tombés sur moi, j'étois perdue.

Dites-moi donc, chere Lucie, car vous avez passé par l'épreuve: avez-vous jamais senti dans vous-même une sorte d'impatience qui approche de la pétulance, & dans votre cœur une disposition à quereller, si vous n'aviez appréhendé de vous exposer trop, ou du moins à congédier brusquement tous ceux qui venoient vous interrompre, quoique vous n'eussiez rien d'important, qui pût occuper vos pensées ou vos doigts? Dans ces derniers tems, ma chere, je me suis vue fort souvent troublée par cette bizarre sensation. Mais, en vérité, mon tempérament est tout-à-fait changé. Je crains de devenir chagrine, sombre & perverse. O le méchant sir Hargrave!

Revenons à la charmante ouverture de milady. Une dame, a continué madame Reves, que sir Charles aime apparemment. Non, a repris milady L..... une dame qui

aime sir Charles , mais , par ménagement pour elle , je n'ajouterai point..... Cependant , s'il est pardonnable à quelque femme d'aimer sans aucune certitude d'être aimée , c'est à celle qui prendroit de l'amour pour mon frere.

Et sir Charles , n'ai-je pu m'empêcher d'interrompre , est-il incapable de retour ? Madame Reves m'a dit le soir qu'elle avoit vu trembler mes levres ; je ne m'en suis point apperçue , & je n'ai senti aucun tremblement de cœur. Cependant il me semble que les levres ne sauroient trembler , sans que le cœur soit affecté.

Milady E..... s'est fort étendue sur les grandes occupations de son frere , qui lui laissent peu de tems à donner au plaisir ; & quoiqu'à juger par le fond d'un caractère si noble & si bienfaisant , elle le croie capable des passions les plus tendres , elle attribue son indifférence apparente à la multitude de ses affaires , autant qu'à la difficulté de trouver une femme dont les perfections répondent à celle de ses idées. On est retombé delà sur son éloge. Je ne conçois pas , ma chere , dans quelle vue chacun prend plaisir à louer devant moi sir Charles grandisson. Sortirai-je de Londres pour éviter d'entendre ses louanges ? Oui , me direz-vous. Mais ou dois-je aller ? Ce

n'est pas au château de Selby. Autant vaut donc que j'aille à Colnebroke ; j'y apprendrai peut-être les raisons d'un applaudissement si général ; car jusqu'à présent je ne fais rien de son histoire , en comparaison des détails qu'on me promet.

Cependant j'espère qu'on ne me blâmera point d'avoir consenti si facilement au voyage de Colnebroke. C'est à la vérité , mon inclination qui m'a rendu si complaisante , & je commence à me défier de moi-même , lorsqu'elle a la force de m'entraîner : mais pourquoi donner une si mauvaise idée de moi ? Je me connois le cœur bon , & sur ce point je ne me crois inférieure à personne. Il me semble que je n'ai rien de bas dans l'ame ; non , je ne me sens naturellement aucune bassesse. Puisse le ciel me préserver de tout défaut qui n'est pas naturel à mon cœur , & qui , m'avilissant aux yeux de mes chers amis , me rendroit indigne de leur affection !

J'apprends ce soir , par un billet de miss Grandisson , qu'elle consent à partir pour Colnebroke , à condition que je sois du voyage. Miss Emilie Jervin en doit être aussi. Le docteur Barlet est retenu par ses affaires. Sir Charles & M. Grandisson partent ensemble pour Cantorbery ; & les deux aimables sœurs en sont fort surprises :

DU CHEV. GRANDISSON. 217
ses : elles se demandent plus que jamais ,
pourquoi tant de réserve & de secret pour
elles.



L E T T R E X X X V .

Miss SELBY à miss BYRON.

Au château de Selby , 4 Mars.

VOTRE situation , ma très - chere
niece , ne cesse pas de nous affliger. Un
combat si visible entre votre franchise na-
turelle & l'aveu d'une passion naissante.....
O ma chere ! gardez-vous de toute réserve
affectée ; elle conviendrait mal à une jeune
personne qui n'a jamais connu l'affectation
& le déguisement.

Vous nous jetez dans un embarras ex-
trême à l'égard de milady D.... elle doit
être ici samedi prochain. Je ne lui ai point
écrit , quoique vous ayiez paru le désirer ,
parce qu'en vérité nous jugeons tous que
ses offres méritent plus de considération ,
& parce que nous appréhendons que votre
bonheur & le nôtre ne soient bien plus
douteux d'un autre côté. Il est impossible ,
ma chere , de s'imaginer qu'un homme tel
que sir Charles Grandisson , n'ait pas vu ,
avant de vous connoître , une seule femme

Tome II,

K

qu'il puisse aimer , ou pour laquelle il ait pu prendre de l'attachement , par reconnaissance du moins pour l'amour qu'elle a pour lui. Sa sœur ne vous a-t-elle pas dit que s'il se marioit , il feroit un grand nombre de malheureuses ? C'est peut-être cette raison qui l'empêche de penser au mariage.

Vous voyez avec quelle aimable franchise la comtesse de D.... s'est ouverte à nous. Vous voyez que la vôtre est un mérite particulier pour elle. Je lui avois dit que votre cœur étoit libre. Mais en refusant ses offres , vous donnez lieu à une femme si sage d'en juger autrement , ou de vous croire moins supérieure aux affectations qu'elle ne se l'imagine ; & quoique nous n'ayions pas lu sans peine , dans votre lettre du... combien miss Grandisson vous a poussée , nous ne doutons pas que milady D.... n'ait fait les mêmes observations , & n'en ait tiré les mêmes conséquences. Que voulez-vous que je fasse moi-même , lorsque le refus de ses propositions , sans avoir connu , sans avoir vu même son fils , est une si forte preuve que vous avez le cœur engagé ? L'équivoque , & tout ce qui blesse la vérité , n'est pas digne , ma chère fille , de votre caractère ni du mien.

Milady L.... a fait entendre , dites-vous , à la comtesse , que sir Charles ne met point

d'obstacles aux vues de son fils. Je ne vois donc aucune sorte d'espérance pour vous de ce côté-là. On juge, sans doute, que votre fortune n'est point assez considérable. Sir Charles est libéral. Son cœur n'étant point déterminé par l'amour, ne doutez pas que sa prudence ne lui fasse considérer la fortune. C'est du moins ce que nous devons supposer de notre côté ; & nous serions obligés de commencer par des calculs, s'il étoit question de traiter avec lui.

Votre grand'maman veut vous écrire de sa propre main ; je m'en rapporte entièrement à elle. Nous connoissons tous sa prudence, & la tendresse dont elle est remplie pour vous. Votre oncle promet de ne plus prendre le ton badin qui vous chagrine. Nous sommes toujours résolus de ne pas gêner vos inclinations ; & cette raison nous fait craindre de vous donner notre conseil sur les nouvelles offres. Mais votre grand-maman est ravie que je n'aie pas fait, comme vous l'auriez souhaité, un refus décisif à la comtesse.

Votre oncle a pris des informations sur l'état des affaires de sir Charles. Tout ce qu'il a découvert répond si parfaitement à nos idées, que je l'ai prié d'abandonner cette recherche, à moins qu'il n'y eût un

peu plus d'apparence que vous y fussiez intéressée. Mais vous, ma chère, continuez de nous apprendre tout ce qui peut augmenter notre estime & notre vénération pour cet excellent homme. La supériorité d'ame qui lui a fait refuser un duel, & cette glorieuse conduite, qui n'a pu laisser aucun doute de son courage, sont des exemples de sagesse & d'honneur qui l'élevont au-dessus de la portée humaine. Nous sommes tous pénétrés pour lui d'un mélange d'admiration & de respect; & nous le félicitons, lui & ses sœurs, de l'heureuse conclusion d'une affaire à laquelle personne n'a dû prendre tant d'intérêt que nous.

Vous ne tarderez point à me faire savoir ce que vous pensez réellement des nouvelles propositions. Ne vous déterminez point légèrement. Ne précipitez rien. Je crains de vous avoir trop peu ménagée dans ma dernière lettre. Votre oncle prétend qu'il ne reconnoît pas toujours votre franchise ordinaire, dans l'aveu d'une passion dont l'objet nous paroît digne de vous, & je le vois quelquefois triompher de l'idée où il est, qu'il découvre enfin dans sa chère niece quelque petit degré d'affectation. Nous remarquons tous fort bien, dans plusieurs endroits de vos lettres, ce combat dont j'ai parlé, entre la modestie & l'ou-

verture de cœur ; & nous attribuons une partie de votre réserve à la crainte que vous avez de son badinage. Mais après avoir déclaré qu'une heure de conversation par semaine avec sir Charles & ses sœurs (des sœurs ne sont pas inutiles dans un commencement d'amour), vous paroîtroit préférable à bien des avantages pour lesquels vous n'avez pas toujours eu le même dégoût ; après nous avoir écrit , ma chere , que tout humiliant qu'est le terme de pitié , vous préféreriez la sienne à l'amour de tout autre homme , en vérité , je ne vois point d'où peut venir tant d'embarras à vous expliquer. Pardon , chere niece.

Je viens de lire la lettre qui accompagne celle-ci. Si j'avois prévu qu'elle dût être si longue , je me serois moins étendue dans la mienne. Ce que ma mere vous écrit est digne d'elle ; nous y souscrivons tous. Cependant nous attendons votre réponse pour nous déterminer sur celle que je dois faire à la comtesse. Si vous aimez , n'ayez pas honte de nous en faire l'aveu : l'homme est sir Charles Grandisson.

Recevez les bénédictions de toute la famille, & particulièrement, mon cher amour, celle de votre affectionnée,

MARIANNE SELBY.

K iij



LETTRE XXVI.

Madame SHERLEY à miss BYRON.

5 Mars.

N'AYEZ, ma très-chère vie, ni peine ni honte à nous ouvrir entièrement votre cœur. Vous connoissiez notre tendresse pour vous. Ce n'est pas une disgrâce pour une jeune personne d'aimer un homme vertueux. L'amour est une passion naturelle. Vous avez montré par des témoignages distingués, que l'imprudence & la légèreté ne sont pas des défauts de votre caractère. M. Gréville, avec toute sa gaieté, M. Fenwick, avec toutes ses flatteries, M. Orme, que je considère beaucoup plus, avec son respect & ses soumissions, ni le suppliant Foulcr, ni le terrible & le menaçant Pollexfen, n'ont pu faire découvrir en vous une ombre de foiblesse ou de vanité. Avec quel bonheur ne vous êtes-vous pas tirée de tous les dangers où la passion d'être admirée engage souvent les âmes d'un ordre inférieur ? Avec quelle politesse & quelle dignité ne vous êtes-vous pas acquis des droits sur l'estime & sur la

vénération même de ceux dont vous avez refusé les offres ? Et quels ont été vos motifs pour refuser ? Ce n'est pas l'orgueil ; c'est l'excellence de vos principes, c'est que vous n'avez pas cru devoir écouter ceux pour lesquels vous n'avez pas senti que vous puissiez jamais prendre l'affection qu'une honnête femme doit indispensablement à son mari. Ensuite, lorsque vous avez rencontré l'homme qui méritoit votre amour, qui vous a puissamment défendue contre un odieux & lâche attentat, qui se trouve le meilleur des freres, des amis, des maîtres ; le plus brave & le plus vertueux des hommes, est-il surprenant qu'un cœur, jusqu'à présent invincible, laisse voir de la sensibilité, & reconnoisse un cœur qui lui ressemble ? Quelle raison auriez-vous d'en rougir ? Et pourquoi ma chere Henriette feroit-elle tomber le rideau entr'elle & des amis dont les goûts s'accordent avec les siens ? Vous voyez, ma chere fille, que l'incertitude où nous sommes, ne nous empêche point de parler avec admiration d'un homme à qui tout le monde rend même justice. Nous sommes au-dessus des petits détours, & vous n'avez pas besoin d'être menée par une si misérable politique. Votre éducation, ma chere, ne vous a pas formée à l'artifice. Les déguisemens n'ont

jamais été si mal à personne qu'à vous. Un enfant, en amour, vous devineroit dans la plupart de vos dernières lettres. Mais, soit que votre inclination soit heureuse, ou qu'elle manque de succès, que votre gloire soit de l'avoir placée dans un objet auquel il ne manque rien du côté des sentimens, des mœurs & de la naissance, & pour lequel tous vos amis ont la même passion que vous; seulement, mon tendre amour, chère Henriette, charme de ma vie, & consolation de mes mauvais jours, efforcez-vous, pour l'amour de moi, de toute votre famille, de prendre tant d'empire sur votre cœur; que si le succès ne répond point à vos desirs & aux nôtres, votre santé n'en souffre point; une santé qui nous est si précieuse! & que vous ne tombiez point au rang de ces malheureuses filles qui se laissent emporter par la violence d'une aveugle passion. Plus l'objet a de force pour enflammer vos desirs, plus la victoire est glorieuse, si vous en avez quelqu'une à remporter. Cependant, ma chère fille, achevez de nous ouvrir votre cœur, pour nous mettre en état de vous aider de nos conseils, & ne redoutez point le badinage de votre oncle; il s'en fait un amusement qui sert quelquefois aussi à nous réjouir; mais comptez que ses raisonnemens ne font

aucune impression sur nous. Vous n'ignorez pas que son cœur honnête est uni comme les nôtres avec celui de notre chere fille ; il ne résisteroit pas plus que nous à sa douleur , s'il arrivoit quelque disgrâce à sa niece.

Votre tante m'a fait voir à ce moment la lettre qu'elle vous écrit. Elle y répète quelques-unes de vos expressions , qui lui paroissent très-fortes. Pour moi je trouve qu'elles vous font beaucoup d'honneur , parce qu'elles me prouvent que votre amour tombe moins sur les dehors que sur les qualités de l'ame. J'étois persuadée que si vous aimiez jamais , votre passion seroit de l'ordre le plus pur. N'étant pas fondée sur les sens , ne souffrez donc pas qu'elle triomphe de votre raison , & que l'impossibilité d'obtenir l'homme que vous aimez , ne vous fasse pas renoncer à tous les autres hommes. Ne vous ai-je point enseigné que le mariage est un devoir , lorsqu'on y entre avec prudence ? Quelle opinion faut-il prendre , dans l'un ou l'autre sexe , de ceux qui ont de l'aversion pour cet état parce qu'il a ses peines , ses fatigues & ses inconvéniens ? mettez sir Charles à l'épreuve par cette regle. Si ce sont ces motifs qui le dégoûtent du mariage , regardez - les comme une des grandes imperfections de

son caractère. Ne craignez pas de le mettre à l'épreuve. Il n'y a point d'homme absolument parfait.

Mais sir Charles peut avoir des engagements qu'il lui est impossible de rompre. Si telle est sa situation, je me flatte que ma fille ne s'abandonnera point à des sentimens pour lesquels elle ne peut attendre de retour. Vous espérez, disiez-vous agréablement dans une de vos lettres, que votre ruine ne viendra point d'un homme vertueux. Après le bonheur que vous avez eu d'échapper à sir Hargrave, je ne crains rien pour vous d'un méchant homme. Mais si votre perte venoit d'un homme de bien, ce seroit votre faute, ma chère, puisque ni lui ni ses sœurs ne vous donnent aucun encouragement. Je sais combien toutes ces suppositions peuvent blesser votre délicatesse, mais alors vous devez être doublement en garde contre vous-même; car la réalité seroit bien plus terrible que les suppositions. Quand il n'y aurait qu'un homme au monde dont vous puissiez craindre votre ruine, ne seriez-vous pas en garde contre lui?

Je meurs d'impatience de revoir ma chère Henriette entre mes bras. Mais voici le conseil que je crois convenable à sa situation,

Ne perdez , ma chere , aucune occasion de cultiver l'amitié des deux charmantes sœurs ; quoique , pour le dire en passant , si Miss Grandisson devine l'état de votre cœur , je ne trouve point que ses railleries s'accordent avec le reste de son aimable caractère. Ne leur refusez jamais votre compagnie lorsqu'elles vous la demandent. Miss Grandisson vous a promis l'histoire de leur famille. Faites-la ressouvenir de sa promesse ; vous obtiendrez des lumieres qui pourront servir à guider vos pas. Vous saurez particulièrement si les sœurs épousent l'intérêt de quelque autre femme, quoique la réserve qu'elles reprochent à sir Charles leur fasse peut-être ignorer les secrets de son cœur. Mais si leur faveur n'est déclarée pour personne , pourquoi ne pourroit-elle pas tomber sur vous ? A l'égard de la fortune , si l'on pouvoit découvrir quelles sont leurs prétentions , nous ferions nos efforts pour ne pas demeurer en arriere.

Mais comme j'approuve le parti auquel votre tante s'est arrêtée , de suspendre la réponse qu'elle doit à la comtesse de D..... quelle conduite tiendrons-nous dans cette affaire ? Voici là-dessus mes idées. Cette dame part du principe que vos affections

ne sont point engagées : votre tante l'en a formellement assurée. Vous lui avez parlé du moins dans des termes qui ont dû lui faire naître quelque doute. Elle nous a fait annoncer sa visite pour samedi prochain. Il faut s'attendre qu'elle demandera des explications, & nous les devons à sa franchise, autant qu'à notre propre caractère, que nous sommes obligées de soutenir avec honneur. Je voudrois l'informer nettement de l'entreprise de sir Hargrave Pollexfen, dont il me semble que vous lui avez déjà dit quelque chose, & de la généreuse protection que vous avez reçue de sir Charles : la vérité n'attire jamais de reproche. Votre tante avouera que vous lui avez écrit, & que vous vous refusez, avec la plus respectueuse reconnoissance, à l'honneur qui vous est proposé ; ce qu'elle ne peut expliquer qu'en supposant, & se persuadant même que, par des motifs de reconnoissance, vous préférez sir Charles à tout autre homme, mais que vous ignorez ses engagemens ; que vous n'avez aucune raison de lui croire d'autres sentimens pour vous, que ceux de la politesse dont les hommes se font honneur pour notre sexe, & que les dames Grandisson, en vous traitant de sœur, n'entendent par ce nom

que la sœur de leur frere , comme la leur.

On fera ce récit à la comtesse , sous les plus étroites loix du secret. Alors elle connoîtra le fond de la vérité. Elle en portera le jugement qu'elle doit pour elle-même. Vous ne paroîtrez coupable à ses yeux d'aucune affectation. Nous soutiendrons tous notre caractère. Si milady L... & miss Grandisson , comme vous le supposez , ont déclaré à la comtesse , que les vues de leur frere ne paroissent pas tournées sur vous , il se trouvera qu'elles ont dit la vérité ; & vous savez , ma chere , que nous devons rendre justice à la bonne foi d'autrui , comme à la nôtre. Elle verra que votre considération pour sir Charles , si ce sentiment lui paroît un obstacle à son projet , vient d'une louable reconnoissance pour la protection qu'il a donnée généreusement à une jeune fille , dont le cœur étoit absolument libre avant cet événement.

Je ne fais si je m'explique avec assez de clarté. Je ne suis plus ce que j'étois ; mais je remercie le ciel d'être encore ce que je suis ; je ne me serois pas crue capable de faire une si longue lettre en si peu de tems. Aussi , ma chere Henriette en est le sujet , & son bonheur a toujours fait mon unique soin , depuis que j'ai perdu le compagnon de ma

jeunesse, le cher mari qui partageoit avec moi ce soin & tous les autres, qui avoit pour vous la même tendresse que moi, & qui vous donneroit aujourd'hui les mêmes conseils. Qu'auroit pensé M. Sherley ? Comment se seroit-il conduit dans cette occasion ? Ce sont les questions que je me fais toujours avant que de donner mon opinion sur une affaire importante, particulièrement lorsqu'il est question de vous.

Je veux louer ici un de vos sentimens que j'ai trouvé digne de la pupille de votre grand-pere. « Je n'aurois que du mépris » pour moi-même, dites-vous dans une de » vos lettres, si j'étois capable de tenir un » homme en suspens, tandis que je balan- » cerois en faveur d'un autre. »

Charmante fille ! tenez-vous ferme à vos principes, quelque sort que le ciel vous destine. Considérez ce monde dans le point de vue sous lequel on vous l'a tant de fois présenté. J'ai vécu long-tems ; cependant, lorsque je regarde en arriere jusqu'au tems de ma jeunesse, où les espérances & les craintes qui vous agitent aujourd'hui ne m'étoient point étrangères, que l'espace me semble court ! Si je souhaite que ma carrière soit alongée, c'est pour voir les délices

de mon cœur , ma chere orpheline , heureuse sous la protection d'un honnête homme. Oh ! plutôt au ciel que ce fût sous celle... Mais est-ce à nous , ma chere , d'imposer des loix à la Providence ? Savons-nous quelles sont ses vues sur sir Charles Grandisson ? Oui , le bonheur de mille autres y est peut-être attaché : comparé à nous , c'est le public en comparaison d'un particulier.

Ne croyez pas néanmoins , mon cher amour , que j'aie vécu trop long-tems pour être sensible à ce qui vous touche. Je suis capable encore de partager vos peines & vos plaisirs. Vos dernieres fatigues , délicate & tendre comme vous êtes , m'ont coûté des douleurs bien vives , & mes yeux ne cessent pas de rendre témoignage à la sensibilité de mon cœur , lorsque je me fais relire quelquefois ces cruelles scenes , ou que je les rappelle à ma mémoire. Mais mon intention est de vous fortifier contre des impressions trop vives , lorsqu'il sera connu cet événement qui est aujourd'hui caché dans le sein de la Providence , dût-il être contraire à nos desirs , comme les apparences semblent l'annoncer.

Vous avez sur les bras deux lettres qui demandent une réponse ; mais comme le

tems est court jusqu'à samedi , si vous écrivez à votre tante , ce sera nous écrire à toutes deux. Que le ciel préserve , dis-je , & comble de bénédictions ma chere orpheline ! c'est la priere continuelle de son affectionnée grand'mere ,

HENRIETTE SHERLEY.

LETTRE XXVII.

Miss BYRON à miss LUCIE SELBY.

Colnebroke , mardi 7 Mars.

MISS Grandisson s'est apperçue de ma confusion , de mon trouble ; je ne fais quel nom lui donner. Quelles accusations ! ma chere tante. *Des combats visibles* ! Sont-ils donc si visibles ? madame. *Une passion naissante..... qui croît visiblement.* Permettez que je le remarque madame ; elle n'a donc point toute sa force ; & pendant qu'elle croît encore , ne peut-elle pas être surmontée ? Mais suis-je coupable d'affectation , de réserve ? Si je le suis , j'ai de grandes obligations à la pitié de mon oncle.

Et vous croyez , madame , qu'il est impossible qu'avant que de m'avoir connue , sir Charles n'eût pas vu de femmes qu'il pût aimer ? Je veux le croire aussi ; mais est-il digne de votre bonté , de tourner si fortement contre moi le terme de reconnoissance ?

Je vois , je sens tout ce qu'il y a d'aimable dans la franchise de miladi D & j'admire cette qualité , avec mille autres que je lui ai reconnues ; mais quelle conduite devez-vous tenir ? quelle doit être la mienne ? C'est à quoi je suis obligée de répondre , excitée , comme je le suis , par ma grand'maman & par vous , madame , à m'expliquer encore plus nettement ; quoiqu'à votre avis mes explications soient déjà fort nettes , & qu'elles le soient même au mien , lorsque je jette les yeux sur le sentiment libre que ma grand'maman a pris soin de séparer du reste de sa lettre. Elle me le pardonne néanmoins ; elle lui donne même des louanges , à ce sentiment. Elle m'encourage à parler. Ce n'est pas , dit-elle , une disgrâce pour une jeune personne , d'aimer un homme vertueux. Elle ajoute que l'amour est une passion naturelle ; mais elle m'exhorte à ne pas souffrir qu'il triomphe de ma raison ; en un mot , à ne pas aimer

sans être sûre du retour. Ainsi donc je puis aimer comme je veux, quand je veux & même qui je veux ; car s'il ne pense point à moi, on m'exhorte à ne pas prendre de résolution contre un autre mariage ; avec milord D... par exemple, s'il a la bonté de me recevoir.

Fort bien ; mais après avoir pleinement examiné mon cœur, qu'ai-je trouvé ? Je dois répondre, lorsqu'on me presse de *lever le rideau*, & d'éloigner les *déguisemens* au travers desquels *un enfant, en amour, me devineroit*. M'ouvrirai-je entièrement ? Je dois cette confiance à des personnes si respectables & si chères, dont les *sentimens s'accordent avec les miens*. Parlons. J'avoue donc qu'il m'est impossible d'écouter tout autre homme. Cependant, je n'ai pas la moindre espérance. Je me regarde comme une présomptueuse, & lui comme trop supérieur à moi. Son bien est immense ; il en attend encore plus ; & pour le mérite personnel, où trouver une femme digne de lui ? Sur l'article même de la fortune, vous jugez que la prudence oblige un homme si libéral & si magnifique, de porter ses vucs plus haut.

Ainsi, ma chère tante, ayez la bonté, conformément à l'avis de ma grand'ma-

man, de dire, en mon nom, à milady D.... que je crois sa franchise digne de toute la mienne ; que votre niece étoit absolument libre dans ses affections , lorsque vous lui avez rendu ce témoignage ; mais que les tems & les circonstances sont changés. Dites-lui que je me suis trouvée d'abord engagée par la reconnoissance ; que dans l'origine ce n'étoit rien de plus : mais qu'étant interrogée aujourd'hui sur l'état de mon cœur , j'ai reconnu que ma reconnoissance est *exaltée* (car je ne dois pas dire *abaissée* , lorsque l'objet en est si digne) en d'autres sentimens.... dites en amour , puisque j'entends si mal à me déguiser : que par conséquent la justice ne me permet pas plus que mon inclination , de penser à tout autre homme : & déclarez-lui qu'elle n'a pas laissé de m'inspirer pour elle une respectueuse tendresse , par la bonté qu'elle a eue de m'honorer de sa visite ; & que , pour l'amour d'elle , si je n'avois pas trouvé d'objection contre milord D.... dans une entrevue & dans une connoissance plus familière , & si j'avois eu le cœur aussi libre qu'il étoit avant ses propositions , j'aurois pu leur donner la préférence sur toutes celles que j'avois déjà reçues. Cependant , j'avoue que l'humble & modeste persévère-

rance de M. Orme me touche toujours. Que ne donnerois-je pas pour le voir marié à quelque aimable & vertueuse femme, avec laquelle il pût vivre heureusement ?

Enfin, demandez à la comtesse un peu de faveur & d'amitié pour moi : mais qu'elle y joigne la grace de ne me plus parler de milord, jusqu'à ce qu'il soit marié ; & puisse-t-il jouir d'un sort qui réponde aux vœux d'une si digne mere ! N'oubliez pas, ma chere tante, de lui dire aussi que pour douze fois les douze mille livres sterlings de rente qu'elle m'offre avec son fils, je ne donnerois pas ma main, ni à lui, ni à tout autre, tandis que la place est occupée dans mon cœur, quelque peu d'apparence qu'il y ait pour moi de porter jamais le nom de l'homme que je préfère.

Mais que cette explication, je vous en conjure, se fasse dans la plus étroite confidence. Entre les raisons générales, qui regardent la délicatesse de notre sexe, n'est-il pas à craindre que la famille où je suis actuellement, & qui est remplie d'amitié pour moi, ne conçût de la haine, & peut-être du mépris, pour ma présomption ? C'est un malheur que je ne soutiendrois point. Oubliez ce que je viens d'écrire. Je de-

mande grace pour cette foiblesse. Elle est sortie de ma plume, avant que je m'en sois apperçue.

A l'égard de moi-même, quel que soit mon sort, je m'efforcerai de tirer ma consolation de quelques endroits des deux précieuses lettres que j'ai devant moi.

« Si vous aimez, n'ayez pas honte de nous en faire l'aveu ; l'homme est fir » Charles Grandisson.

» L'amour est une passion naturelle.

» Le mien est louable. Il ne manque rien à l'objet, du côté des sentimens, des mœurs & de la naissance. Tous mes amis l'aiment autant que moi.

» Mon amour est de l'ordre le plus pur.

» Dans toutes les suppositions, je ne dois pas manquer de force, parce que l'amour que j'ai pour lui, n'est qu'un intérêt particulier, comparé à l'intérêt public. »

Nobles instructions, mes deux cheres mamans ! que votre Henriette s'efforcera de suivre dans toute leur étendue.

Permettez qu'en finissant, je vous fasse mes plaintes du nom de *votre orpheline*. Ne m'avez-vous pas tenu lieu, vous & mon oncle, de tous les chers parens qui me manquent ? Mon père donc, ma grand'

238 H I S T O I R E.

maman & mon autre mere, continuez vos vœux & vos bénédictions, non pour votre orpheline, mais pour votre fille réelle, qui fait gloire d'en avoir tout le respect & toute la tendresse.

HENRIETTE BYRON SHERLEY-SELBY.

Fin du second Volume.

627.341

SNV



